

leg. 1722



POLOGNE LITTERAIRE

REVUE MENSUELLE

Direction: Varsovie, Złota 8, tél. 242-82; administration, publicité: Królewska 13, tél. 223-04
Succursale d'administration: Paris, 123, boul. St. Germain, Librairie Gebethner et Wolff, Abonnement d'un an 4 francs suisses

Nr. 106-110

Varsovie, 15 juillet — 15 novembre 1935

Dizième année



A LA GLORIEUSE MEMOIRE
DU MARECHAL
JOZEF PIŁSUDSKI



Alexandre Millerand, Sénateur, ancien Président de la République Française

Le Maréchal Pilsudski

La Pologne avait à peine reçu du Traité de Versailles ses titres d'indépendance que l'invasion bolchévique menaçait de l'anéantir.

battue par l'Allemagne et l'Allemagne par la France. Il est de notre devoir de prêter notre concours à cette double entreprise. Autrement nous aurons à mener une lutte très longue et très dure, presque désespérée.

à coude avec les Austro-Allemands jusqu'en 1917. Mais l'effondrement de la Russie survenu et la première partie de

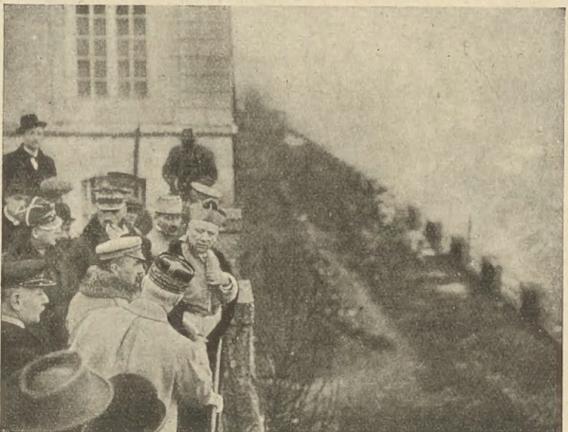
La double et prophétique vision de Pilsudski s'est réalisée. La Pologne est libre. Il en devient le chef de l'Etat en

Le mal dont il veut guérir son pays, il l'a diagnostiqué en ces termes, où il indique en même temps le remède: „Rendez au parlement le rôle purement législatif qui lui appartient et mettez-le dans l'impossibilité d'empiéter sur les

la République, mais des délibérations interminables des clubs... Et voici comment il caractérise son action: „Toute ma vie j'ai combattu pour le respect de ce qu'on nomme les „impondérables", c'est-à-dire la vertu, le courage et les



Le Maréchal Pilsudski à Paris; à sa droite Aristide Briand, à sa gauche Louis Barthou (1921)



Le Maréchal Pilsudski visite Verdun, accompagné du Maréchal Pétain (1921)

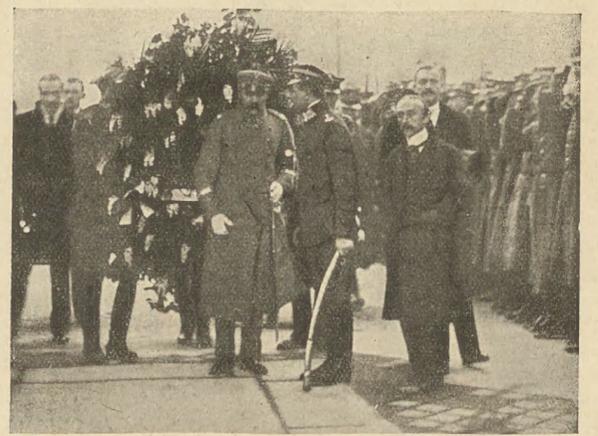


Le Maréchal Pilsudski (Sulejówiek 1925)

phot. Phikiel

plan réalisée, ses légionnaires se refusent à prêter le serment „de maintenir dans cette guerre la fraternité d'armes avec les armées d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie". Ce refus leur valut d'être internés dans des camps de concentration tandis que leur chef est incarcéré dans la forteresse de Magdebourg. Il faudra, pour lui en ouvrir les portes, la victoire des alliés.

même temps que le chef de l'armée. Il couronnera son oeuvre en sauvant la Pologne et l'Europe de l'inondation bolchévique. Son rôle n'est pas fini. En 1923, il a abandonné son poste en protestant que les moeurs politiques mènent son pays à l'abîme. Le 12 mai 1926, il sort de sa retraite de Sulejówiek pour venir à Varsovie, à la tête de ses fidèles soldats.



Le Maréchal Pilsudski dépose une couronne sur le Tombeau du Soldat Inconnu (1921)



Le Maréchal Pilsudski visite Verdun, accompagné du Maréchal Pétain (1921)

ne pouvait supporter la pensée qu'elle y fût rejetée.

Chef responsable du gouvernement de mon pays, j'eus l'enviable privilège de prendre à cette heure historique les initiatives qui contribuèrent au salut de la Pologne.

Ce souvenir me revient naturellement à l'esprit au moment où je m'incline devant la mémoire du héros national que fut le Maréchal Pilsudski.

Il est né en Lituanie, de parents patriotes. Les vers de Mickiewicz ont bercé son enfance:

La guerre des mondes pour la liberté des peuples
Accordez-nous, Seigneur,
Les armes et les aigles nationales,
Accordez-nous, Seigneur.

L'unité, la liberté, la vie de notre Patrie,
Accordez-nous, Seigneur.

Le futur libérateur de son pays vient au monde au lendemain de l'échec de la dernière insurrection polonaise. On est en 1867. Quatre ans plus tard, la victoire allemande, la défaite de la France, la fondation du Reich resserreront les chaînes de la Pologne asservie à trois empires.

Pilsudski n'aura qu'une pensée. Sa vie n'aura qu'un but: la délivrance de l'opprimé. Il est âgé de 19 ans lorsqu'il interrompt ses études médicales pour se consacrer tout entier à son rêve.

C'est contre le tsarisme d'abord qu'il engage la bataille. Il paye de cinq ans d'exil en Sibérie un an de propagande socialiste. Il ne revient en Pologne que pour y reprendre avec plus d'ardeur et de ténacité sa lutte obscure. C'est un solitaire. Il a installé dans son appartement l'imprimerie clandestine de l'organe officiel du parti. Trente-six numéros auront paru avant que la police, qui désespère de mettre la main sur la mystérieuse organisation, la découvre par hasard.

Pilsudski est arrêté, envoyé à la citadelle de Varsovie. Il n'échappe à la Sibérie qu'en simulant la folie. Conduit dans un asile d'aliénés, la complicité d'amis dévoués lui permet de s'en évader.

Le voici à l'étranger. Il y poursuit sans relâche sa campagne pour ses idées. Il ne doute pas que ne soit proche „la guerre des mondes pour la liberté des peuples". Il n'entend pas laisser passer l'occasion sans la saisir. „Il n'y a rien d'aussi douloureux, dit-il, que de ne pas savoir profiter des possibilités favorables".

Son plan est arrêté. Il le révèle au début de 1914 dans ces paroles qui le définissent avec une précision surprenante: „Le problème de l'indépendance de la Pologne ne sera définitivement résolu que dans le cas où la Russie serait

Ce qu'il a dit, il le fait. La légion qu'il forme, quelque 20 000 volontaires combattront les Russes coude

Henri Leméry, Sénateur, Ancien Garde des Sceaux

Pilsudski

Heureux les peuples qui, aux heures où le destin balance, trouvent en eux l'homme qui le fixe! L'étonnante résurrection de la Pologne est le fait de cette rencontre de circonstances extraordinaires avec un héros providentiel: Pilsudski. Il fallait les titaniques bouleversements de la guerre mondiale pour qu'une nation, depuis un siècle et demi déchirée, piétinée, écrasée, pût briser la pierre du tombeau où elle avait été murée. Mais il lui fallait un chef à l'âme ardente, à l'énergie indomptable, aux vues sûres et justes pour qu'elle pût saisir l'occasion prestigieuse, se dresser dans un admirable renouveau, et renouer instantanément le fil rompu de sa grande histoire.

Honneur aux mères polonaises! Ce furent elles qui pendant cette affreuse nuit de 150 années où la Patrie sans voix, sans visage, et sans expression semblait à tout jamais morte et abolie, surent maintenir la race, la tradition, la langue, et sauver tout à la fois le souvenir et l'espoir.

Ce fut la mère de Pilsudski, — telle jadis celle de Frédéric Chopin, — qui alluma au coeur d'un fils de génie la flamme qui devait montrer au monde que la Pologne était restée vivante, bien plus: qu'elle avait trouvé dans ses épreuves les forces d'un surprenant renouveau et comme une retrempe de sa jeunesse et de son vouloir-vivre.

Une seule idée, une seule passion domina, de l'enfance à la mort, l'existence tumultueuse de Pilsudski: la Patrie. Il la servit de toutes façons: par la parole, par l'action, par l'agitation révolutionnaire, par l'intrigue, par le sacrifice plusieurs fois consenti de sa liberté, par le talent militaire — par l'héroïsme toujours. Quel respect inspire à tous, même à ses ennemis, ce splendide luttéur, à la haute stature. Quel magnétisme émanait sous ses sourcils bruisseux du regard droit et clair de ses yeux bleu d'acier!

Dans les événements mouvants qui se succèdent autour de lui, il ne considéra jamais qu'une chose: le parti qu'il en pourrait tirer pour rendre à la Pologne l'indépendance, l'honneur, la plénitude de son droit. Il fut tour à tour agitateur socialiste, chef des jeunesses militantes, conducteur d'armées; il fut même, au milieu du désordre russe, afin de trouver des ressources pour sa cause, pillé de trains, mais pillé qui laissait des reçus pour

le jour où la Pologne régénérée paierait les dettes contractées d'office en son nom. Toutes les circonstances qui pouvaient troubler les Etats spoliés dans la jouissance de leur butin lui furent matière à initiatives audacieuses: la guerre russo-japonaise, l'ébranlement politique de la puissance tsariste au lendemain de ses défaites, le coup de force de l'Autriche sur la Bosnie et l'Herzégovine. Sa puissance divinatoire l'avertissait des approches du séisme qui, quelque jour, transformerait la face de l'Europe. Il en aperçut le prodrome dans la guerre balkanique et dans la tension austro-serbe. Il se préparait fiévreusement pour l'heure décisive. Il formait des soldats avant de les grouper en légions; et dans une conférence prophétique, faite à Paris en février 1914, il rappelait à la France amie que le problème polonais restait posé sur l'échiquier européen et serait un élément

d'importance dans la gigantesque partie qu'il prévoyait.

La Grande Guerre devait lui donner les moyens de réaliser son rêve. Il comprenait que dans le choc des empires de proie qui l'avaient dépecée, la Pologne trouverait l'heure des réparations, pourvu qu'elle fût consciente d'elle-même et capable d'influer sur son propre sort.

Il semblait pourtant qu'elle n'eût d'autre alternative que d'obtenir de l'un ou de l'autre parti le prix d'une fidélité pénible. Les événements et le génie de Pilsudski en décidèrent autrement. Entre l'Allemagne vaincue et la Russie déshonorée par la trahison bolchévique, la Pologne se redressa magnifiquement libre, ne devant de reconnaissance qu'aux Puissances généreuses qui ne lui demandaient que de revivre, forte et maîtresse d'elle-même, dans le règne du Droit qu'elles entendaient enfin faire triompher.

Général P.P. Henrys, Ancien Chef de la Mission Militaire Française en Pologne

Paris, le 10 Octobre 1935.

Monsieur le Directeur,

En rentrant aujourd'hui à Paris après plusieurs semaines d'absence je trouve votre lettre du 19 septembre dernier. Il m'est donc de toute impossibilité de vous adresser en temps voulu l'article que vous voulez bien me demander.

En vous exprimant tous mes regrets de ne pouvoir vous donner satisfaction je tiens à vous assurer de mon entière adhésion à l'idée de consacrer un numéro spécial de votre journal au Maréchal Pilsudski. On ne saurait trop glorifier sa mémoire.

Déjà il apparaît aux yeux de tous comme votre héros national personnifiant l'âme même de la Pologne. Plus tard, l'histoire impartiale fera mieux comprendre son rôle, insuffisamment connu à l'étranger, dans la reconstruction de son pays. Elle montrera qu'en dépit des pires difficultés et des plus graves dangers,

grâce à son patriotisme farouche, à sa volonté de feu, à son caractère réfléchi, à son travail incessant, à son expérience durement acquise, grâce enfin à ses succès militaires incontestables et décisifs, il parvint à imposer la paix à la Russie soviétique au lieu de la subir, en fixant les frontières de la Pologne dans les limites actuelles.

Ainsi le Maréchal Pilsudski permit-il à son pays d'entreprendre dans la liberté et l'indépendance le développement de ses forces économiques et militaires, de reprendre rang parmi les grandes puissances avec son importance passée et de compter aujourd'hui comme élément sérieux dans l'équilibre européen.

Telle est mon opinion sur l'oeuvre accomplie par Pilsudski au cours de 1919 et 1920, alors que j'ai vécu avec lui les heures tragiques et angossantes que traversa la Pologne à cette époque. Je vous la donne, Monsieur le Directeur, en toute sincérité et je vous prie de croire à mes sentiments de vive sympathie.

Au milieu des écueils d'une situation complexe et changeante, Pilsudski avait atteint son but plus splendidement peut-être qu'il ne l'avait espéré. Habilité? — Non: mais fidélité intransigeante au plus haut idéal. Les grands navigateurs ne suivent pas les côtes; ils mettent le cap sur une étoile.

De la prison de Magdebourg où l'avait interné les Allemands irrités de la méfiance qu'il avait témoignée à leur faux libéralisme, Pilsudski revint à Varsovie le 11 novembre 1918 régler le rapatriement des armées germaniques, qui abandonnèrent au jeune Etat reconstitué leur matériel de guerre et leur matériel de chemins de fer.

Pilsudski n'avait pas fini son oeuvre. En août 1920, il brisa l'invasion bolchévique à la célèbre bataille de Varsovie. Le grand soldat que la France lui avait envoyé comme conseiller, le Général Weygand, a rendu hommage à la sûreté de ses conceptions militaires comme à la flamme admirable qu'il avait communiquée à ses troupes. Le vainqueur de la bataille de Varsovie, c'est Pilsudski.

Et depuis, jusqu'à sa mort, Pilsudski est resté la vivante incarnation de la nouvelle Pologne: jamais il ne voulut être proclamé dictateur. Il se bornait à être le gardien de l'âme nationale, intervenant seulement quand il voulait rappeler aux politiciens qu'au-dessus de leur jeu, veillait l'intérêt supérieur de la Patrie.

Le vide qu'il laisse en Pologne, le vide qu'il laisse en Europe est grand. La France perd en lui un ami vrai, que notre diplomatie ignore attristait, mais qui savait bien que les erreurs des dirigeants ne peuvent fausser l'instinct profond d'un grand peuple. Il pensait simplement, en guerrier, en bâtisseur d'empire, qui veut que la Pologne vive, en attendant que tombe le bandeau qui voilait les yeux de la France. Il rêvait de la voir se redresser, elle aussi, cette France éternelle, trouver son Pilsudski — s'affranchir de la tutelle des politiciens et relever sa puissance et sa grandeur: alors les deux chevaleresques Nations qu'unit à travers les siècles une antique et touchante amitié, pourraient être les solides piliers d'une Europe apaisée, où régneraient l'ordre et la justice.

Hélas, Pilsudski n'est plus; et la France n'est pas encore réveillée.

forces intérieures de l'homme, et non pour mon profit personnel ou celui de mon entourage".

Jusqu'à sa mort, Pilsudski est demeuré le chef effectif de la République Polonaise. Comment fut-il amené à approuver, sinon à provoquer l'évolution qui tourna la politique extérieure de son pays vers une entente avec l'Allemagne?

Avant d'incriminer à ce sujet, comme on l'a fait, les sentiments du Maréchal à l'égard de la France, peut-être conviendrait-il, pour être équitable, de ne pas oublier les erreurs de notre politique à l'égard de la Pologne. Il en est deux au moins, et d'importance.

La première fut, le jour de février 1925 où l'Allemagne s'adressa directement à la France pour lui offrir un accord garantissant la permanence des frontières occidentales du Reich, de ne pas avoir décliné toute conversation, si la convention en projet, appelée à devenir le Traité de Locarno, ne devait pas régler le statut des frontières orientales de l'Allemagne, en même temps que celui de ses frontières occidentales et dans les mêmes conditions.

La seconde erreur, plus grave peut-être parce qu'elle mettait en jeu une question de prestige, fut notre adhésion au Pacte à Quatre, qui reléguait la Pologne hors du groupe des grandes Puissances.

Cependant, pour fâcheuses qu'elles fussent, je suis persuadé, quant à moi, qu'elles n'ont exercé que fort peu d'influence — à supposer qu'elles en aient eu — sur l'orientation politique à laquelle se décida le Maréchal Pilsudski.

En février 1921, j'avais eu l'honneur et la joie de recevoir, au nom de la France, le chef de l'Etat et de l'armée polonaise. Il produisit sur moi une impression profonde.

Pilsudski parlait peu et il ne parlait pas pour ne rien dire. Au cours de nos entretiens, je recueillis cette parole pleine de sens et lourde de choses: „Nous ne pouvons pas nous offrir le luxe de mauvais rapports avec nos deux grands voisins".

L'homme d'Etat qui s'exprimait ainsi était le même qui, au seuil de la grande guerre, avait entrevu et annoncé que la Pologne ne serait libérée qu'à condition que fussent abattus, après l'empire russe, les empires centraux.

Comment eût-il hésité, s'il croyait par là garantir la sécurité de son pays, à traiter avec l'Allemagne comme avec les Soviets?

Dans sa politique étrangère comme dans sa politique intérieure, Pilsudski a pu commettre des fautes: il n'a jamais obéi qu'à une inspiration et poursuivi qu'un but: la prospérité et la gloire de sa Patrie.

Si le nom de Pilsudski est si grand, c'est qu'il est lié pour toujours à la résurrection de la Pologne.

L. F. Franchet d'Espèrey, Maréchal de France

Souvenirs de mon voyage en Pologne en 1927: Piłsudski intime

Rapide, la limousine aux armes polonaises monte les allées Ujazdowski et longe le parc Łazienki aux somptueuses futaies dont les beaux arbres dénudés plient sous les rafales d'un vent

et de joie intime. Ils sentent profondément que la France en conférant la médaille militaire à leur chef fait plus qu'un geste de courtoisie, qu'elle considère le Maréchal Piłsudski à l'égal de

il m'accompagne dans la revue rapide que je passe des cavaliers magnifiques et des cadres des écoles militaires, figés dans une attitude impeccable.

Le Maréchal a revêtu son uniforme de parade; le Grand Cordon de la Légion d'Honneur barre sa poitrine ornée de la seule médaille habituelle: la Virtuti Militari; mais il a gardé sa légendaire casquette de légionnaire: elle a été à la peine; il veut qu'elle soit à l'honneur. Devant le Président de la République et l'Ambassadeur de France, je lui donne l'accolade et soudain, d'un geste brusque, il redresse ses épaules un peu voûtées lorsque, pour saluer le nouveau médaillé, éclatent les hymnes nationaux.

*

Avec magnificence, le banquet se prolonge dans les salons prestigieux du Palais Royal, où les colonnes de marbre précieuses dessinent un cadre d'une beauté singulière et digne des fastes du passé.

Le Maréchal parle peu; reçoit les compliments, remercie d'un mot bref — volontiers il s'effacerait et ses regards vont avec une préférence marquée se reposer sur ses compagnons d'armes. — Après un instant de rêverie, il se penche pour me dire avec une émotion contenue:

— Monsieur le Maréchal, vous ne connaissez pas Wilno? Que je regrette que vous ne puissiez visiter ma ville, mais votre Ambassadeur m'en voudrait trop! Et il se replie brusquement sur lui-même.

C'est à voix basse que je réponds:

— Ce matin, j'étais à la messe à l'Église du Saint-Esprit où l'on vénère d'une façon particulière, je crois, la Vierge de Wilno, la Vierge. La nef était remplie de gens de toutes conditions, et tous étaient à deux genoux sur la pierre, priant sans doute, en ce grand jour, pour leur Maréchal.

Ses yeux se sont un instant fermés de recueillement.

— C'est un passé brûlant: allez voir notre Pologne nouvelle; Gdynia, notre future Porte de la Baltique; revenez par Modlin et Pultusk — vous y retrouverez les traces de votre Napoléon — et aussi celle de notre dernière invasion — et vous pourriez dire à vos pacifistes que le peuple polonais doit rester sous les

armes. Son armée, c'est le principe même de son existence!

*

A travers les plaines interminables, le train s'engage sur la ligne à double voie qui, en territoire purement polonais, reliera bientôt la Haute Silésie à la Baltique. Un nombre incroyable d'équipes d'ouvriers s'agitent dans la brume du matin. Il importe de déverser au plus tôt dans les échanges internationaux les neuf millions de tonnes de houille que la „Province Noire” est en mesure d'exporter, et de sauver les finances obérées de la Nation naissante.

Devant les docks inachevés de la future rivale de Dantzig les cargos se pressent; d'autres plus nombreux encore attendent leur tour dans la baie, tandis qu'à grand bruit les pelles à vapeur entaillent le sol tourbeux. Dans quelques mois, les darses à sous-marins seront prêtes au fond du golfe, bien couvertes par la haute colline qui, au Nord, barre tout l'horizon. Le commandant de la flotille, un athlétique Posnanien, nous présente les équipages. Ardents sont les hommes, plus enthousiastes encore les pupilles. Tous attendent avec impatience leurs bâtiments qui s'achèvent dans les chantiers des puissances occidentales. Ils savent qu'ils tiennent entre leurs mains l'essor maritime de cette Pologne de trente et bientôt quarante millions d'habitants à qui on a mesuré si parcimonieusement ce goulot exigü et en danger permanent. Avec exaltation, ils rendent les honneurs tandis que haut dans le ciel à la cime d'un mât gigantesque les couleurs de la Patrie claquent au souffle glacé du large.

Dans les régions des grands confluent ou s'unissent toutes les rivières polonaises: Vistule, Narew, Bug, se multiplient les souvenirs de l'épopée napoléonienne. Ici, le Corps de Bernadotte a franchi le fleuve; là, les colonnes de Davout se sont enlées dans ces boues ennemies des manoeuvres rapides; de la lucarne de ce château, l'Empereur a suivi le développement des attaques et lorsque celles-ci ont marqué un arrêt devant cette lisière sombre de sapins, sa voix colérique a gourmandé ses généraux toujours trop lents à son gré. Voici la plaque de marbre qui l'atteste, mais, dernier

méfait de l'invasion, elle a été brisée en 1920...

*

A toute vitesse, nous revenons sur Varsovie à travers la forêt; la neige

traite chère au Maréchal, édiflée par ses fidèles soldats. Là, aux portes de Varsovie, il retrouve le calme repos, suprême délice au milieu de sa vie trépidante. Là, volontairement, il s'est exilé; là, il mène



Le Maréchal Foch à Varsovie: à droite, le général Sosnkowski (1923)



Le Maréchal Franchet d'Espèrey décorant Piłsudski de la Médaille Militaire (1927)

chargé de neige. Un péristyle aux fines et blanches colonnes qui se précise; de lourdes portières qui s'entrouvrent au seul bruit des éperons des aides de camp chamarrés de décorations; un salon aux modestes et harmonieuses proportions où, sous un éclairage discret, quelques beaux meubles Restauration jettent leurs chauds reflets; une voix cordiale qui me salue dès le seuil: „Monsieur le Maréchal, soyez le bienvenu au Belvédère” et me voici serrant la main tendue du „Libérateur de la Pologne” et Président du Conseil.

Autour de lui, se tiennent ses fidèles de la première heure; le Colonel Wieniawa qui veille sur lui depuis l'aventure de Ułina Mała au cours de la première équipée de la Légion contre les Russes; le Colonel Beck que j'ai déjà rencontré à Paris et dont la figure fine de diplomate se dessine dans la pénombre; et c'est avec un tokay des meilleures années que le Maréchal Piłsudski me fait raison, en évoquant la marche des Armées Alliées des Balkans vers le Danube en 1918.

Le Maréchal porte l'uniforme égrégant si populaire. Son masque énergique et marqué par les épreuves s'adoucit par instants lorsque sur le bas sofa où il s'installe en une pose familière, d'une voix contenue, parfois traversée d'étranges frémissements, il parle de sa Pologne si miraculeusement ressuscitée.

— J'ai ordonné moi-même votre programme — me dit-il comme en confiance. — J'ai réservé votre dernière journée pour moi seul et ma petite famille à la villa au Sulejów. Demain est consacré à la cérémonie de la remise de la médaille militaire et vous verrez le Maréchal de Pologne; ce soir, vous êtes chez son cousin, le Président du Conseil et — ajoute-t-il avec un demi-sourire — „en moi”, les deux cousins ne sont pas toujours d'accord. — En quelques raccourcis imagés, il caractérise la politique polonaise de Napoléon. — Seul, un Polonais peut comprendre la nature de notre politique séculaire et si malheureuse. Au temps de Napoléon, nos trois oppresseurs étaient trop puissants, trop près aussi du partage; Napoléon n'a pas compris la Russie et malgré son génie, il a perdu la partie... c'est une leçon! Au début de ce siècle, l'Orient était en mal de déséquilibre. L'occasion est venue et j'ai été l'homme de cette occasion. J'ai joué comme au billard: l'Autriche, la moins dangereuse, m'a servi de bande pour faire un effet sur l'Allemagne et frapper la Russie, le tourmenteur de ma race. Notre place est faite, maintenant, mais le problème reste le même et la France est si loin! Elle reste notre seconde patrie, mais vos hommes de Paris ne me comprennent pas toujours: ni pendant la guerre bien que mon séjour à la forteresse de Magdebourg ait dû les éclairer, ni après la guerre... Quant à moi je ne comprendrai jamais Locarno et les mille et un accords déjà signés, sans compter ceux que l'on signera sans arrêt... Le résultat est que la Pologne doit se faire seule. Elle le fera donc à sa manière. Que l'on nous en laisse au moins le temps! Surtout que l'on ne touche pas à l'Europe Centrale, fragile comme un château de cartes! En cela, la France nous rendra le premier des services. Et la Pologne vivra... et elle sait se souvenir!

l'une de ses gloires militaires et chacun d'eux semble touché par un des rayons de cette nouvelle auréole.

Le tapis traditionnel marque au centre de la cour la place exacte où se déroulera l'ultime cérémonie. Ainsi, jadis était proclamé le Souverain élu du peuple. Mais le Maréchal Piłsudski préfère rester le chef de l'armée et, fier de ses troupes,

André Maurois

P i ł s u d s k i é c r i v a i n

C'est un cas bien curieux et très intéressant que celui des hommes d'action qui se font, en certains moments de leur carrière, hommes de lettres. A premier examen on serait tenté de penser que l'art et l'action s'excluent mutuellement. La plupart des hommes de lettres écrivent pour donner expression à des sentiments et à des désirs qu'ils ne peuvent satisfaire par l'action. L'homme d'action qui, lui, a la force d'inscrire sa pensée dans le réel ne devrait pas éprouver le besoin de la fixer par des mots. Pourtant nous constatons que Napoléon fut un admirable écrivain dont le style rappelait à la fois Plutarque et Rousseau, que Disraëli, Premier Ministre, écrivit d'étonnants romans, que Lyauté, conquérant et fondateur d'empire, notait tous les événements de sa vie avec des soins infinis et enfin que Piłsudski, grand soldat et grand homme d'Etat, a rédigé plusieurs fragments de mémoires et fait preuve, en ses écrits, de dons de prosateur vraiment surprenants. Comment faut-il expliquer, chez tant de grands hommes, ce double besoin et cette double réussite.

Notons d'abord que, chez l'homme d'action, le besoin d'écrire est toujours intermittent. Ce besoin ne semble naître que dans ces moments, inévitables en toute vie, où l'action devient impossible. C'est à Sainte-Hélène que Napoléon se révèle surtout penseur et artiste; c'est quand sa carrière est au point mort que Lyauté ordonne et corrige ses lettres; c'est lorsqu'il n'est pas au pouvoir que Disraëli, en des sortes d'anticipations, jette dans l'avenir des récits où déjà il dessine ses actions futures; enfin c'est en captivité et au repos que Piłsudski a écrit ses meilleures pages. Chez tous ces hommes on reconnaît des traits de caractère identiques: une soif dévorante d'activité, un ennui profond dès que cesse cette activité, une incapacité à trouver plaisir aux choses qui font la joie des hommes ordinaires, et enfin une puissance d'émotion contenue qui explique à la fois leur force de caractère et leur talent d'écrivain. Ces grands chefs sont presque tous des solitaires; autour d'eux vivent des collaborateurs, des subordonnés, des camarades de lutte ou de combat; mais les hommes ne les intéressent guère que dans la mesure où ils peuvent servir leurs desseins. Ils ne se confient complètement à personne. Quand Piłsudski traverse des moments pénibles et que, dans son âme, se livrent de durs combats; „Extérieurement, écrit-il, cela ne se traduisait que par une consommation innombrable de cigarettes et par un silence obstiné”. Or, il faut pourtant une soupape aux sentiments violents; l'oeuvre écrite est un confident muet.

Il ne suffit pas, pour écrire, d'avoir des sentiments refoulés à libérer; il faut encore avoir du talent. Mais un homme a presque toujours du talent quand d'une part il possède une grande culture et que

d'autre part il a des événements intéressants à décrire. Or Piłsudski avait une culture étendue; il avait lu dans son enfance, avec avidité, des histoires de héros grecs et romains, mille récits sur Napoléon qui était, en Pologne, un héros national. Souvent il cite des auteurs français. Il connaît bien Molière. Il a lui-même un style naturel. Car il y a un style „militaire” qui a quelque chose de la vivacité d'une charge; je ne sais quel mouvement allègre que l'on remarque chez des soldats aussi peu soldats que Stendhal ou Paul-Louis Courier.

Et quel soldat eût jamais de plus belles histoires à raconter que Piłsudski? Quelle vie fut plus romanesque? Qu'on lise „Biboula”, ce récit de la période révolutionnaire de cette existence: lutte de ruses avec les douaniers, contrebande hardie de pamphlets interdits, presses clandestines saisies par des gendarmes et aussitôt rouvertes ailleurs, prodigieuses évasions qui semblent conçues par un Dumas père ou par un Gaboriau. Qu'on lise „Premiers combats”, cette remarquable description de la naissance des premières légions polonaises; état-major autrichien, jeunes officiers polonais, métamorphose de bataillons d'abord inexpérimentés en vieilles troupes aguerries, tout est décrit avec cette acuité de vision et cette simplicité de ton qui nous plait dans les récits du „Siège de Sébastopol” de Tolstoï.

J'ai prononcé le nom de Tolstoï; sans cesse en lisant Piłsudski j'ai pensé au grand romancier, car tous deux ont le don de faire vivre la moindre scène. Les dialogues, dans les récits de Piłsudski, sont toujours humains et vivants. Lisez cette conversation d'un révolutionnaire avec un soldat russe, à la frontière:

„Je l'avais rencontré dans un cabaret, où nous avions fait halte pour laisser souffler les chevaux. Convenablement lesté de cigarettes et d'un petit verre de vodka, il se mit à me raconter sa vie:

— Ah! le service est dur, c'est un métier de chien. Pas de repos, ni de nuit, ni de jour. Le jour en ligne, la nuit en embuscade. Et ce n'est rien quand il fait beau; mais avec le vent et la pluie, c'est terrible dans la forêt, le vacarme des arbres est si fort qu'il est impossible de rien entendre, et cependant on voudrait bien faire un petit somme. Quant à toi, guette, guette toujours, vois si des traces de pas ne sont pas dirigées vers toi, car si tu n'as pincé personne, on ne te caressera pas, ou si on te caresse, tes dents pourraient ne pas se trouver très bien de cette caresse, ajouta-t-il en riant de sa propre plaisanterie.

— Des traces dans la forêt? demandai-je.

— Pas dans la forêt, sur la route. La route est hersée chaque jour, à la tombée de la nuit. Et par suite, celui qui traverse la route en venant de la frontière laisse forcément des traces. C'est alors que les gradés s'en vont rapidement

sur la route, avec des lanternes, chercher les traces et aussitôt après ils arrivent au poste de guet le plus voisin; „Les traces allaient vers toi, où est la contrebande?”

— De vrais diables! s'écria mon soldat en poussant une plainte.”

Ou encore ce monologue d'un officier malade des fièvres:

„Ma tête brûlante de fièvre, et qui n'était plus maîtrisée par le sentiment du devoir et de la responsabilité, cessait de fonctionner correctement:

„Ah! tu les as, tes combats! pensai-je, tes combats sur les rivières polonaises. Comment les trouves-tu? Ça commence bien? Quoi?”

„Rivières stupides, me disais-je. Cette Vistule toute grise, toute plate! Et cette stupide Nida! Elle que Zeromski appelait, dit-on, „la rivière fidèle”. Elle se prélassait paresseusement dans la fange, c'est son duvet à elle et elle est fidèle. Mais à qui? A sa fange, sans doute! Et enfin le Dunajec, le seul fleuve mâle de la collection. Qu'est-ce qui lui a pris de se fâcher? Pourquoi a-t-il eu la fantaisie de briser les chaînes de ces deux bonnes femmes de rivières paresseuses, pour nous jouer un mauvais tour?”

Un romancier professionnel pourrait envier à Piłsudski son art de définir par quelques traits un personnage. Souvent il y a dans ses descriptions beaucoup d'humour. Il peint par exemple un vieil homme un peu gâteux, qui ne retrouve la parole que lorsqu'on prononce un nom de ville: „De temps à autre, quand il entendait le nom d'une ville, grande ou petite, il s'arrêtait de manger, nous regardait d'un air niais et subitement regardait comme un coup de fusil: „Libaw?... Du gouvernement de Courlande? Je sais. Il y a la mer... Lodz?... Je sais. Il y a des fabriques...” C'était, semble-t-il, le seul domaine où son intelligence put manifester quelque activité. Aussi m'efforçai-je de citer dans la conversation le plus grand nombre de villes possible. Sa femme le remarqua et m'envoya un regard reconnaissant.”

Et puis soudain, au milieu de ces phrases ironiques, surgit une phrase émue qui touche d'autant plus que l'émotion n'est jamais ici galvaudée: „Premiers combats! J'ignore ce qu'ils furent pour les autres, mais pour moi ils eurent autant de poésie attendrissante que les premiers amours de jeunesse et les premiers baisers.”

Naturellement ce qui, dans les oeuvres de Piłsudski, nous intéresse le plus vivement, c'est la psychologie du Chef. Comme la plupart des grands meneurs d'hommes, Piłsudski est avant tout un réaliste. M. Klingsland cite cette phrase: „Il a voulu que ce qui était folie polonaise devint aussi sagesse polonaise”. Pendant toute sa vie on trouve chez lui ce mélange de hardiesse et de réalisme. Il montre le même souci de ne pas gaspiller le travail et les nerfs du soldat-

que Galliéni, Lyauté ou Pétain: „Que de fois j'ai constaté la légèreté avec laquelle on troublait le soldat pour tranquilliser le chef... Jamais en réalité on n'est entièrement en sûreté à la guerre; l'ennemi a toujours la possibilité de vous nuire. On pense aux moyens d'y parer. Pour moi je me suis toujours fait violence pour ne pas céder à ce penchant, car chacun de ces moyens se traduit, en définitive, pour l'homme, par un surcroît de travail et de dépense nerveuse.”

Il raille avec beaucoup d'esprit cette manie de la persécution qui, en temps de guerre, fait voir partout des espions. Quand un de ses officiers lui fait remarquer des signaux lumineux, il s'abstient de faire tirer dans la direction de la leur: „Je suis persuadé que l'immense majorité des chefs aurait donné cet ordre. Cela calme les nerfs; c'est un moyen de contrebalancer le danger. A la guerre, bien des choses se font pour calmer les nerfs des chefs, petits ou grands. On augmente le travail des sous-officiers, on brûle des moulins à vent, on pend des innocents, tout cela sous le prétexte de parer à un danger, mais en réalité pour calmer les nerfs surexcités de tel de ces messieurs”. Et ailleurs son ironie se fait encore plus mordante: „Un très grand nombre de hauts faits de guerre célèbres sont dus uniquement à des hypothèses fausses sur l'ennemi.”

Cette intelligence, ce réalisme, cette ironie et cette maîtrise se retrouvent chez l'homme plus mûr. Si nous prenons son grand ouvrage sur l'offensive soviétique „L'année 1920”, nous y sentons le même respect pour „la réalité des choses”. Le style est plus ferme encore. Les descriptions de tranchées sont parmi les meilleures que nous ayons lues: „Au milieu d'un feu d'artifice étrange de signaux multicolores lancés en l'air, ces lieux sauvages et inhabités ressemblaient soudain à une ville riche et peuplée, célébrant une fête solennelle”. Le refus de devenir un doctrinaire est vigoureux et conscient chez Piłsudski: „Ni la stratégie des masses, ni la stratégie des tranchées ne fournirent jamais une solution. Quant à me leurrer par des mots, des expressions, quant à tomber dans des résonances vides de sens, comme le faisaient tant d'autres, cela je ne le voulais pas et je ne le pouvais pas... Je le répète, je n'ai pas à mettre en formules ma méthode de guerre, je sais seulement que (bien que d'après les règles, je fusse impuissant) je n'en atteignais pas moins la victoire à nos étendards.”

C'est le ton de Napoléon choquant par l'originalité de ses méthodes les généraux autrichiens de son temps. Quand on achève la lecture des livres de Piłsudski, on ne s'étonne plus de la carrière de l'homme, ni de son prestige, car on retrouve en lui les traits éternels du chef. Comme Napoléon et comme Lyauté, Piłsudski a su à la fois acquiescer ces traits et les décrire.

sa vie de famille, entouré seulement de sa femme et de ses chères filles Wanda et Jadwiga, tandis que, dans un pavillon tout proche, veillent quelques compagnons de la période héroïque.

Le Maréchal n'est plus qu'un homme heureux qui sourit, bavarde à bâtons rompus, taquine ses deux filles ravies des grandes poupées à la dernière mode de Paris que je viens de leur faire remettre. Il n'avait voulu assister à aucune des réceptions officielles qu'à l'envi ses Ministres et l'Ambassade de France avaient organisées en l'honneur de son passage. Il fait une exception en ma faveur et au moment où je prends congé de Madame Piłsudska, il me dit: „J'accepte de grand coeur, Monsieur le Maréchal, de me rendre à votre invitation à dîner, mais n'est-ce pas, rien que des militaires, rien que des camarades.”

*

Le mot est juste; il n'y a que des camarades autour de la table qui réunit autour du Maréchal Piłsudski tous ces fidèles lieutenants, la fleur de cette fameuse légion, partie un beau soir pour souffler sur les cendres de la nation polonaise. Les uns et les autres échangent leurs souvenirs: telle chevauchée dans la nuit pour surprendre un poste ennemi; la grande offensive de la 4^e Armée polonaise en août 1920 au-delà du Wierp; les décisions les plus folles prises par jeu, à pile ou face, et conduisant à des succès inespérés à force d'audace, d'endurance et de ténacité. Le Maréchal se réjouit de la joie de ses compagnons d'armes; il évoque un détail d'une scène de guerre, tutoie un de ses familiers. Napoléon, à la lettre, le hante, et il me cite l'épisode de l'envoi à Berthier dans la même journée de douze lettres écrites d'un château voisin de son domaine de famille. Avec l'un des officiers français qui m'accompagne, il discute de Schlieffen et de son plan „colossal”.

— La manoeuvre, la guerre de mouvement, voilà le salut pour nous, Polonais. Il m'avoue sa déconvenue à Tokio quand il y vint en 1904 offrir ses services pour fomenter une diversion en Pologne en pleine guerre de Mandchourie. — Je ne puis convaincre les Japonais: je représentais trop peu de forces et on ne voulait pas croire en la Pologne. J'aurais peut-être plus de chance aujourd'hui!

Il en vient enfin à sa bataille de Varsovie en 1920: — La présence de Weygand et des officiers français a été un réconfort moral inappréciable. Je me suis retrouvé et avec moi toute la Pologne. Notre-Dame de Wilno nous a protégés et Napoléon m'a inspiré quand j'ai lancé mon attaque de flanc. Quelle ruée! En deux jours, pieds nus, ils ont combattu et fait cent kilomètres. Ah! mes braves soldats! — Dire que l'on m'accuse d'avoir provoqué cette guerre, avec mon ambition de vouloir une Pologne démesurée! Vous autres Français, vous avez conçu une Confédération du Rhin pour vous protéger. La Pologne, elle aussi, se trouve occupée un isthme européen et elle doit penser à se couvrir contre les invasions. Mon système repose sur la Fédération d'Etats indépendants — Lituanie, Ukraine; — en 1919, je suis parti trop tôt; les événements ont montré mon imprudence, mais avouez que l'occasion était bien tentante.

*

Le lendemain j'étais au Wawel où le Maréchal Piłsudski repose aujourd'hui, à sa place, parmi les grands fondateurs de la Pologne. Son coeur se consume devant la Vierge de Wilno. Sa pensée vit dans le coeur de chaque Polonais.

Lord Kennet (Sir Hilton Young), Former Minister of Health

F a i t h

To be given the opportunity of paying tribute to the memory of the latest of the great heroes of the cause of Polish liberty is very grateful to me: it must indeed be grateful to any Englishman, one of a nation that has ever followed with deep sympathy the struggle of Po-

a man equipped with all the qualities needed to bring to fruition the opportunity that destiny was to provide. When the hour struck, the man was ready. He had the self-control needed to keep his counsel to himself and to work successfully in secret, during the dark days

overwhelming social forces in cold blood. Such was the courage that enabled him to withdraw the Polish regiments from the Austrian army, when he gave up hope of receiving freedom for Poland from Austria. I wonder if history shows a more striking instance of determina-

tionedness which is needed for swift decision and action, and that is the quality most vital of all for a leader, if men are to be willing to follow him without question through thick and thin. Even more necessary still, to serve the purposes that destiny had in store for

the quality which a great ruler, Queen Elizabeth of England, claimed for herself, when she said that she „had ever her ear to the ground“. The Marshal had his ear ever to the ground. He heard through the ground, as it were, the whisperings and stirrings of the hearts of

high purposes the innumerable and infinitely varied forces of human-beings, singly and in the mass.

A fellow countryman of mine might object — „but this man, at the hour of our greatest danger, in 1914, was the friend of our enemies, and led the Polish regiments



Défilé des régiments pendant la fête de cavalerie à Cracovie (1934)



Le Maréchal Pilsudski et le Président de la République Mościcki sortant de la Cathédrale de Cracovie (1934)



Le Maréchal visitant Gdynia; à gauche, M. Kwiatkowski, à cette époque, ministre du commerce et de l'industrie (1928)

land to be free, and that rejoiced at its victory. From the example of devoted sacrifice to a national and unselfish ideal set by the champions of Poland in the past, thousands of my fellow-countrymen have derived inspiration. So many men and women have died for Poland, and, worse than death, have lived to endure for her poverty, exile, imprisonment, and torture of body and mind, that an English heart that loves freedom must ever turn to her history with gratitude for the wealth that it has added to the treasures of the human spirit. The chapter of her history to which we shall henceforward turn with the lightest heart will be that which tells how the Marshal triumphed for his cause.

A foreigner writing of Pilsudski cannot hope to add anything to the knowledge of his life and character amongst his fellow countrymen: they must know him better than one can know him who is alien in race. All that one can hope to do is to tell what it is in the Marshal's marvellous story that most strikes a foreigner who has tried to understand it with a sympathetic understanding.

May, then, an Englishman be allowed to see in him qualities that endear him to an English heart, because they resemble those of some of the heroes of English legend? When we read of his gallant and gaily adventurous attacks in early days on the might of Czarist Russia; how, an outlaw and fugitive, he spoiled the Russian convoys, to make them pay for the warfare on themselves; and how he ever defended the weak, while he attacked the strong; we think of our Robin Hood, the outlaw of Sherwood Forest, and how he upheld the cause of the oppressed. When we read of his success in arms, and how he turned the fortunes of war upon the Vistula; and then, in the time of state-building after the Restitution, how he was ever the great realist, and could turn and shatter outworn forms and conventions, which formerly had been his creed, when they no longer served his central purpose of freedom for Poland; we think of our Oliver Cromwell, who, too, was a great soldier and a great realist; who, too, put the essential purposes of a nation, free and strong, before his own prejudices and traditions.

The best realist is he who believes that no practical achievement can endure unless it serves a high ideal; the best idealist is he who understands that no ideal can be served save by relating the end to the practical means by which it can be achieved. The builder of the future must have a double power, the power to perceive the ideal beyond the facts, and the power to perceive the facts that stand between him and the ideal. If one rightly appreciates the character of the Marshal, it was because he was thus both great realist and great idealist that he became the foremost builder of the future of the Polish state. Destiny seems to have determined that the great wrong of the partition should be righted; and so brought into being

when discovery meant death to his friends and himself and failure for his cause. He had great courage. Physical courage in hot blood is no uncommon quality; less common is the quality of courage that enables a man to confront

tion than this braving, for himself and the thousands of Polish soldiers who trusted him, of the whole military might of the Central Powers at the height of their strength and success.

Besides courage, he had that single-

him, his intellectual capacity was big enough to enable him to understand, to combine, to analyse, and to plan. But, if one reads him rightly, his intellect was tempered by that complimentary quality for which there is no single word:

the Polish people. The knowledge which he had of them helped him to reduce political and social problems to their essential terms, in human loves and hates, hopes and fears, needs and aspirations: it helped him to use for his

to fight against us for the Central Powers". The objection would be without substance, even for an Englishman. We can clearly understand that the Marshal, like Poniatowski before him, fought for no foreign interest, but for Poland only: that he fought, not against Liberal England and France, but against the traditional enemies of Poland. It was, indeed, the traditional policy of the leaders of the Polish cause in times of unrest, to range the material and spiritual forces of the Polish race as a balancing power between causes completely indifferent to Polish hearts, and to seek ever for the critical combination of events that would enable them to extort, in return, concessions to the cause of their country. Others had followed this policy without success. The day of opportunity did not dawn for them. It dawned in 1918. The long awaited combination of events at last came to pass, and the man of destiny was ready.

We in England, who have so rich a mine of constitutional history in our past, followed with profound interest the later work of the Marshal, in the period of political evolution and constitution-building. It is not for a foreigner to express opinions about this part of his achievement: one is too far away in space. Perhaps it is not for any contemporary to do so; one is too near in time. But beyond controversy may be one's admiration for the steadfast and burning faith of the man in the future of his nation, a faith to which every lesser thing had to give way, personal interests, habits and prejudices, friendships and enmities, ease and health, and everything that did not directly serve that single cause of his devotion, Poland free, prosperous, and strong.

It is my regret that my mission to Warsaw on matters of public finance coincided with his temporary withdrawal from Public Life, and that it was not in consequence appropriate for me to have formal intercourse with him. But as my discussions went on with Ministers, officials, experts, and the leaders of commerce and industry, I became very much aware of a great personality looming in the background of politics. I heard his name on every tongue: I saw his cadets marching through the streets in silent procession: and it was made clear to me that there were many who looked eagerly for him to resume the chief power in the state.

It was in those days that my dry financial labours became coloured, as it were, and illuminated, by a growing knowledge of the human factors that underlie the economic problems of Poland, and transfiguring mere book-knowledge of her past into warm admiration and affection for her present. I learned then that the Polish state has an asset of greater value than any material asset in mine or forest, factory or railway. It is the heart of the people that beats with undying faith in their country. That faith has become for me personified in the great Marshal: and it is for that reason that I have presumed to set the words at the head of this imperfect tribute to his memory.

Hilaire Belloc

The Effect of Pilsudski upon England

Marshal Pilsudski, acting as the incarnation of the Polish people, impressed that nation upon the consciousness of Western Europe as a personality impresses itself upon the consciousness of those around it. This was his main political effect upon England.

Until he gathered power into his hands, the conception of Poland in the English mind was indeterminate in outline and faint in substance. The few years during which he ruled gave body to that vague impression, and firmness to that outline; he made Poland real for the educated classes in England — even the politicians.

I must not exaggerate this effect. Even today Poland remains very remote from the English mind, ill-understood and still indeterminate; but it is far more fixed and real than it was in the years immediately succeeding the Great War. This inability to grasp significance and importance in the character of Poland proceeds from the several converging causes. The English public schools in which the governing classes of a nation essentially aristocratic are trained, pay very little attention to history outside their own country. The function of such history as is taught here, is not record nor the presentation of reality but the strengthening of the State; and as Poland is remote geographically and never had those direct relations with England which France (for instance), continually renewed, Poland remained a blank in such little history as the average English gentleman was taught.

A second cause of this lack of appreciation was the attitude of the English mind towards nations of Catholic culture.

Of the three great cultures into which Europe is divided, the Greek Orthodox, the Catholic and the Protestant, the latter alone commanded respect in England and was in some degree familiar. The Catholic culture, even in its most vivid examples of French political idealism and Italian art, however familiar to Englishmen, always gave them the impression of something inferior. The best proof of this is the attitude that was and is held towards Ireland, a nation of Catholic culture at the very gates of England and intimately bound up with English affairs for 700 years.

A third powerful factor in the English ignorance of Poland was the factor of time, and a fourth factor of language. The Slavonic languages take no place in the Englishman's survey. He knows a few of the great novelists by translation but

all Slavonic speech is cut off from him. For a hundred men who speak French fluently and Italian and German well, you will not find one who can frame a sentence in Polish. As for the factor of time it worked by operating over the space of two long lifetimes, that is, over from four to five generations. Poland as a powerful and living nation in the midst of the European committee was a figure of the mid-18th century. The partition began in the generation whose great grandchildren were already middle aged when Poland rose again from the dead; those, who, as young men, could remember Poland intact and substantial were old before the end of the Napoleonic wars, and from the end of Napoleonic wars until the Great War — a century that is: a space of time stretching much farther back than any living memory — Poland was not found upon the map.

I fancy that the more popular of our politicians (who are more representative in their ignorance than in any other quality) thought of the place vaguely as a Russian province, Cracow, if they ever heard of it, seemed to them an Austrian town, and as for the Pomorze, Silesia and Poznań, the English traveller, thoroughly acquainted with Bismarck's Reich, simply thought of them as German.

It must further be remembered that no one in England during Queen Victoria's reign and onwards thought the restoration of Poland possible. If anyone had suggested such a thing to the average educated Englishman of, say, 1890, he would have regarded it as the wildest extravagance. Thus it was that when Poland re-rose after the Great War hardly anyone in England regarded the spectacle before them as real. I do not only refer to politicians like Lloyd George, whom no one takes seriously, but to men whose opinion of European things in general is worth consideration. It was an almost universal conviction in England that the frontiers laid down by treaty after the Great War, from the Baltic to the Carpathians were provisional and ephemeral. As it gradually dawned upon the public mind of this country that Poland was permanently restored the effect was one of disillusion and disturbance, accompanied, as any disturbance of any fixed idea usually is, by anger.

The strong religious sympathy which attached our intellectuals to Prussia, led them to an unceasing Press campaign against the Polish State. Those who are

reading these lines will remember the outrageous stuff which was printed in papers like the „Manchester Guardian" and „New Statesman". They wrote of Poland as one might write of an enemy country with which one was at war. This was the more remarkable because the typical English and national press of which these two journals are the chief examples were not similarly blind to the character of Ireland. They were wrong about Ireland, of course, because Ireland belonged to the Catholic culture. They misunderstood, disliked and despised Ireland. But they favoured the Irish claims to some moderate form of political freedom, and almost alone of our Press they took the trouble to send correspondents to report on Irish affairs. But upon Poland they remained not only in opposition, but in a wilful ignorance which was very remarkable.

After years of this sort of thing one could feel the tone change. It did not become friendly but it became indifferent, and, what was more important, the permanency of Poland began to be accepted. It was not accepted in so many words, but the acceptance was implied. The relief of tension between the Polish State and Prussia played a part in this and the whole of the new attitude corresponded to the tenure of power by Marshal Pilsudski.

There was attached to this most interesting change of English attitude, a consideration which is delicate to touch upon but to omit which would be to warp our judgment of the whole affair: I mean the English attitude towards continental parliamentarism.

England has seen during the last dozen years a revolution in European political thought which continues to astonish and bewilder her judgment. In this country there was a natural pride in the spread of parliamentary institutions which, in their modern form, had mainly been copies of her own assemblies. She had seen with surprise the decay of the French parliament and the increasing contempt in which the French nation held it. She had been contemptuously astonished at the instability of parliamentary government not only in France but wherever such government was attempted. A foolish phrase became current to the effect that nations other than the English, were „unfit for representative institutions" as though these institutions (by which were meant parliaments) were in some way a test of superiority.

Meanwhile the real lesson which all this should have conveyed was completely missed. It was precisely because Parliament was not representative in England that it worked smoothly. England was still an aristocratic state and therefore one in which the mass of the people were indifferent to the function of government, leaving that function contentedly to a small class. The political parties in England had long ceased to represent differences of opinion, let alone of political philosophy. They were no more than teams in what was accepted as a great game played between two groups of professional politicians who alternatively took over the publicity and high financial rewards of office. Government and opposition politicians all formed in England one body drawn in the main from that small ruling class, the power of which was not only accepted by the rest of the nation but actively demanded. Nations which had not an aristocratic temper, nations in which the mass of the citizens concerned themselves with political questions and were not content to leave authority to a few superiors, are necessarily at issue with parliamentary government; for parliaments are of their nature oligarchies and cannot function properly among men who are inspired with a feeling of civic equality. Therefore it is that authority as centred in one man must everywhere, outside England, tend to replace the absolute authority of parliaments. Such assemblies may function well as consultative bodies, as auxiliaries to the legislative power and even occasionally as safety valves for the expression of public opinion, but they cannot exercise full political power save in aristocracies.

Now the strong power of one man rising in Poland, and rising there after other examples of the same sort of thing elsewhere, renewed the perplexity of the Englishman as he watched the great continental changes taking place around him. He found himself faced with a riddle to which he could not even imagine an answer. Why was all this taking place? Had it not threatened (it most undoubtedly had), the old intangible position of England, that approach to supremacy which England had enjoyed during the whole lifetime between 1850 and the Great War?

In that process the name of Pilsudski was conspicuous and of the more significance to English ears because it came at the end of a series.

Wickham Steed

J ó z e f P i ł s u d s k i

What can an Englishman say of Piłsudski that his fellow countrymen, who alone are entitled to judge him, have not already said in truer words and with deeper insight? To write of his significance for Poland would savour of impertinence. To appraise his political

His first words were: „Je ne suis pas content de l'Angleterre”. „L'Angleterre est bien moins contente de quelqu'un qui s'appelle le Maréchal Piłsudski”, I replied. The Marshal wished to know why; and I told him, with precise references to his coup d'Etat in May. Then

opened once before. Then he waxed eloquent over Lithuania and showed the depth of his love for his family's country of origin. Next we discussed Polono-Russian relations and, finally, the position of Poland in Europe, with especial reference to Germany. At 2-o'clock,

with Piłsudski. I have met many statesmen, some Monarchs and a few Men. The Men I have always judged by the thrill they gave me. Few, if any, have given me a deeper thrill than Piłsudski. A thrill of another kind awaited me,

works at Chorzów, and the patriot who chuckled softly over the news that his nitrates had beaten the German nitrates as fertilisers for tulip bulbs in Holland. In that chuckle there was no inordinate pride — only satisfaction that Poland, whom the world still looked upon as

a strong sense that Poland reborn was alive and was determined to live. To say that every aspect of Piłsudski's later doings convinced me, and other British friends of Poland, of their wisdom, would be to say what is not true. But, at least, I had learned enough



Le Maréchal au milieu de sa famille (Sulejów 1924)



Le Maréchal au cours d'une promenade à Sulejów (1925)



Le Maréchal au milieu de sa famille (Świętniki 1924)

action, either in its revolutionary beginnings or in its triumphant consummation, would need closer knowledge of the conditions under which he strove, suffered and conquered than any foreigner can possess. Yet this may be said without fear of warranted contradiction: Piłsudski convinced Europe, including England and not excluding Germany, that the rebirth of Poland, the reunion of her disjecta membra, is real and lasting, and that it was due not to any transient accident of history but to the workings of what Gambetta once called „la justice immanente des choses”, which we English translate as „the indwelling righteousness of things”.

From 1919 to 1926 the greater part of Europe doubted whether the three parts of Poland could again be welded into one, whether the knife of her dividers had not cut too deep and left gaping wounds in her body, too wide ever to be wholly healed. Not even the victorious battle of Warsaw, which Lord D'Abernon has named „The Eighteenth Decisive Battle of the World”, availed to still these doubts or to carry conviction of Poland's vital unity. The strife of parties in a land which — as Prince Janusz Radziwiłł reminded us last year in London — had never known the nineteenth century as a corporate entity but had passed, almost unprepared, from the eighteenth into the twentieth, discouraged belief in the power of Polish minds and hearts to overcome the disadvantages inherent in so protracted and so devastating a suspension of their national life.

Nor did Piłsudski's action in May 1926 dispel these misgivings. To Western Europe he was than a name, and little more. The man himself was unknown, save as a gifted and resolute though rough-and-ready soldier. The very violence of his language and the drastic quality of his methods seemed to offer no sure pledge either of his own or of his country's welfare.

Though, unlike most Englishmen, I had followed for more than twenty years the fortunes of the Polish cause, thanks to the enlightening friendship which not a few Austria, Prussian and Russian Poles generously extended to me, my trust or rather my hope in Poland's future was not without qualms. Nor did I accept with alacrity an invitation which M. Konstanty Skirmunt, the Polish Ambassador in London, gave me in June, 1926, to visit Warsaw and to discuss the outlook with Marshal Piłsudski himself. Only when the invitation was renewed at Prague, where I was the guest of my old friend, President Masaryk, in July 1926, did I feel that it ought not to be declined. And, despite the courteous hospitality which awaited me in Warsaw, I still wondered after my arrival whether I had done well to go.

I had gone, be it noted, on the distinct understanding that Marshal Piłsudski wished to see me and to discuss things all round. Great was my surprise on being informed that, if I would go to the Belvedere at 1—50, the Marshal might be able to receive me for ten minutes. Since I had not come to Warsaw for a ten minutes' talk I demurred to the suggestion; and was presently invited to come at 1—30 with an intimation that the Marshal had other urgent business at 2-o'clock. Once again I demurred — and was then asked to present myself at midday, which I did.

It would be an exaggeration to say that the Marshal received me graciously.

the discussion grew warm. His manner and his language reminded me of those of Clemenceau during the last years of the War. Any successful talk with Clemenceau usually began by an exchange of insults, continued with hard hitting on both sides, and ended in harmonious good humour.

Thus, too, was it with Piłsudski. Our talk took a turn for the better when I criticised the deadlock between Poland and Lithuania, and said that, in my view, the only solution would be for Lithuania to join hands with Poland, as had hap-

pened when an aide-de-camp reminded the Marshal that he had another urgent engagement, our conversation, which had lasted two full hours, came to an end. What impression it may have left on his mind I do not know. My impression was that there was a Man in Poland, a Man who would give a good account of himself, who was decidedly big and probably great. He might be, as Queen Victoria once said of King Victor Emmanuel II of Italy, „a rough diamond but a real diamond”.

This was my only personal contact

later in the day, when I met President Mościcki. I had thought to meet a quiet studious gentleman, more savant than statesman, a „Président malgré lui”, an unwilling figurehead and reluctant symbol of national unity instead of a man whose heart was in his work. Very pleasant and encouraging was my surprise. The gentleman was there, an embodiment of courtesy. There, too, were the simplicity and the modesty of the unassuming student. But I soon detected in him the man of action, the great chemist who had recreated the nitrate

a disorganised, higgledy-piggledy land should have proved her efficiency in one of the most intricate branches of applied science. The President struck me as a worthy helper of the Marshal.

These were not the sole impressions of my short stay in Poland. There were others; and, among them, the reassuring feeling that, notwithstanding the grave dangers to which their country was exposed, her people were not afraid. What they could do when they set their minds to it I saw at Gdynia, then in its bleak infancy. So I came home imbued with

to know that suspension of judgment is sometimes the beginning of insight, and that there are moments in the lives of peoples to which Danton's phrase can be applied: — „Pour vaincre les ennemis de la patrie, il nous faut de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace”. If the word „audace” be replaced by „hardiesse calculée” I think the key may be found to much that Piłsudski essayed and did.

Now, for his lieutenants and successors, as for his whole people, comes the harder task of sustaining the edifice he strove to consolidate, and of rounding off his work. It will not be easy. Like all mortals he had his limitations, the defects of his qualities; and others may be tempted to mistake his very shortcomings for the source of his strength and to imagine that what he could do they can do by similar means. Not to all men is it given to bend the bow of Ulysses. United effort may be needed, and a spirit of reconciliation and conciliation at home and abroad.

My view of the change wrought during Piłsudski's unchallenged control of Poland's destinies is that, when it began, the prevailing tendency in Europe was to look upon Poland as a liability, and the position created by the miscalled „Polish Corridor” as „impossible”. Now, Poland is seen to be standing on her own feet; even Germany has ceased, for the present, to denounce the „Corridor” as intolerable, and Poland is accepted as a somewhat incalculable asset in the European political balance-sheet. Formerly, the supposed dependence of Poland upon foreign support was thought to be offset by her possible weight as an element of equilibrium in the post-war European order. Now the intrinsic weight of Poland is felt to be more considerable, but doubts are entertained whether that weight may not have shifted, or may not shift, in ways that tend to upset rather than to uphold the present order.

In other words, Poland is now accused of „playing for her own hand” and of forgetting that, however strong Piłsudski may have made her, she is not yet so strong as to be sure of withstanding successfully, and by herself alone, the forces which worked against her in the past and may work against her in the future.

The weakness of these criticisms lies, I think, in the circumstance that those who indulge in them overlook a truth which is well expressed by the Italian proverb that „even a crazy man knows more in his own home than a wise man in the homes of others”. Foreign critics too are apt to assume that their ideas of what is good for Poland are sounder than the ideas of the Poles themselves — an irritating assumption which every people has a right to resent. If, in international affairs, it is better for a country to be respected, or even feared, than to be commiserated and patronised, Poland owes to Piłsudski at least this improvement in her standing.

She does well to cherish his memory, for neither she nor Europe may soon look upon his like again. Under him she exhibited two virtues — those of discipline and cohesion — which the outer world had not been accustomed to ascribe to her. This outer world is now waiting for proof that those virtues are native to her people and that they were not solely an expression of his masterful nature and of his burning devotion to Poland's cause. In my belief it will not wait in vain.

E. J. Patterson, Professor at the University College to Exeter

Piłsudski in Englishman's Eyes

To the Englishman Piłsudski appears as a figure both sympathetic and stimulating in its influence. For there were in him characteristics, which make an especial appeal to the British mind; whilst his life of adventure in the service of his country roused not only a romantic interest, but also a deep appreciation of the task, which he set as his. To him an easy sentimentality was distasteful. He distrusted the mere talker, the armchair patriot, the maker of phrases but of nothing else. Poland was not to be made by speeches, but by hard, heroic work, iron discipline and necessary leadership. He was an irrationalist who believed that reason is made for life not life for reason and history justified him in its results. At a time when Poland was divided between three alien governments the future of that country seemed pretty grim. When the war came with its special tragedy for the Poles the utmost that seemed possible was that either Austria would make a Poland at the expense of Russia or that Russia would do that work at the cost of the Central Powers. In either case the victorious power would not have considered Polish but its own special interests. Piłsudski saw in the future a free independent Poland as the ultimate aim.

It was for that object that he gave all his efforts; that he created the beginning of a Polish army; that he counteracted much of the evil of the past by recreating a Polish tradition worthy of history and the days to come. It is that central aim, which explains the apparent but only apparent contradiction in his career during the war: the contradiction of having entered the war on the side of the Central Powers and of ending it as their prisoner at Magdeburg. Englishmen as a rule knew too little at that time to understand that phase in his life. They were far too ignorant of the circumstances of the time to be just to him during the period of the Peace Conference. They underestimated the services which he had rendered by his resistance to the Germans in refusing to supply Polish lives as cannon fodder for the Central Powers. They could not see in the right perspective his contribution to Austria and against the hated Russia of the Czars and the tyrants of Poland. Fuller information has brought greater realisation as to the facts and appreciation of Piłsudski's achievement. His vision and his energy contributed to make Poland, and Englishmen who believe that the higher

logic overrules the formal logic of the pedant can pay their tribute to genius. In the days after the war Piłsudski saved Europe at the battle of the Vistula. That victory was his victory. It

George Glasgow

A Maker of Poland

It was not till the last few years of his life that Marshal Piłsudski came to be recognised by British opinion as a man who had left his mark upon Europe. It was fully appreciated that he had grown up in an atmosphere of unusual hardship and trial. Political oppression had penetrated to his very bones. He had fought for Polish freedom from Russian domination. He had fought for the freedom of the individual against the oppression of the Imperial Police.

It is not forgotten here that in 1900 he was tried for revolutionary intrigue. One of the remarks he made during that trial will for ever be remembered as affording one of the clues to his character. He was asked why he, descended from an old, noble and wealthy family, wanted to undermine social security. He is said to have answered: „When Russian princes mounted their horses over the necks of their boyars, my forefathers were already free citizens. How then can you expect me not to fight for freedom today?”

Freedom indeed had become the ruling passion of Piłsudski's life. Knowing what it is for a nation to be downtrodden he formed the early view that Poland's only hope of freedom, and her only safeguard of that freedom, when she got it, was military strength. His whole life's work was aimed at creating a big Poland. His successful agitation for the symbolic promotions of Polish legations abroad to the status of embassies was part of a deliberate plan.

It happened just after the war, when Poland had won her freedom, that British opinion was deeply concerned about the emancipation of small states, and the general restoration to such states of sovereign independence.

If Poland was a small state — for she then was regarded as such — Lithuania was also a small state, and much

could not have been that of anybody else. His plan involved risks; risks which may well have appeared too great to the more formal mind. Yet it was in accordance with his character and it

was justified by success. In the later years of his life he might be described as the Tutor of his country, and he was one of that rare band of men, who endeavour to build for the future not for the immediate present and not for self. He worked that Poland should be able to live without him; not that it should be subordinate merely to his will. He was not President of the Polish Republic: yet he gave his prestige to enable Polish Institutions to work. He brought in the force of a powerful tradition. His peculiar position was undefined, unwritten; but for all that it was always the more powerful for good and it is easy for the English with their great unwritten Constitution to appreciate that fact. For Democracy is not a question of documents, of codes and legal systems. The Spirit of government is greater than its letter. Political pedants and self-seeking politicians will never understand that truth. Democratic Institutions must be made to serve Democracy and the Institution can never be greater than the nation for which it was created. Perhaps in this respect an Englishman may be allowed to say that nothing so distressed the well-wishers of Poland in his country as the political factionism: the unreal party fights and the bitter hatred in Polish Parliamentary circles after the war. Legislative activity had outrun administrative necessity. Poland needed a strong Government as well as self government. Piłsudski gave his country both the one and the other. He was not the expert; but he was certainly the power behind the expert. He was too great a man to wish to do everything himself; but he was too great a patriot not to see that things were done by those capable of doing them. For that reason an Englishman, who does not believe in despotism must pay his tribute. For Democracy, if it is to succeed, has to face its responsibilities as well as to claim its rights. Piłsudski was the tutor not the Despot.

He disliked the limelight. Unlike many other public men he preferred the shadows. He knew too much of great questions to be vainglorious. His life had been a struggle and his face, as I shall never forget, seemed to portray the internal conflict of his being. He was a leader of men; but he became a leader, because in life he had learnt to master himself, to rise superior to circumstances and to reconcile the romantic aim with the hard testing discipline of reality.

He disliked the limelight. Unlike many other public men he preferred the shadows. He knew too much of great questions to be vainglorious. His life had been a struggle and his face, as I shall never forget, seemed to portray the internal conflict of his being. He was a leader of men; but he became a leader, because in life he had learnt to master himself, to rise superior to circumstances and to reconcile the romantic aim with the hard testing discipline of reality.

Eugenio Coselschi, Presidente del'Associazione dei Combatenti

La salma del grande Maresciallo stava per discendere nel luogo della sua eterna gloria, in quella Cappella del Reale Castello di Wawel dove la luce spirituale ed eroica che si sprigiona dalle arche di Tadeusz Kosciuszko, di Adam Mickiewicz, di Józef Poniatowski sembra vincere le ombre delle antichissime pietre. Ed ecco levarsi Ignacy Mościcki, Presidente della Repubblica polacca, a dar l'estremo saluto, a nome di tutto il po-

più difficili prove, cogli esempi di disperato eroismo, che hanno segnato di luce, tra la sferza degli aguzzini, i patiboli e le prigioni, il suo lungo martirio. Certo fra gli spiriti sommi che hanno scortato nel cielo la grande anima del Maresciallo, erano quelli degli Eroi italiani Nullo, Marchetti e Bechi. E nel grande coro dei patrioti e dei soldati polacchi morti nelle rivoluzioni e nei campi di battaglia di mezza Europa,



M. Grandi, allora Ministro des Affaires Etrangères d'Italie, rendant visite au Maréchal Pilsudski, à Druskieniki (1930)

polo, a nome di tutta la Nazione, all'artefice della sua libertà, della sua indipendenza, della sua grandezza.

Gli Eroi costruttori, gli Eroi creatori, gli Eroi suscitatori di energie, non possono mai considerarsi come Morti. La loro Morte è un trapasso dello Spirito verso luoghi ove l'azione e il combattimento continua in forme più vaste, abbracciando il respiro, il destino, l'avvenire di milioni di uomini. Questi Eroi già si innalzarono viventi, al di là e al di sopra della loro vita mortale per adeguarsi al palpito della loro terra, alle tradizioni e alle aspirazioni di un popolo intero; espressioni umane, tangibili, operanti della loro terra e del loro popolo, perpetuano oltre la tomba, la spiritualità della loro Patria; come ne portarono la impronta, di ogni suo dolore e di ogni sua gioia in ogni loro azione, così trasportano nell'eternità della storia la espressione sublime della Patria stessa. E le lotte e le vittorie che essi sostennero per la loro terra, le trasportano nelle arcaiche regioni del Cielo in un'azione e in una protezione che non conosce confini. La loro opera è sempre presente, continua, ininterrotta. Essi vissero per il popolo e il popolo vive in essi e per essi.

Il popolo polacco, per il quale Pilsudski era tutto, ha dimostrato nella sventura la sua vitalità intera. Lo ha piantato ma non si è scoraggiato e anzi ha voluto onorarlo subito dopo la morte con una grande rivista militare presso Varsavia, nel campo di aviazione di Mokotów. La bara del Maresciallo era sul pendio della collinetta che lo sovrasta. Egli stava là, come quando era vivo, a osservare le esercitazioni militari. Sfilarono davanti alla sua bara i battaglioni della fanteria, i meravigliosi squadroni della cavalleria, l'artiglieria, i carri d'assalto. Con quello spettacolo la Polonia dimostrava di perpetuare quello spirito guerriero che il Maresciallo le aveva impresso. E tale significato deve essere ben compreso dalla gioventù italiana che vibra anch'essa nell'anima guerriera dell'Italia Mussoliniana, e comprende che un popolo per essere grande, deve essere pronto a valersi anche delle armi, per difendere il suo primato.

Ecco perché ricordando questi uomini, come se essi fossero avvisi dalla azione che prosegue, si commetterebbe una profanazione.

La rievocazione di Pilsudski non può essere fatta di parole. La rievocazione è nella realtà magnifica del popolo e della Nazione polacca; di questa Nazione divisa da secoli in tre mozzioni sanguinose, soffocata, incatenata, schiava; di questa nazione che si trovava ad essere soggetta all'Austria, alla Germania e alla Russia quando scoppiò la Grande Guerra nella quale due dei suoi dominatori erano in lotta contro l'altro, e perciò era da ritenersi che comunque si fosse rivolta la fortuna, le catene del popolo generoso e infelice sarebbero rimaste pur sempre al suo piede.

Risorgere da queste condizioni disperate ed essere oggi una Nazione di oltre trenta milioni di abitanti, la prima per estensione, popolazione ed efficienza dopo le quattro grandi potenze occidentali europee; avere una organizzazione politica ferma e ordinata; sorreggerla con un esercito veramente solido, forte, disciplinato, magnifico per entusiasmo e per una seria preparazione militare, con mezzi e armi adeguati, ecco il miracolo di Pilsudski. Miracolo dove la volontà di un uomo ha fatto riflettere, organizzandole, le virtù di milioni di uomini. Perché non è a dire che la creazione fatta da Pilsudski sia stata una creazione artificiale. Essa è vivente e immortale, perché fatta coll'apporto silenzioso, ma ardente di un popolo intero, che ebbe nel Capo il coordinatore e l'animator supremo; popolo che si manifestò soprattutto, nell'ora delle

che hanno accompagnato dal cielo quello dei suoi legionari sopravvissuti, il nome d'Italia è risuonato crescente e solenne.

Non si parla forse d'Italia nell'anno nazionale, che è il canto dei legionari di Dąbrowski, accorsi tra il 1797 e il 1803 a combattere sui piani di Lombardia e nel Veneto, in quel canto ove si dice: „Dalla terra d'Italia conducici o Dąbrowski alla nostra Patria!“ e si afferma, con una profezia, che è luce di volontà eroica: „La Polonia non è ancora morta“. Come nell'eroismo della guerra, così nella costruzione della Pace, la celebrazione della Polonia di Pilsudski si avvinse alla gloria operante d'Italia. Ed ecco che accanto ai nomi di Littoria, Pontina e Sabaudia, può degnamente rievocarsi il nome di Gdynia che nel febbraio 1920 era un piccolo villaggio con qualche capanna di pescatori, ora è una città imponente, un porto grandioso, con larga rete di linee ferroviarie, bacini, canali, banchine di enorme sviluppo, installazioni, impianti, magazzini modernissimi che sembrano essere sorti come per un prodigio.

E' un prodigio della stessa tempra di quello che fece sorgere sulle paludi mortifere la vita di floride messi e città ricche, e chiese, e municipi, e case coloniche dove i muggiti delle stalle, i canti dei mietitori, le risa argentine dei bimbi innalzano il grande inno vittorioso del lavoro e della volontà umana, contro le insidie della natura, contro le avversità degli elementi, contro la stessa fatalità della morte. Sono questi i prodigi che compiono i popoli, quando sono guidati da una volontà formidabile e da un genio chiaro e geniale come quello che balena nella fronte agghiacciata del Duce!

Polonia! Italia! Sulla tomba di Pilsudski nella Cappella reale di Wawel a Cracovia s'incurvano le grazie leggiadre e fulgenti degli artefici italiani del Rinascimento che portarono nel tempio il sorriso della bellezza e del genio italiano. Ma su questa tomba si riconsacrano, non solo nell'arte, ma nella costruzione di una migliore vita europea la collaborazione fra i due popoli, fatta anche nelle vicende della loro attuale vita interiore e internazionale, per comprenderli e per amarsi.

La Polonia ha mostrato, come l'Italia, di voler essere uno strumento di pace nel mondo; e benché in posizione assai difficile per le frontiere aperte fra due potenti vicini, ha saputo dimenticare i rancori e sospetti e trovare la via di accordi saggi ed equilibrati con tutti. Ma altrettanto accogliendo l'eredità spirituale del Maresciallo, essa è fiera custode del suo prestigio e della sua dignità e integrità di Nazione forte e indipendente e tanto più ne è fiera nel ricordo del passato tormento e delle atroci divisioni. Ugualmente, di fronte a chiunque a difendere fino all'estremo l'onore della sua bandiera e la sicurezza delle sue frontiere che non sono soldando sulle Alpi ma anche al di là dei mari.

Gli italiani che Mussolini ha ristampato colla sua vasta impronta, gli italiani che respirano l'atmosfera dell'ardimento, gli italiani che sono pronti a combattere ovunque per la civiltà, e a lavorare senza riposo per il progresso della loro Patria e dell'intera umanità, s'inchinano reverenti dinanzi alla gloriosa memoria del Grande Condottiero e dell'infaticabile costruttore polacco.

E i volontari italiani della Grande Guerra, quando nel prossimo autunno da tutte le regioni polacche si porterà la terra della Patria, come a Kosciuszko, per il tumulo di Pilsudski, secondo il costume degli Eroi antichi, saranno fieri di portargli, con la terra del Campidoglio e del Palatino, il saluto immortale di Roma.

Koki Hirota, Minister of Foreign Affairs

Some thirty years ago, when Japan was at war with Russia, Marshal Pilsudski came over to this country as a young revolutionist on a mission to persuade us to fight it out until the overthrow of the Romanovs. I was then a university student but happily had opportunities to come into personal contact with this great Polish leader, whose patriotic ardour and unswerving devotion to his cause left on my mind a deep and lasting impression. Marshal Pilsudski's indefatigable struggle for the independence of Poland was

finally crowned with complete success fourteen years later, when Poland hailed him as the National Hero. He has since led his country to its present national unity and power. His courage as a soldier, his power as a statesman, and above all his fiery patriotism commanded wide and profound admiration in Japan. For his unusual achievements and for his warm feeling towards Japan, this greatness of Polish heroes will dwell imperishably in the memory of us all.

Francesco Tommasini, Ancien Ministre d'Italie à Varsovie

Au moment de l'avènement du Fascisme, je me trouvais à Rome en congé. Le 3 novembre 1922, j'ai eu l'honneur d'être reçu à la Consulta par Mussolini, qui s'y était installé la veille. Le Duce me demanda tout de suite ce qu'on pensait en Pologne du Fascisme. Je lui répondis qu'on s'y intéressait d'une manière toute particulière non seulement pour la portée historique que le mouvement avait en soi-même, mais aussi parce qu'en Pologne les éléments qui s'acharnaient à combattre le Maréchal Pilsudski, tâchaient de se prévaloir de son autorité, en provoquant ainsi le ressentiment de tous les partisans du chef de l'Etat. J'ajoutais qu'à mon avis toute analogie entre le Fascisme et l'imitation, qu'on voulait en faire en Pologne, faisait défaut. Le Fascisme représentait la salutaire réaction contre l'attitude anti-nationale que les socialistes italiens avaient prise après la guerre, contre l'affaiblissement de l'autorité de l'Etat et contre la dégénérescence du parlementarisme. En Pologne la situation était tout autre. Les socialistes polonais avaient été irréprochables au point de vue national. Pilsudski, dont toute la vie n'avait été qu'une manifestation du plus ardent patriotisme, m'avait lui-même confié les préoccupations que lui inspirait la démagogie parlementaire. J'étais donc convaincu que seulement Pilsudski aurait

pu, si les circonstances l'avait rendu nécessaire, se mettre en Pologne à la tête d'un mouvement qui aurait présenté des analogies réelles avec le Fascisme.

Rentré en Pologne, je me suis inspiré de ces directives que le Duce avait bien voulu approuver, pendant les événements qui ont abouti à l'assassinat de Gabriel Narutowicz, auquel Mussolini m'avait chargé d'exprimer ses félicitations après son élection à la présidence de la République. Je n'ai pas dissimulé alors ma réprobation pour les pseudo-fascistes polonais, qui tâchaient de me compromettre dans leurs menées; j'ai déclaré très nettement que nous déjouerions toute tentative de confondre ce qui se passait en Italie avec ce qu'on voulait faire arriver en Pologne. Par là, les préventions, qui existaient envers le Fascisme dans les partis de gauche polonais avant la marche sur Rome, furent rapidement dissipées.

Quand le Maréchal Pilsudski reprit le pouvoir, l'opinion publique italienne ne tarda pas à s'orienter sûrement sur les faits qui se passaient en Pologne. L'Italie de Mussolini et la Pologne de Pilsudski se sont comprises et appréciées réciproquement. L'amitié qui en est résultée s'est révélée d'une manière éclatante dans toutes les manifestations solennelles qui ont eu lieu dans mon pays à l'occasion de la mort du Maréchal.

Nikolaus Post, vorm. Gesandter Oesterreichs in Warschau

Ich schätze mich glücklich, dass es mir vergönnt war, in meiner Eigenschaft als der erste Gesandte Oesterreichs in Warschau Zeuge des Wiederaufbaues Polens durch Marschall Pilsudski gewesen und dadurch auch mit letzterem in steter Fühlungnahme gestanden zu sein. Als ich im November 1921 in der polnischen Hauptstadt ankam, war Marschall Pilsudski Staatschef. Ich überreichte ihm daher in feierlicher Audienz im Belvedere mein Berufungsschreiben. Allgemein fiel dazumal in den Warschauer politischen Kreisen der warme und herzliche Ton auf, mit welchem Marschall Pilsudski meine bei diesem Anlasse an ihn gehaltene Ansprache erwiderte. Diese Herzlichkeit fand noch stärkere Ausdrück in der lebhaften Konversation, in welche er mich nach Beendigung der feierlichen Audienz im engsten Kreise zog. Wiederholt drückte er seine Zufriedenheit über die Errichtung einer österreichischen Gesandtschaft und über die gedeihliche Entwicklung des neuen Staates Oesterreich aus. Daneben kam er immer wieder auf den Weltkrieg und auf die heroischen Leistungen der Mittelmächte in demselben zu sprechen. Bewunderungswürdig war sein Gedächtnis, mit welchem er sich an die kleinste Begebenheit des Weltkrieges erinnerte, und mit welchem er den Verlauf jeder Schlacht in allen Details zu schildern wusste. Ich hatte auch später oft Gelegenheit, mit dem Marschall über diese Vorgänge, insbesondere auch über die Bedeutung Oesterreichs infolge seiner günstigen geographischen Lage zu sprechen. Gerade darüber hatte ich Gelegenheit mit ihm ein längeres Gespräch zu führen, als ich ihm eine Publikation über das neue österreichische Bundesheer überreichte. Er war dazumal Generalstabschef und erkundigte sich auch eingehend über die Einrichtungen und Formationen unserer neuen Armee.

Ein sehr beliebter Gesprächsstoff des Marschalls war Litauen und das Verhältnis Polens zu diesem Staate. Wir sprachen oft darüber, da ich auch Wilna wiederholt besuchte und bei jeder Rückkehr von dort dem Marschall meine Bewunderung über die Schönheit dieser Stadt und seiner Umgebung aussprach. „Ich bin von Geburt Litauer“ — erklärte

er mir und erzählte mir eingehend die Odyssee seiner Flucht, die sein Vater mit ihm vollzog, um vor den Nachstellungen der Russen sich in der Nähe von Wilna zu verbergen. Grosses Interesse brachte er demzufolge meiner Reise nach Kowno entgegen, als ich daselbst ein österreichisches Honorarkonsulat zu errichten hatte. Ich musste ihm versprechen, über die daselbst gemachten Wahrnehmungen eingehend zu berichten.

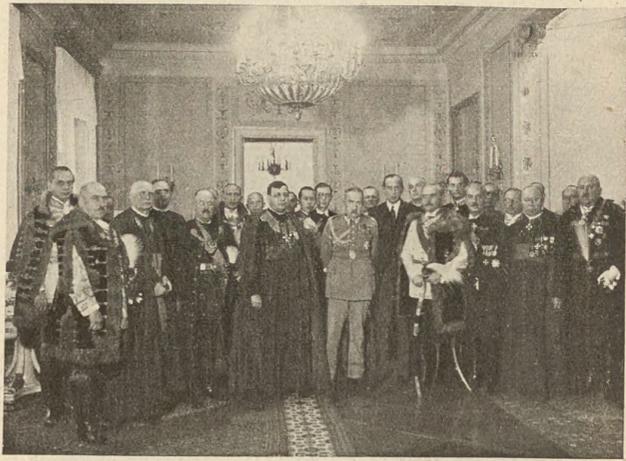
Eine grosse Begeisterung hatte der Marschall für Wien. Als er von der Völkerbundsversammlung von Genf, wo er mit Waldemarsh verhandelte, über Wien nach Warschau zurückkehrte und ich ihn auf dem Hauptbahnhof begrüßte, drückte er seine Bewunderung über die sichtliche Erholung Wiens von den Folgen des Weltkrieges aus. „Sogar auf dem Hotel Imperial hat man zwei neue Stockwerke aufgebaut“ — rief er mir zu, wie er dies auf einer Rundfahrt über die Ringstrasse wahrgenommen hatte.

Als ich nach den Maiereignissen wieder einmal bei ihm erschien, fiel mir sein selten ernstes Wesen auf. Die traurigen Erfahrungen, welche zu machen ihm bei diesen Ereignissen beschieden waren und die ihn zwangen, den offenen Kampf mit seinen Gegnern aufzunehmen, hatten sichtlich auf ihn den bittersten Eindruck gemacht. Obwohl er später infolge seiner Kränklichkeit sich immer mehr von der Öffentlichkeit zurückzog und in derselben nur selten erschien, hatten doch die Mitglieder des diplomatischen Corps Gelegenheit, ihn bei den Empfängen seiner Gemahlin im Belvedere zu sehen, wo er gewöhnlich für kurze Zeit sich einfand und sich mit den Gästen in der herzlichsten und fröhlichsten Weise unterhielt. Denn neben seiner ersten Lebensauffassung war doch Frohsinn eine Haupteigenschaft seines Charakters, die ihm über manche Betrübnis seines Lebens hinweghalf. Jedermann, der mit Marschall Pilsudski zu tun hatte, hatte jedenfalls den Eindruck, sich einer Persönlichkeit gegenüber zu befinden, die wusste, was sie wollte. Nur daraus lassen sich auch der geradezu faszinierende Einfluss, dessen er sich bei seinen Landsleuten erfreute, und seine einzigen und unvergänglichen Verdienste um die Wiedererrichtung seiner Vaterlandes erklären.

Miklos de Kállay, Député, Ancien Ministre de l'Agriculture

Si l'on étudie les circonstances dans lesquelles se forme une nation, et que l'on consulte ses annales, on constate que les débuts de l'histoire d'un peuple coïncident toujours avec l'action d'une personnalité exceptionnelle. Il n'en saurait être autrement parce que les forces nationales — quelque puissantes soient-elles, et les possibilités du moment — aussi favorables qu'elles puissent être, ne peuvent se faire valoir utilement que

lectif et unanime s'est porté vers lui, c'est qu'il portait la tenue des légionnaires et qu'il avait été le commandant de la glorieuse I-e Brigade. Ces paroles nous font penser à la décision du peuple hongrois: quand il fallut choisir un chef après l'effondrement de 1918, son choix est allé à l'homme portant la tenue immaculée qu'il revêtait en commandant la flotte victorieuse de l'Adriatique. Dans ce discours, Pilsudski se nomme



La délégation hongroise arrivée à Varsovie à l'occasion du quadricentenaire de la naissance du roi Stefan Batory, au cours d'une réception au Belvédère (1933)

si une personnalité forte, une volonté consciente des buts à atteindre, réunit les forces éparses, les dirige et en forge un système.

La vie nouvelle de la Pologne, la naissance de la Polonia restituta est l'oeuvre d'un homme, et cet homme est Józef Pilsudski.

Ce fait ne diminue en rien la force autarchique du peuple polonais, car sans cette force, la résurrection eût été irréalisable, cette base positive devait exister pour que l'oeuvre de la reconstruction pût être entreprise. La puissante vigueur des forces inhérentes à la nation polonaise s'est révélée non seulement après 1918, mais avec encore plus de grandiose ténacité, au cours des siècles précédents; en dépit du partage de son pays, résistant à la brutalité aussi bien qu'aux séductions, tout le peuple est resté polonais et s'est démocratisé, tout en conservant dans son coeur le feu sacré de son nationalisme. Si la rigueur de son destin lui a interdit de vivre, dans ces temps-là, en nation souveraine, ce peuple n'a jamais perdu sa foi et jamais ses efforts avisés et adaptés aux circonstances n'ont cessé de s'affirmer pour l'indépendance nationale. Cette persévérance, cette ténacité et cette foi constituent les fondements éternels et inébranlables de l'existence du peuple polonais. En présence de ce sentiment collectif s'effacèrent toutes les discordes et se forgea, avec le concours d'un grand homme, en un bloc compact et solide, le peuple polonais qu'on accusait jadis d'être sujet à l'esprit partisan et aux intrigues.

Quand je réfléchis sur ces questions, le sort de ma propre nation revient sans cesse dans mon esprit, et c'est naturel, puisque tant de rapports historiques, tant d'affinités dans le caractère du peuple polonais et du peuple hongrois, imposent les mises en parallèle. Par ailleurs, la figure de Pilsudski offre également un exemple dans cet ordre d'idées. Pilsudski ne fut jamais autre que Polonais, jamais il ne put s'adonner à une idéologie qu'il ne pourrait mettre au service de son nationalisme. Déjà comme étudiant à Kharkov, il se familiarisa avec le socialisme de Marx et se jeta dans l'idéologie et dans l'activité révolutionnaire et internationaliste des organisations estudiantines russes; il s'en éloigna bientôt, ces idées-là lui restèrent étrangères, parce que lui, Pilsudski, ne voulut et ne put être que Polonais.

A feuilleter les volumes de „Pisma — Mowy — Rozkazy“, que de fois le lecteur hongrois pense au sort de sa propre nation! Rappelons-nous les pages où Pilsudski, avec un humour mêlé de tristesse, relate son voyage le long de la frontière de Prusse; son voiturier devait toujours, à tout instant, faire la plus grande attention pour ne pas pénétrer dans un territoire interdit. Ailleurs, nous apprenons que le père de Pilsudski fut obligé d'envoyer, à travers la frontière, un contrebandier, pour aller chercher, dans la ville voisine, une vis dont il avait besoin. En lisant de tels épisodes, comment un Hongrois pourrait-il ne pas se souvenir qu'à présent, nous autres Hongrois nous n'habitons, nous ne vivons, nous, que près des frontières? Dans le discours qu'il prononça, en mai 1923, dans la salle rouge du „Bristol“, au moment où il renonçait à tout pour rester fidèle à lui-même, Pilsudski se demanda comment on pouvait s'expliquer le fait que lorsqu'il revint de l'internement de Magdebourg, — sans aucun préparatif, sans aucune propagande, chacun se tourna vers lui pour l'investir de pouvoirs dictatoriaux. C'est Pilsudski lui-même qui donne la réponse à la question qu'il s'est posée: si l'enthousiasme col-

dictateur. Mais en définissant cette dictature, il n'y voit que la grandeur de son peuple; jamais ce peuple n'a admis que quelqu'un lui fût imposé de force, — mais quand il fallait, ce peuple savait trouver la volonté unique qui devait s'imposer, sachant que cette volonté serait sa propre volonté à lui, la volonté du peuple, dans sa plénitude.

Pilsudski fut dénommé dictateur invisible. Cette appellation est juste, car son moi, sa personnalité s'est fondue dans la grande collectivité des millions de patriotes polonais. Quant à la gloire et aux succès, il n'en gardait rien pour lui-même, jamais il n'a songé à se substituer à sa nation. Il fut un exemple rare de l'homme d'Etat dépourvu de vanité. Dans les derniers temps, il parlait peu, ses déclarations étaient rares et pourtant, actuellement encore, son peuple entend sa parole.

Pilsudski aimait les Hongrois. Il connaissait notre histoire qu'il avait étudiée déjà comme jeune écolier. Il vécut à Cracovie et les traditions historiques qui évoquent dans cette ville les rapports polono-hongrois, lui étaient familières. Il fut grand admirateur d'Etienne Bathory; le portrait de ce roi offert à Pilsudski par la Hongrie, le Maréchal, contrairement au projet antérieur, ne permit pas de le placer au musée, il le fit suspendre dans son appartement. Ce sont là de menus détails, mais la manière dont Pilsudski en parlait leur donnait une signification, chez lui paroles et gestes étaient d'un homme qui n'a jamais recherché les effets extérieurs; et c'est précisément pour cette raison que ce qu'il disait, ce qu'il faisait, était, à coup sûr, réel et venait de son intérieur.

Il n'a jamais oublié que des volontaires hongrois avaient combattu dans la légion polonaise. C'est avec une certaine émotion qu'il racontait un jour le cas d'un enfant hongrois de 14 ans, qui s'était évadé de la maison paternelle pour arriver, à travers de nombreuses vicissitudes, jusqu'à la Légion, dont il ne se laissa rejeter sous aucun prétexte, de sorte que l'on finit par le garder comme tambour; et c'est ainsi qu'il fit toute la campagne. De même, Pilsudski se souvenait de ceux qui lui étaient venus en aide, lors de la bataille de Varsovie, en lui envoyant du matériel de guerre, — et des autres qui s'étaient efforcés d'empêcher ces envois.

A l'occasion des fêtes commémoratives d'Etienne Bathory, il a bien voulu me recevoir. Il était de bonne humeur et parlait volontiers des choses de son pays, de l'avenir et de la puissance polonaise. Il adorait son armée qui lui devait son organisation et sa puissance actuelles. Il pensait néanmoins que la source de l'éternelle force polonaise est non pas la force armée, mais le labeur patient, la sobriété du peuple polonais et la mère polonaise ayant beaucoup d'enfants.

La poignée de main qu'il me donna, fut un adieu, mais quand j'ai serré sa main, j'ai serré la main polonaise qui, pendant un voisinage millénaire avec la Hongrie, ne s'est jamais tournée contre nous, mais a toujours été prête à nous secourir.

Du romantisme, tout cela? C'est possible, mais moi, j'y crois. Les époques de la politique réaliste ont apporté le partage de la Pologne et la mutilation du pays des Hongrois. Nulle part, cette politique n'a créé de tranquillité. Quand Pilsudski repoussa le matérialisme des socialistes avec l'internationalisme et l'individualisme des révolutionnaires russes — il fut traité de romantique, comme il l'écrivit lui-même. Ou sont-elles à présent toutes ces doctrines-là? Mais Pilsudski, quoique disparu, survit dans l'âme d'une nation entière et son rêve: la Grande Pologne, est une réalité!

Augusto de Vasconcellos, Ministre de la République Portugaise auprès de la Société des Nations

*
D'autres bien plus qualifiés que moi, ont dit sur le grand homme d'Etat qui a reconstitué la Pologne tout ce que méritent ses talents et ses vertus. On ne manquera pas de faire ressortir dans toute sa gloire, le rôle du soldat héroïque qui, en sauvant la Pologne, a en même temps sauvé la civilisation européenne. Ma tâche est plus modeste; je ne peux qu'apporter à la mémoire du Maréchal Pilsudski des impressions personnelles, desquelles se dégage toutefois une telle note de bonté et de sincérité que je n'hésite pas à la déposer à côté des somptosités de l'éloquence.
Lors d'une mission que j'ai dû remplir, au nom de la Société des Nations, auprès du gouvernement polonais, j'ai eu le grand honneur d'avoir reçu du Maréchal un accueil aussi bienveillant qu'émouvant. Car — j'ai déjà eu l'occasion de le dire — ce qui frappait dans

à chercher la vérité par les moyens les plus rudes, et la pratique des amphithéâtres m'étant plus familière que le protocole des salons, je me trouvais plus en forme devant la franchise que derrière la phraséologie diplomatique. J'ai toujours devant mes yeux les images successives, d'abord de la surprise, ensuite de la joie, de la sympathie naissante, qui se dégageaient de cette phraséologie si intelligente, à mesure que je me libérais moi-même de tout le conventionalisme glacial. „Ah! vous êtes chirurgien, professeur! et vous me parlez comme tel. Eh bien, nous allons nous comprendre et si possible nous entendre!". Nous avons causé ensuite plus d'une heure; j'ai gardé de cet entretien un des plus beaux souvenirs de ma vie. On a causé de l'affaire, qui a été à la fin réglée par la Cour de la Haye, mais on a causé aussi médecine et chirurgie,



Le Maréchal en Portugal (1930)

l'abord du Maréchal, c'était le contraste entre la sévérité de l'apparence et les transports du grand cœur qui se cachait derrière ce masque de rudesse.
L'affaire qui m'a conduit à Varsovie tenait à la question des communications interrompues entre la Pologne et la Lithuanie. Je n'avais qu'à la traiter du point de vue technique des communications et du transit, comme Président d'une sous-commission qui s'en occupait. Mais, toute technique qu'elle était, elle touchait, plus ou moins indirectement, à cette question de Wilno qui touchait elle-même le Maréchal dans les plus intimes sentiments de son cœur. C'est dire que la sécheresse de ma démonstration juridique heurterait certainement non seulement la conception patriotique de l'homme d'Etat polonais, mais les affections, les souvenirs de sa jeunesse qui l'attachaient à son cher Wilno. Le Maréchal dans la simplicité de ses manières et de sa tenue, n'aimait d'ailleurs pas le protocole diplomatique dans lequel j'étais forcé de m'enfermer. Il me la fait comprendre dans sa réponse, solidement assise sur une argumentation pratique et claire, durement exposée et accentuée par le ton militaire de sa diction. En finissant, il a eu la bonté de s'excuser de sa franchise en me disant qu'il ne savait parler que le langage d'un soldat. Je n'ai vu qu'un moyen de m'attacher la sympathie de cet homme dont j'avais déjà entrevu la sensibilité exquise à travers ses paroles plutôt rudes: c'était de m'évader, moi aussi, du protocole, dont la rigidité m'étouffait, et de lui parler d'homme de cœur à homme de cœur. C'est ce que j'ai fait, en commençant par lui dire que ses paroles ne m'avaient nullement choqué, qu'étant chirurgien, comme je l'avais été jusqu'alors, j'étais habitué

on s'est entretenu du Portugal et de son climat et de tant d'autres questions, au fur et à mesure que le Maréchal s'intéressait aux propos qui s'enchaînaient. Qui sait si ce n'est pas cette conversation qui a été le germe de son ultérieur voyage en Portugal. Le Maréchal était un causeur charmant, bon, sensible; le masque, derrière lequel ces hommes rigides ont la pudeur de cacher la fine sensibilité de leur âme, tombait sitôt qu'une atmosphère de sympathie chauffait les sentiments qui débordaient de son cœur. Nous nous sommes séparés, le Maréchal en me donnant toutes les preuves d'une sympathie et d'une bienveillance que je me rappelle avec fierté; moi, dans l'admiration et le respect d'une des plus nobles et puissantes personnalités dont j'ai eu le bonheur de m'approcher.
Quelques années après le Maréchal est venu en Portugal demander à son climat les bienfaits de sa douceur et de constance; il est allé à Madère, après avoir été à Lisbonne. Homme d'esprit, il avait le talent d'exprimer dans une phrase toute la philosophie de ses commentaires ingénieux. Un jour, à Madère, il remarqua certains groupes qui se réunissaient dans les mêmes endroits et causaient toujours entre eux avec un aspect mystérieux; il demanda ce que représentaient ces messieurs. On lui expliqua que c'étaient des déportés politiques; il y avait eu quelque temps avant, sur le Continent, une de ces échauffourées politiques que les hauts-parleurs de la publicité élevaient au rang de révolution, et quelques-uns des impliqués avaient en effet été transportés à Madère. „Des déportés?!" s'écria le Maréchal qui avait été longtemps déporté en Sibérie. Heureux pays, s'exclama-t-il, dont la Sibérie est à Madère".

Alejandro Lerrour, Ex-Présidente del Consejo

*
El político es siempre discutible; el patriota, no. Yo no veía en el Mariscal Pilsudski al dictador de ambiciones personales y de tiránicos sentimientos, porque en realidad no era así, sino al salvador de la naciente República polaca, de esa nueva Democracia producto de la

Gran Guerra, que sin él no hubiera podido subsistir.
Por esto la muerte de Pilsudski no son los hombres quienes la lloran. Es la Patria, su hija, la que solloza sin consuelo ante lo irreparable.

Conde de Romanones, Ex-Présidente del Consejo

*
Ante la figura de Pilsudski, que ocupará en la Historia lugar preeminente, se impone una pregunta cuya contestación pueda encerrar la síntesis de su vida política.
Pilsudski fué o no un Dictador? Yo contesto que fué un salvador, que cuando su Patria se hallaba en grave peligro, con una energía indomable y ejemplar la salvó, imponiéndose a todos y a todo. Pero dejó siempre subsistir las formas

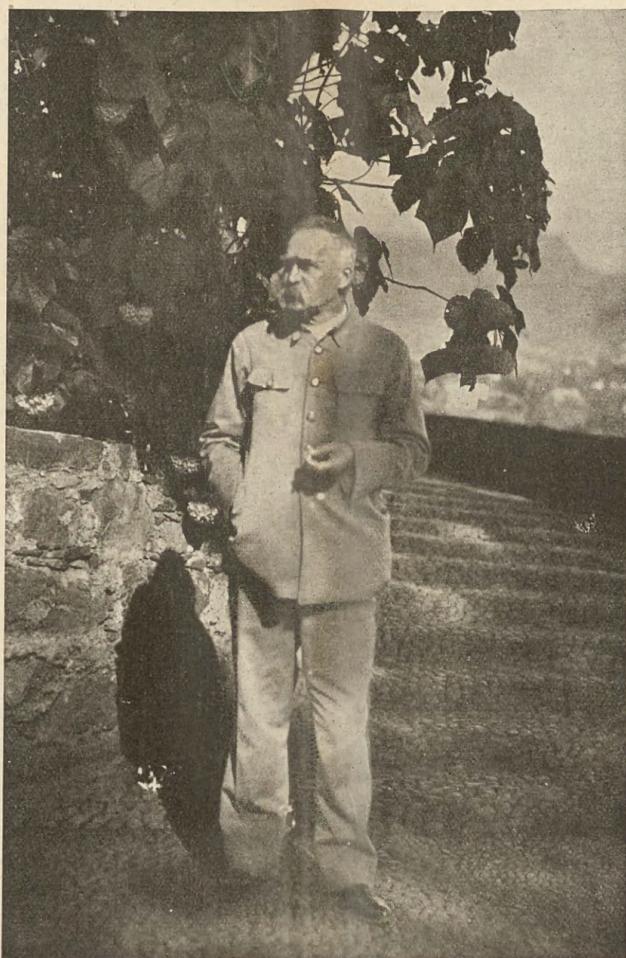
exteriores del parlamentarismo, dando ocasión a que las minorías-oposición pudiesen alzar su voz y ser oídas.
Tampoco ejerció el poder absorbiéndole por completo en su persona, sino compartiéndolo con colaboradores que no eran comparsas ciegos a sus órdenes.
Consiguió en todo momento el amor de su pueblo, que ante su muerte le rindió máximo homenaje.

Luis Vieira de Castro, Consul de Pologne à Funchal

Pilsudski à Madère

C'est toujours avec la plus sincère émotion que je m'associe aux hommages rendus au nom de Józef Pilsudski. Depuis le temps, déjà lointain, de la guerre mondiale, je l'ai toujours considéré comme un des hommes les plus illustres de notre siècle. Pilsudski était, à mes yeux,

son petit jardin. On dit même qu'il y écrivit quelques pages de ses „Mémoires".
A l'approche du jour onomastique du Maréchal, un petit événement vint troubler le calme habituel de la poste de Funchal. Ce fut une foule de lettres et



Le Maréchal Pilsudski à Madère (1930)

le symbole de la Pologne — et la Pologne, le pays élu par notre esprit et notre cœur.
Le hasard, qui parfois protège nos plus secrètes pensées, voulut que plus tard, j'eusse l'honneur de représenter la Pologne dans ma très éloignée petite île. Et justement la visite de Pilsudski à Madère a rendu possible cette grande satisfaction.
Je me trouvais à Lisbonne, en décembre 1930, au moment où le Maréchal y passait en route pour Madère, où il venait chercher un peu de repos. Je

de cartes postales venant de Pologne à l'adresse de Pilsudski. On nota une certaine méfiance à la vue d'une correspondance tellement volumineuse... et il fallut expliquer le sens de tous ces témoignages de vénération du peuple polonais à l'égard de son héros national.
Pilsudski quitta Madère au mois de mars 1931 et laissa dans toute la population de l'île une impression profonde qui ne s'est jamais dissipée. Sa mort prématurée le prouva bien. Dans peu de pays du monde elle aura été si regrettée.



Le Maréchal Pilsudski chez le Président de la République Portugaise, Antonio Carmona; à gauche M. Sarafana, du Protocole de la Présidence, M. de Oliveira, Président du Conseil; à droite, M. de Aguiar, Ministre de Guerre, M. Branco, Ministre des Affaires Etrangères, M. Perłowski, Ministre de Pologne à Lisbonne

l'aperçus la première fois à bord du bateau portugais qu'il avait choisi pour faire son voyage. Il était entouré des autorités de Lisbonne et des diplomates de Varsovie. Une cérémonie avait lieu à ce moment-là. La présence corporelle du Maréchal était indiscutable mais son regard, si expressif, se fixait au loin, sans doute sur cette Patrie qui était toute sa pensée.
A Madère, pendant son séjour de trois mois à la Villa Bettencourt, le Maréchal ne mena pas la vie banale d'un touriste; ses habitudes conservèrent plutôt la simplicité militaire qui les caractérisait. Toute la vie de Pilsudski était vraiment rigide comme celle d'un soldat — même dans cette île capouane. Ses distractions préférées étaient les promenades à la campagne, où il souriait aux enfants — ou bien il faisait des patiences, assis à une table en osier de Madère, dans

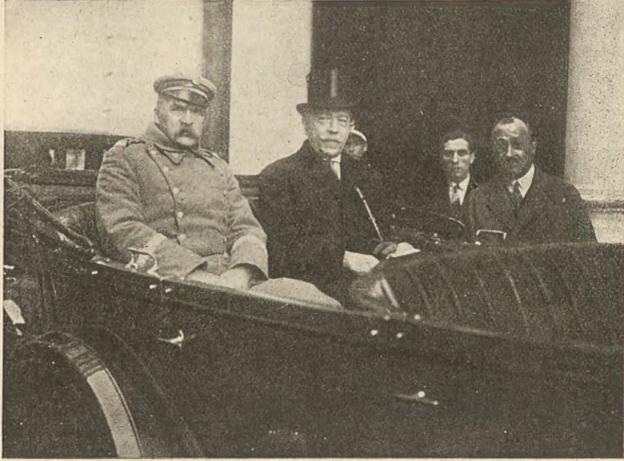
Toute la presse consacra de longs articles à sa fameuse personnalité; les autorités exprimèrent leurs condoléances — et le peuple déplora la disparition de l'homme presque légendaire qui avait été son hôte et qu'il avait toujours entouré du plus grand respect.
Pour perpétuer la mémoire de Pilsudski, il existe à la Villa Bettencourt — que plusieurs Polonais ont déjà visitée — une plaque commémorative qui signale officiellement le séjour du Maréchal à Madère; au Consulat de Pologne se trouve la photographie qui toujours l'accompagnait — son portrait avec ses deux filles — et qui m'a été généreusement confiée.
A tous ceux qui l'ont connu — ou simplement admiré — reste le souvenir d'une grande personnalité dont l'existence humaine a pris fin, mais que l'Histoire rendra impérissable.

A. C. Caldeira Coelho, Ancien Gouverneur de Madère

Le Maréchal Pilsudski

La „Pologne Littéraire" me fait l'honneur de m'inviter à écrire quelques mots sur Pilsudski. Très reconnaissant de cette attention, je voudrais bien y correspondre, mais je sens que la tâche sera difficile pour moi.
A mon avis, Pilsudski est un de ces hommes rares qui surgissent de temps en temps et dont l'âme et l'effort tendent à mettre au point les énergies de leur race.
Pilsudski a souffert et senti le drame de sa bien chère Pologne quand elle était encore partagée par les nations qui l'entourent et asservie par la Russie.
Il a passé son enfance, son adolescence, sa vie à rêver à l'indépendance de la Patrie.
Il a su tirer profit des fluctuations de la Grande Guerre au bénéfice de son pays, cherchant lui-même les conditions internationales qu'il fallait pour obtenir

l'inscription sur les murs de la Villa Bettencourt où Pilsudski a demeuré. Cette cérémonie eut lieu au mois de mars 1934, au moment où j'avais l'honneur d'être gouverneur de Madère.
Le ministre de Pologne à Lisbonne, en ce temps-là, M. Szumlakowski, était présent.
Ce diplomate distingué doublé d'un ami du Portugal, a su dans un discours remarquable, mettre en valeur les relations amicales luso-polonaises et la figure de Pilsudski.
Je me rappelle encore avec quelle émotion nous avons assisté à cette cérémonie si simple et pourtant si solennelle.
Quelques mois après, je recevais à Madère une grande caravane touristique de Pologne, qui a tenu à visiter la maison où avait habité le Maréchal.
Parmi eux, un ancien ministre, des



Le Maréchal en Portugal, avec M. Perłowski (1930)

la restauration de la Pologne et la faire reconnaître par les autres Puissances.
Tous les détails de cet héroïque effort, tous les sacrifices consentis sont connus. Il est donc inutile de les rappeler.
Après la bataille de Varsovie où l'armée polonaise et Pilsudski se sont couverts de gloire, l'indépendance de la Pologne est assurée. Par suite de ce fait d'armes, il a sauvé la civilisation occidentale et évité l'invasion des bolchéviks. Signé le traité de Riga, il s'occupe de la réorganisation du pays et de son armée.
Il a su vaincre mille difficultés, inévitables dans une telle entreprise.
Souvent Pilsudski a été mal compris par quelques-uns de ses compatriotes, mais on peut dire sans crainte que, d'une façon générale, la Nation tout entière l'a sacré, pour toujours, héros national.
Les vertus qu'il a reçues de ses parents, ont bien trouvé dans son caractère, dans sa volonté, dans son âme de patriote, une large répercussion.
Sachant dans l'adversité sacrifier tout et risquer sa vie même pour la libération de la Patrie, il a légué aux Polonais le plus beau des exemples.
Mais les heures de sacrifice qu'il a passées en l'exil, en prison ou dans la lointaine Sibérie, il les a vues reflourir dans la résurrection de la Pologne, qui maintenant marche en triomphe dans le concert des nations libres.
Je n'ai pas eu la fortune de faire la connaissance du Maréchal.
Ce grand combattant qui un jour ayant besoin de repos a voulu aller à Madère, la perle verte de l'Atlantique, l'île portugaise enchantée, a laissé là-bas, autour de son nom, une telle sympathie que la Municipalité de Funchal, pour perpétuer son passage, a fait graver une

membres du parlement, des aristocrates, des avocats, des ingénieurs, des écrivains, des journalistes, des médecins et des gens du peuple.
Je leur ai parlé de Pilsudski le monde de retrouver si loin de Pologne, un tout petit coin où avait passé quelques heures leur grand héros.
Le temps coule et avec une grande tristesse j'apprends par la presse la mort de Pilsudski.
Ses funérailles ont eu la grandeur qu'il fallait. Le corps de ce héros repose à côté de ceux des anciens rois de Pologne, mais son âme, elle, revivra toujours dans l'esprit de la Nation, dans les pages de son Histoire.
Par un caprice de la destinée, je viens d'écrire ces mots à Marrakech, au cœur du Maroc, où je passe quelques jours de vacances.
Les fenêtres de mon appartement donnent vers le Sud et l'Occident. Là-bas, le soleil couchant, l'horizon est rouge. La silhouette des palmiers s'estompe. Seul, le Grand Atlas demeure, couvert de ses neiges éternelles. On dirait, qu'au moment où j'écris, la nature a bien voulu mettre sous mes yeux enchantés par ce spectacle, cette symphonie de couleurs — dans l'irisation de la lumière rouge et la blancheur des neiges, le Pavillon de Pologne dessiné dans l'espace.
N'est-ce pas un grand aigle qui passe au loin sur les sommets?
Puisse le Maréchal avoir eu la même vision durant ses heures d'exil, gardant, malgré tout, sa foi et son espoir.
A l'heure où la revue fait paraître ce numéro dédié à sa mémoire, je veux bien m'associer à l'hommage si touchant rendu à la gloire de Pilsudski, qui personnifie si bien le génie et l'héroïsme de la Pologne Immortelle!

J. J. Rocha, Ministro de Instrucción Publica

*
Quienes por imperativo de nuestra función dedicamos nuestra actividad y entusiasmo a la cosa pública, comprendemos acaso mejor que nadie las amarguras y las glorias de toda existencia consagrada exclusivamente al culto ardoroso de la Patria. Por esto, la figura del Mariscal Pilsudski tuvo siempre toda nuestra admiración y respeto; revolucionario desterrado en las nieves de Siberia Oriental, patriota reducido a la inacción en una fortaleza en San Petersburgo, héroe nacional después, libertador de su Patria, y por último estadista enér-

gico y sereno, que estructurando un nuevo Estado aparece ante el mundo como el símbolo de su raza.
Revolucionario, héroe y estadista, fué siempre lo que era preciso ser en cada momento histórico de su Patria, cristalizando así el anhelo de su pueblo con exactitud admirable.
Polonia ha perdido su héroe y Europa una vigorosa personalidad, cuya política en estos últimos anos tanto había contribuido a disminuir la tensión entre los pueblos.

J. M. Gil-Robles, Ministro de la Guerra

*
Pilsudski encarnó el espíritu y la voluntad de Polonia, vivió para servir la, y ya nación libre, defendió su libertad

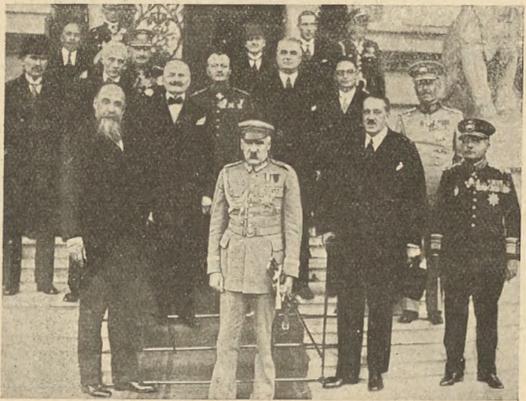
en la forma más eficaz, restaurando el principio de autoridad.

G. J. Bratianu, *Président du Parti National-Libéral*

Le Maréchal Piłsudski vu par les Roumains



Le Roi Ferdinand de Roumanie assiste aux manoeuvres de l'armée polonaise au camp de Rembertów près de Varsovie; à gauche, l'ancien Président de la République, M. Wojciechowski (1923)



Le Maréchal Piłsudski en Roumanie; à gauche M. Iorga, alors Président du Conseil (1932)

Considérée au point de vue roumain, la grande figure du Maréchal Piłsudski, qui appartient désormais à l'histoire, prend un relief singulier et une importance toute spéciale.

Sa carrière rappelle beaucoup celles des hommes d'Etat roumains du XIX^e s., de la génération qui a précédé la sienne. Le parallélisme est assez facile à établir: comme Joan Bratianu l'aîné, Piłsudski commence par être un révolutionnaire, aux idées avancées. Son socialisme s'apparente au radicalisme des hommes politiques roumains de l'autre siècle, en ce sens qu'il est moins une théorie ou une foi politique qu'une méthode et une discipline pour réaliser l'action qui lui tient le plus à coeur: la résurrection de la Pologne, la reconstitution de l'Etat polonais. Car une fois ce but atteint et la liberté rendue à la nation polonaise, après une époque de transition où il a fait sincèrement l'essai d'un régime parlementaire appuyé sur l'équilibre des partis, il n'a pas hésité à abandonner ce point de vue et à imposer par la force un régime autoritaire, lorsque sa conviction a été faite qu'il fallait donner au gouvernement de son pays plus de puissance et plus d'unité. Là encore la comparaison avec Joan Bratianu s'impose à un observateur roumain: le révolutionnaire de 1848 est devenu sur ses vieux jours le „vizir” du roi Charles I^{er}, quand il s'est rendu compte qu'après avoir renversé l'ancien régime, il fallait édifier le nouveau et que pour construire, il faut au gouvernement une action de persévérance, d'énergie et d'autorité. Piłsudski est avant tout un réaliste et un patriote; peu lui importe la théorie ou la forme, pour atteindre le but suprême de ses aspirations et de ses efforts: un Etat polonais puissant, indépendant et attentif à la défense de ses seuls intérêts.

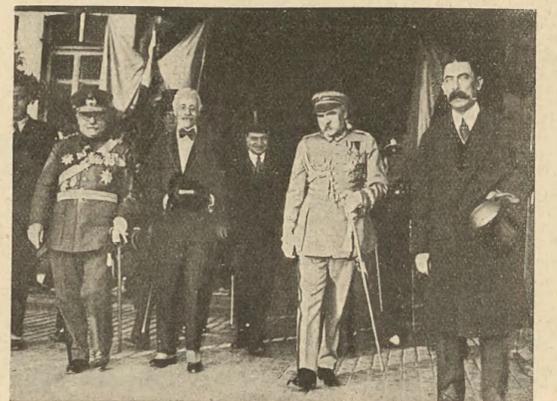
Ce réalisme se retrouve dans sa politique extérieure, dont l'évolution est des plus intéressantes. Entre l'Allemagne et la Russie, la situation de la Pologne a toujours été précaire, sa longue histoire en est la meilleure preuve. Ces souvenirs historiques semblent déterminer toute l'action du Maréchal. Il suffit d'en retra-

cer les étapes après la réalisation de l'indépendance polonaise: d'abord la guerre contre la Russie, qui aboutit au traité de Riga et à la reconnaissance des frontières de la Pologne par les Soviets. C'est le barrage à l'avance du communisme sous les murs de Varsovie, après que l'avant-garde de la révolution sociale avait été anéantie à Budapest par l'armée roumaine. C'est alors que prend corps l'alliance entre la Pologne et la Roumanie, appuyée sur de puissants intérêts militaires et économiques; la Roumanie établit la liaison naturelle entre la Petite Entente et les Etats de la Baltique. Mais l'horizon politique s'assombrit et l'Allemagne redevient menaçante. Après l'essai d'un rapprochement de l'U. R. S. S. par un pacte de non-agression, auquel il essaya de gagner ses alliés roumains, le Maréchal imprime à sa politique une direction nouvelle et c'est l'accord établi pour dix ans avec l'Allemagne, qui garantit l'intégrité du territoire polonais. La contradiction n'est qu'apparente: au fond, ce qui a préoccupé Piłsudski jusqu'à son dernier jour, c'est, dans le cadre d'une politique pacifique, le problème russe, avec tout ce qu'il représente pour la Pologne, catholique et latine de civilisation parmi les nations slaves. C'est ce problème qui a fait l'unité du front politique polono-roumain; il n'est pas inutile de le rappeler aujourd'hui, lorsque l'intérêt de ce groupement pour la paix européenne n'est pas moins considérable. Une grande leçon se dégage, pour les amis roumains de la Pologne, de la vie héroïque, de l'activité féconde du Maréchal Piłsudski, libérateur d'une nation et fondateur d'Etat: la politique d'un grand pays se fait avec le seul sentiment du patriotisme, en tenant compte des réalités qui en déterminent le sens et la direction.

L'oeuvre du Maréchal est loin d'être achevée. Puisse, à défaut de sa personnalité si puissante et si active, son souvenir cimenter l'amitié des deux nations qui constituent, de la Baltique à la mer Noire, un bastion naturel de l'ordre, de la justice et de la paix aux confins de l'Europe orientale.



Le prince Ghika, en mission diplomatique à Varsovie, rendant visite au Maréchal Piłsudski; à gauche, M. Zaleski, alors Ministre des Affaires Etrangères, au fond M. Beck, alors sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères (1932)



Le Maréchal Piłsudski en Roumanie; à gauche, le prince Ghika, alors Ministre des Affaires Etrangères (1932)

Cezar Petrescu, *Directeur du journal „Curentul”*

Du petit Ziuk^{*)} au Maréchal Piłsudski

Au printemps dernier, à l'occasion des solennités qui se déroulaient en Pologne, j'écrivis un article en l'honneur du Maréchal Piłsudski; je le commençai par quelques paroles d'outre-tombe. C'étaient des paroles bien souvent, celles formulées par le premier Président de la République Polonaise, Gabriel Narutowicz au sujet du premier Maréchal de Pologne, Józef Piłsudski: „Il y a dans l'histoire des hommes rares qu'il est interdit à leurs contemporains d'apprécier, car la petitesse de ceux-ci n'atteint pas les hauteurs du mérite”.

Au moment de reviser les épreuves de mon article avant de l'envoyer à l'imprimerie, je ne pus m'empêcher de penser aux bruits inquiétants qui circulaient alors sur la santé précaire du grand soldat et organisateur qui, tel un vieux loup solitaire, s'était retiré dans son austère

Etait-ce un pressentiment superstitieux que celui qui, à ce moment, me fit supprimer dans mon article cet écho d'outre-tombe? On dirait que je me sentis dominé par quelque angoisse païenne. Ces paroles prononcées par un Mort, je leur attribuai, du coup, un étrange pouvoir magique, un je ne sais quoi d'impondérable mais, aussi, de fatal, tel un appel lancé par une ombre au camarade glorieux, à l'ami, afin de l'attirer dans la quietude de l'au-delà.

D'un trait de plume, je bifiai ces quelques lignes, de sorte que mon article parut sans cette citation universellement connue. Hélas, quelques mois se sont écoulés à peine, et je puis tranquillement les remettre à leur place. Nous voici déjà en face de deux Morts, deux géants de la même époque qui conversent entre eux et pour eux-mêmes. Notre humble petitesse qui opère avec des lieux communs et des critères dépourvus d'élan, comment saurait-elle exalter davantage des existences glorieuses, repliées sur elles-mêmes et qui l'ont précédée?

A de pareils instants, en face de la mémoire de tels hommes, seul, le silence est grand.

Et pourtant, qu'il soit permis à un Roumain et, plus particulièrement, à un Moldave d'ajouter quelques réflexions. Entre la Pologne et la Roumanie, comme

*) Nom diminutif par lequel Mme Marja Piłsudska appelait le futur Maréchal de Pologne.

cela arrive toujours entre voisins, il y eut, depuis les temps les plus reculés, soit des traités d'alliance, soit des guerres surgissant parfois au hasard des projets capricieux. Toutefois, en dehors de ces rapports d'une portée historique indiscutable, il y en avait toujours d'autres, des plus fins, des affinités souterraines en quelque sorte: cela, avant tout, pour ce qui était de l'ancienne République Polonaise et du Duché de Moldavie.

C'étaient d'abord, des liens du sang entre la noblesse polonaise et les boyards moldaves, et, aussi, ceux qui unissaient des familles princières des deux pays. De plus, il y avait des affinités d'ordre culturel; c'est ainsi que la jeunesse moldave allait s'instruire dans les écoles de Cracovie, de Lwów et de Bar. C'est là, c'est bien par l'intermédiaire de la Pologne que pour la première fois, elle prit contact avec la civilisation occidentale. C'est à travers la Pologne que les jeunes Moldaves découvrirent l'Occident, renouèrent le fil des souvenirs de Rome et retrouvèrent la conscience de leurs origines latines, égarée jadis dans le violent hiatus historique d'un millénaire.

Voilà comment, longtemps avant l'époque de Tadeusz Kościuszko et de la bataille de Maciejowice, nous nous connaissons infiniment mieux que ne le font d'habitude des voisins n'ayant rien de mieux à faire que de se disputer à propos des frontières, tracées souvent par l'aveugle hasard géographique. Plus tard, la Pologne et la Roumanie subirent un destin presque identique. Déchirée sur le champ de bataille, la Pologne fut la proie de ses trois voisins, également fourbes et inassouvissables. Un sort analogue échet aux provinces roumaines: la Besarabie, la Boucovine et la Transylvanie auxquelles la brutalité, la cupidité et la perfidie des empires voisins firent subir le même martyre.

C'est ainsi qu'à la même époque à peu près, nos deux peuples eurent à lutter pour leur liberté, opprimés par des tyrans presque identiques.

Aussi, nulle souffrance de la Pologne ne nous fut-elle pas indifférente. Toutes ses insurrections étouffées, noyées dans le sang, éveillaient invariablement dans nos coeurs un écho vibrant et sincère. N'en est-ce point une preuve très éloquente, ce fait notoire que c'est en Roumanie et, plus particulièrement, en Mol-

davie qu'au cours de tout un siècle les émigrés politiques polonais ont trouvé l'accueil le plus chaleureux, le plus hospitalier? De nos jours encore, dans notre grande et petite bourgeoisie, nombreux sont les descendants de ces bannis politiques, de ces Polonais sans patrie. Parfaitement assimilés à nos éléments ethniques, faisant partie de notre élite intellectuelle, ils prennent une part active à notre vie publique, à la science et aux arts roumains, bref, à toutes les mani-



Le Maréchal recevant au Belvédère le prince Nicolas de Roumanie, frère du roi Carol

festations de la vie culturelle et spirituelle de ce pays.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte que nous sommes de vieilles connaissances d'une époque empreinte d'amertume.

Et voilà la raison pour laquelle la personne du Maréchal Piłsudski nous est plus proche que celles de tous les autres héros de la Grande Guerre, de tous les autres organisateurs de peuples dans la période d'après-guerre.

Je dois avouer non sans mélancolie que nous avons souvent envié aux Polonais ce privilège insigne et combien rare de renaître à l'ombre d'un héros digne de la plume du vieux Plutarque. Quant à nous, nous fûmes moins heureux. Nos grands hommes se sont usés et effrités dans de stériles luttes politiques. Martyrs nationaux à l'époque de la tyrannie et des victoires définitives. Nous

avons eu des martyrs nationaux similaires, ils descendirent, par la suite, de leur piédestal pour capituler et se jeter à corps perdu dans la mêlée de menus conflits de partis. Une fois de plus, un homme qui eût été de la taille de Piłsudski nous fit défaut.

Je songe à l'époque de la résistance opposée par Piłsudski à l'ennemi de la Pologne opprimée sous trois jougs étrangers. Quel exemple admirable que celui donné par Piłsudski, organisateur et pro-

triotique exaltée par la souffrance; puis, l'apparition des premiers numéros du „Robotnik” au milieu des péripéties combien dramatiques de ce roman révolutionnaire vécu; puis de nouveau la prison et la romantique fuite suivie immédiatement d'une reprise des luttes, plus implacables encore, contre l'impérialisme de Moscou: autant d'étapes de cette seule voie sur laquelle la Pologne, aux environs de 1900, manifestait ses forces vitales. Piłsudski n'avait-il pas déclaré lui-même que „la liberté ne se laisse obtenir ni par des prières ni par des marchandages. Il faut, pour l'avoir, payer le tribut du sang”.

Au lendemain de sa fuite Piłsudski se met à la tête de la révolution permanente de son peuple qu'il dirigera pendant plus de dix ans: d'abord, ce sera la fameuse guérilla dans le tronçon russe, dit Royaume de Pologne; plus tard, il organisera en Galicie l'armée polonaise.

N'est-ce pas là une preuve de plus de sa prodigieuse habileté dans le maniement des moyens les plus variés, allée à une volonté inflexible et intransigeante d'atteindre le but?

Et c'est ainsi, uniquement ainsi, qu'il fut possible que la Grande Guerre le trouvât prêt à l'action, et qu'avec lui et grâce à lui fut prêt tout un gouvernement clandestin de la nation polonaise.

Les premiers combats de 1914, la débâcle de l'armée autrichienne, la situation dramatique des Légions sur le territoire de la Patrie où le Polonais de quelque régiment autrichien devait épauler son fusil pour viser son frère, soldat d'un régiment du tsar: ne dirait-on pas que je résume, en ce moment, quelque nouvelle version du calvaire qu'on dû gravir les régiments roumains faisant partie de l'armée autrichienne d'une part et des troupes russes, de l'autre? C'était bien la même situation monstrueuse, fruit de la même politique perfide et déloyale de Petersbourg, Berlin et Vienne qui, aux moments décisifs et difficiles, prodiguait des promesses mirifiques pour, aussitôt le danger élué, oublier la parole donnée.

Jusqu'à ce tournant de l'histoire nous autres, Roumains, nous avons partagé le sort des Polonais. Il serait facile de tracer un parallèle historique entre nos deux pays: on constaterait alors une certaine symétrie des destinées, des réactions, nous avons été opprimés par les mêmes puissances que la justice historique

Et c'est d'abord toute une série d'attentats; puis, l'exil en Sibérie et le retour dans la patrie, la conscience pa-

triotique exaltée par la souffrance; puis, l'apparition des premiers numéros du „Robotnik” au milieu des péripéties combien dramatiques de ce roman révolutionnaire vécu; puis de nouveau la prison et la romantique fuite suivie immédiatement d'une reprise des luttes, plus implacables encore, contre l'impérialisme de Moscou: autant d'étapes de cette seule voie sur laquelle la Pologne, aux environs de 1900, manifestait ses forces vitales. Piłsudski n'avait-il pas déclaré lui-même que „la liberté ne se laisse obtenir ni par des prières ni par des marchandages. Il faut, pour l'avoir, payer le tribut du sang”.

Au lendemain de sa fuite Piłsudski se met à la tête de la révolution permanente de son peuple qu'il dirigera pendant plus de dix ans: d'abord, ce sera la fameuse guérilla dans le tronçon russe, dit Royaume de Pologne; plus tard, il organisera en Galicie l'armée polonaise.

N'est-ce pas là une preuve de plus de sa prodigieuse habileté dans le maniement des moyens les plus variés, allée à une volonté inflexible et intransigeante d'atteindre le but?

Et c'est ainsi, uniquement ainsi, qu'il fut possible que la Grande Guerre le trouvât prêt à l'action, et qu'avec lui et grâce à lui fut prêt tout un gouvernement clandestin de la nation polonaise.

Les premiers combats de 1914, la débâcle de l'armée autrichienne, la situation dramatique des Légions sur le territoire de la Patrie où le Polonais de quelque régiment autrichien devait épauler son fusil pour viser son frère, soldat d'un régiment du tsar: ne dirait-on pas que je résume, en ce moment, quelque nouvelle version du calvaire qu'on dû gravir les régiments roumains faisant partie de l'armée autrichienne d'une part et des troupes russes, de l'autre? C'était bien la même situation monstrueuse, fruit de la même politique perfide et déloyale de Petersbourg, Berlin et Vienne qui, aux moments décisifs et difficiles, prodiguait des promesses mirifiques pour, aussitôt le danger élué, oublier la parole donnée.

Jusqu'à ce tournant de l'histoire nous autres, Roumains, nous avons partagé le sort des Polonais. Il serait facile de tracer un parallèle historique entre nos deux pays: on constaterait alors une certaine symétrie des destinées, des réactions, nous avons été opprimés par les mêmes puissances que la justice historique

Et c'est d'abord toute une série d'attentats; puis, l'exil en Sibérie et le retour dans la patrie, la conscience pa-

dépouilla, par la suite, de leur morgue et réduisit à leurs frontières naturelles.

Au lendemain de la marche sur Varsovie, le prestige moral du Maréchal Piłsudski fit que nos chemins, parallèles naguère, s'écartèrent l'un de l'autre. Le peuple roumain resta en arrière. Le destin ne nous a pas accordé un organisateur de la paix capable d'exercer une dictature morale sur les organes de la démocratie pour parer aux abus parlementaires, aux luttes stériles des groupements politiques, à toute cette logocratie hostile aux décisions promptes et nécessaires du pouvoir exécutif. Le discours tenu par le Maréchal Piłsudski en 1926 aux représentants des partis parlementaires résume parfaitement son programme tout en définissant avec netteté son attitude politique.

C'était bien le petit Ziuk, fils de Marja Piłsudska, aguerri dans le violent tourbillon de la Pologne grande et libre, qui parlait par la bouche du légendaire „grand-père”. Tout l'autorisait à dire aux gens leur fait, à prendre un ton énergique et tranchant. Tout l'autorisait à passer de la parole aux actes déjà accomplis. Tout l'y autorisait, disons-nous: et son passé lointain de révolutionnaire, d'exilé sibérien, de rédacteur du „Robotnik” et d'animateur de la guérilla polonaise — et, aussi, son passé plus récent de Chef qui avait organisé l'armée polonaise et en avait préparé la victoire sous les murs de Varsovie, en sauvant, à ce tournant décisif de l'Histoire, l'Occident menacé par l'invasion rouge.

Grâce à son tempérament et à l'éducation qu'il avait reçue, ce soldat réussit à consolider la victoire nationale en organisant la paix. Enchaînement qui nous paraît presque exceptionnel dans cette Europe d'après-guerre, dans ce monde nouveau où les vainqueurs devenaient, avec le temps, destructeurs de la paix.

Voilà pourquoi nous envions la Pologne, nous, nations qui avons gardé une page vierge là où vous autres, Polonais, vous avez inscrit sur la première page, dans le titre, le nom du grand et immortel Piłsudski qui, toute sa vie, aux termes mêmes de son propre aveu, sut rester „romantique dans les pensées, positiviste dans les actes”.

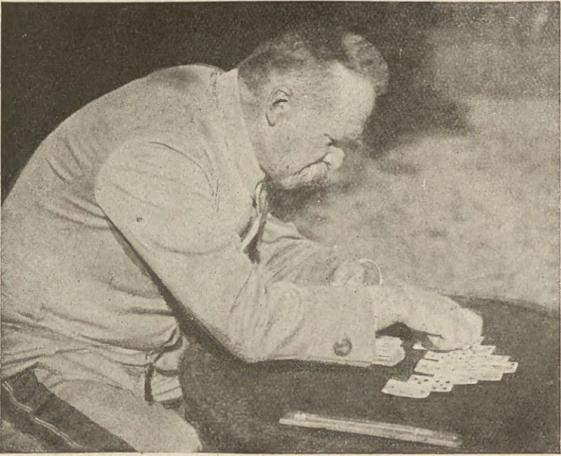
Cette envie est un hommage. Elle est plus qu'une futile fleur qui se fane au pied du monument de la Victoire.

Achilles Kyrou, directeur du journal „Estia”

Malgré la distance qui nous éloigne, malgré la différence apparente de nos aspirations politiques, des liens beaucoup plus profonds et précieux que nos actives relations commerciales unissent la Grèce et la Pologne: nos deux pays ont connu un passé glorieux et ardu, fait de luttes tenaces pour la liberté, l'indépendance, la puissance de leurs

dans l'hôpital de Petersbourg, diplomate improvisé à Tokio ou terroriste redouté par les autorités russes, créateur des premières milices polonaises ou chef universellement reconnu d'une grande nation, c'est toujours le même homme: le patriote.

Je n'arrive à trouver aucune différence, aucune contradiction entre les di-



Une distraction favorite: la patience... (1931)

Photoplat

nations, un passé inspiré toujours par le même patriotisme ardent, élevé, primant tout autre sentiment humain, n'acceptant aucun compromis, aucune capitulation. Pendant de longs siècles d'esclavage, ce patriotisme a tenu éveillé chez les Grecs comme chez les Polonais la foi dans l'avenir de leur pays, dans leur prédestination historique, a galvanisé les énergies nationales, a inspiré les poètes et armé les soldats. Ce passé et cette histoire ne peuvent qu'unir deux pays qui ont appris à se connaître et à s'estimer mutuellement, comme le prouve la belle mort des jeunes héros polonais pour l'indépendance de la Grèce, comme le prouvent l'intérêt et la joie avec laquelle tout véritable Hellène a suivi les étapes des dernières luttes pour le rétablissement de la liberté, de l'unité et de la puissance nationale de la jeune Pologne. Aucun traité et aucun pacte ne pourront jamais égaler cette estime mutuelle, pour la création entre deux peuples des liens spirituels, les

verses périodes de cette vie si mouvementée, que les memorialistes tâchent de couper en tranches distinctes. Ce qui lui donne sa valeur spirituelle et morale, ce qui fixe sa véritable signification, ce ne sont ni les vicissitudes et les changements occasionnels, ni l'ambiance dans laquelle se déroule son action, ni les moyens qu'elle emploie pour sa réussite, mais le motif profond de toute pensée, de tout sentiment. Et ce motif est apparent et indéniable dans toute la vie de Piłsudski. Qu'il conspire contre le tsarisme ou qu'il mende l'aide japonaise pour la cause polonaise, qu'il combatte avec les Allemands contre les Russes ou qu'il chasse les Allemands de la Pologne, qu'il fonde le nouvel Etat polonais ou qu'il chasse de Varsovie les politiciens chez lesquels l'esprit du parti primait l'amour de la patrie, c'est toujours le même homme, c'est toujours le patriote que nous avons devant nous.

Et lorsque le succès final vient cou-



Un départ pour Druskieniki (1931)

liens les plus précieux et les plus résistants.

C'est comme un symbole du fervent patriotisme polonais que nous avons appris à estimer et à admirer le défunt Maréchal Piłsudski. Le voilà bien ce patriotisme polonais qui est devenu proverbial dans tout le monde. D'un homme qui avait tous les moyens et une disposition spirituelle pour devenir un médecin ou un professeur, il fait un conspirateur d'abord, un grand chef d'Etat ensuite.

Dès sa plus tendre enfance, ce patriotisme fut inspiré à Piłsudski par sa mère, cette même mère auprès des cendres de laquelle repose maintenant le cœur du Maréchal. C'est lui qui l'oblige à oublier toute retenue, à négliger toute autre considération et à se vouer dès sa jeunesse, corps et âme, au grand but qui ne cessa de l'inspirer jusqu'à ses derniers instants. Organisateur de la jeunesse universitaire à Khar'kov ou conspirateur à Wilno, déporté en Sibérie ou leader du Parti Socialiste Polonais, détenteur d'une imprimerie clandestine à Łódź ou feignant la folie

ronner cette oeuvre de longue haleine, diverse en apparence mais une et indivisible en vérité, nous devons nous incliner devant la sagesse de la Prévoyance Divine, qui — méprisant toutes ces prétendues lois du matérialisme historique, niant l'importance des grands hommes dans les destinées des nations — sait au contraire donner à une nation, au moment critique de son existence, le grand homme qui réunit toutes ses vertus, galvanise sa vitalité, coordonne ses efforts créateurs, pour la conduire finalement vers la renaissance et la gloire.

Une équipe de jeunes Polonais, inspirés par le grand Maréchal, formés à son école, partageant sa foi, son enthousiasme, son énergie inébranlable, son mépris pour les basses manœuvres politiques, était prête pour continuer le grand ouvrage de Piłsudski. Et c'est là encore un grand service rendu à la Pologne par son grand inspirateur, c'est là encore pour tous les peuples sains et patriotes une raison pour admirer le patriote que la nation polonaise pleure aujourd'hui.

Général Georges Kondylis, Président du Conseil Momcilo Milosević

Józef Piłsudski

Voici encore un grand conducteur de peuple qui vient de disparaître. Piłsudski, le soldat-révolutionnaire, le dictateur politique du noble peuple polonais a terminé sa vie aventureuse et agitée. Ame brave et patriote, esprit libéral et insoumis, il a commencé son action insurrectionnelle alors qu'il était encore étudiant de l'université de Khar'kov. De 1885 à 1914 sa vie n'a été qu'une lutte pour l'indépendance de sa patrie à travers les plus dures vicissitudes. Il connut l'exil en Sibérie, la prison dans la Russie des tsars et, en général, toutes les persécutions du régime absolutiste.

Avec une obstination que rien ne put rebuter, il organisa en Pologne autrichienne les forces de la Pologne en voie de régénération et, à leur tête, combattit contre la Russie au cours de la guerre mondiale.

Après la délivrance de son pays, la nation polonaise reconnaissante le nomma commandant suprême de l'armée. C'est en cette qualité qu'il convoqua la diète qui l'éleva à la dignité de chef de l'Etat, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1922, c'est-à-dire pendant tout le temps qu'il fallut à l'assemblée pour élaborer la constitution et donner une forme définitive au nouvel Etat. En 1920, il dirigea les forces polonaises durant la guerre contre la Russie soviétique. A la suite de tribulations sans nombre, la jeune armée

polonaise vainquit définitivement l'ennemi grâce au commandement à la fois prudent et audacieux de son général en chef. Cette tâche achevée, Piłsudski n'accepta aucune charge publique et se retira.

Mais il ne put demeurer longtemps dans l'inaction. La Pologne avait encore besoin de ses précieux services. En mai 1926, par un coup d'Etat, il s'empara du pouvoir et obligea le Président de la République ainsi que le gouvernement à résigner leurs fonctions. A partir de ce jour et jusqu'à sa mort il dirigea les destinées de son pays, soit comme président du conseil, soit comme ministre de la guerre et parvint à redresser les finances publiques et à faire renaître la prospérité.

Soldat et homme politique, sachant, suivant les circonstances, se servir avec une adresse égale tantôt de l'épée, tantôt de la plume, Piłsudski fait sans conteste partie de la galerie des hommes de Plutarque et peut être comparé aux grands chefs créateurs de l'ancienne Grèce et de Rome qui savaient aussi bien diriger les peuples dans la paix que les conduire à la guerre; qui cumulaient en eux l'expérience politique, la valeur militaire et, de plus, s'avérèrent des juristes consommés.

Tel fut Józef Piłsudski dont la mémoire demeurera éternellement vivante.

Milan Nesić, Professeur à l'Université de Beograd

Quels que soient les liens historiques entre certaines nations, il faut, surtout à l'époque actuelle, que des conditions spéciales soient réalisées pour que s'établissent entre ces peuples des liens d'amitié réelle, une compréhension mutuelle absolue, une foi inébranlable dans le patriotisme et la franchise de leurs actes, qu'ils soient de nature politique ou non.

Et nos rapports et relations, entre Yougoslaves et Polonais?

L'épouse du Ban de Bosnia Stevan Kotromanić était fille du Kazimir prince polonais de Kouïavie, tandis que Louis de Hongrie était à la fois roi de Croatie et de Dalmatie et roi de Pologne.

Un monarque polonais rendit visite à notre Régent Djurdje Smederevace; les Yougoslaves ont fait partie de l'armée du roi polonais Vladislav Jagellon qui trouva une mort héroïque dans le combat contre les Turcs, à Varna, en 1444.

Les liens historiques entre les peuples polonais et yougoslave, liens qui ont leur origine dans les siècles lointains, ont été souvent resserrés par de nombreuses visites de Polonais dans nos contrées, et ont trouvé écho dans „Les bases de la politique yougoslave”, écrit par l'éminent homme d'Etat polonais émigré, le prince Czartoryski, traité dont les idées ont été adoptées comme idées directrices par le premier serbe Garašanin dans ses „Načrtanija”.

Notre proverbe dit „sang n'est pas eau”, et les peuples polonais et yougoslave ont le même sang slave dans leurs veines. Ce qui unit encore davantage nos peuples est la ressemblance de nos vertus caractéristiques: la persévérance et la résolution que nos peuples manifestent dans la défense de leur liberté, indépendance et souveraineté.

L'étincelle qui peut jaillir du silex ne voit le jour que sous le choc qu'on imprime à la pierre. Sans choc il n'y a pas d'étincelle. De même, que deviendrait la flamme latente et spontanée de l'esprit slave si on manquait d'hommes capables qui la rallumeraient et les guideraient dans une voie de progrès, de développement des forces nationales, et par-dessus tout qui les engageraient dans les chemins de fraternité et de sacrée solidarité slave.

A la célèbre dynastie des Karadjordjević, dynastie serbe puis yougoslave, est liée une glorieuse étape de notre résurrection nationale, de notre affranchissement du joug turc, de nos luttes pour notre délivrance et pour la libération de nos frères au-delà des frontières de la Save et du Danube et pour la création de la Yougoslavie grande et puissante. Notre grand roi, Pierre le Libérateur, et son auguste fils le roi vaillant Alexandre l'Unificateur ont sacrifié jusqu'à leur vie pour l'idée suprême de la réalisation de l'idéal national. Ils ont mené notre pays par un chemin épineux à travers batailles et difficultés diverses, mais ils ont terminé leur oeuvre. La Yougoslavie est la couronne royale de leurs aspirations et efforts chevaleresques.

Les mêmes années, aux mêmes époques au siècle passé et au siècle actuel, le peuple polonais a combattu pour améliorer son sort.

La Pologne a perdu sa liberté à la fin du XVIII-e s. et ceci parce que n'est pas trouvé d'homme capable de rassembler les forces nationales, de mettre ordre dans les affaires intérieures et d'opposer une résistance digne du peuple polonais à l'invasion des voisins qui convoitaient la Pologne.

Cet homme n'a apparu à l'horizon qu'à la fin du siècle dernier en la personne de Piłsudski. C'était le fils d'une riche famille polonaise qui avait appris encore pendant son adolescence à aimer son pays, à en étudier le passé et qui s'était imbibé de patriotisme jusqu'au fond de son âme, en écoutant les histoires légendaires des sacrifices que son peuple

supportait juste au moment où Piłsudski allait être né. La Pologne était partagée entre Russes, Austro-Hongrois et Allemands, et celui qui se déciderait à faire face à des ennemis de cette taille ne pourrait être qu'un homme fermement persuadé qu'il ne lèverait pas en vain son épée contre les trois pays, à l'époque les plus puissants de l'Europe.

Le patriotisme sans bornes de ce jeune idéaliste polonais, sa foi et sa confiance inébranlable dans la puissance nationale, ont guidé Piłsudski dans le combat pour la liberté et l'indépendance de la Pologne.

Des salles d'étude de l'université de Khar'kov jusque dans les régions couvertes de neige de la vaste Sibérie; de l'imprimerie secrète à la forteresse; de l'hôpital de Petrograd à l'étranger; de l'état-major des légionnaires à la forteresse de Magdebourg; tels sont les sauts brusques que lui réservait le sort pour le jeter enfin sur le chemin célèbre de la conquête de l'indépendance polonaise.

L'an 1918 marque la résurrection de la Pologne et sur la nouvelle carte de l'Europe réapparaissent les frontières de l'Etat polonais indépendant avec le drapeau aux couleurs rouge et blanc bien haut hissé.

La campagne qu'à menée cet homme illustre, le Premier Maréchal de Pologne Piłsudski, ne nous fait-elle pas penser, nous Yougoslaves, à nos hommes célèbres qui ignoraient les obstacles et qui n'ont pas défailli quand il fallait s'engager dans les mêmes voies historiques?

La constitution de l'Etat polonais du 3 mai 1791, jour dignement fêté en Pologne, commence par cette phrase:

„Toutes les forces du gouvernement du pays trouvent leur origine dans le peuple que l'on gouverne”.

Notre dynastie qui a ses origines au sein même du peuple, puise son pouvoir et son autorité dans le peuple, avec et pour le peuple.

A la lumière de ces comparaisons nous apparaît encore mieux dans toute sa grandeur celui qui a joué le rôle décisif dans la libération de la Pologne; à nos yeux apparaît encore plus grand l'immortel fils du peuple polonais, Piłsudski, et nous comprenons encore mieux l'amour et le dévouement que lui témoigne la Pologne.

Nos liens qui datent des époques lointaines se raffermissent dans cette marche identique à travers l'histoire de nos vies nationales par notre compréhension mutuelle, notre admiration pour les oeuvres accomplies.

Profonde a été la douleur dans les coeurs des Yougoslaves à l'annonce de la mort du Maréchal, car nous avons appris à aimer et estimer ceux qui ont bien mérité de la patrie.

Nos âmes ont été dans un deuil profond.

Le caveau sacré dans le temple de la gloire séculaire polonaise, à Wawel est couvert des larmes de milliers et des milliers de Polonais, de même que milliers de Yougoslaves se font un devoir de visiter les lieux sacrés à Oplenac, où dort son dernier sommeil notre Grand Roi.

Le sort nous les a enlevés, mais leur oeuvre est là et restera un exemple vivant pour nous et les générations qui viennent.

En marchant d'un pas ferme sur les routes qu'ils nous ont tracées, avançons vers un destin encore meilleur et des jours plus brillants. Avançons avec la dignité, la décision et la persévérance propres à nous, Polonais et Yougoslaves.

Et tandis que nos étendards flotteront au sommet du château de Varsovie et à Oplenac, acquittons nos dettes envers les souvenirs de nos Grands Morts en continuant leur oeuvre avec amour et fraternité.

Les nations slaves qui, au cours de l'immense cataclysme de la guerre mondiale, ont dû fournir des efforts surhumains pour conquérir leurs droits, ont donné à l'humanité quelques grands hommes dont les mérites exceptionnels ne sauraient être contestés. Deux d'entre eux passeront à la postérité comme symboles d'un héroïsme sans égal: ce sont Pił-

être le meilleur des citoyens polonais, le fils sincèrement affectionné de sa patrie, étranger à tout intérêt matériel, plein d'honnêteté et de fidélité chevaleresque. Amoureux de la vérité, il savait mettre la morale au-dessus de tout. Et il a su assurer à la Pologne les bases d'un Etat véritablement démocratique.

Dans tous ses actes, Piłsudski appa-



Le Maréchal dans son cabinet de travail (1926)

phot. Pikiel

sudski et le Roi Alexandre. Deux chefs de peuple, tous les deux stimulés uniquement par l'amour de la liberté et de la patrie, ont porté le nom slave à une hauteur incomparable. Si, de nos jours, les Slaves sont enfin indubitablement reconnus comme les égaux des autres nations civilisées, c'est d'abord à ces deux grands hommes que ce fait est dû.

Par toute sa vie et par toute son activité, le Maréchal Piłsudski apparaît à nos yeux sous les traits d'une puissante individualité. C'est un héros dans le vrai sens du terme, avec tous les traits distinctifs d'un héros de Carlyle. C'est un grand homme qui a entendu le cri d'appel poussé par son peuple et qui s'est mis à la tête de ce peuple pour le conduire vers la gloire. C'est une de ces personnalités qui n'apparaissent que rarement dans le cours des siècles, une figure imposante refulant dans l'ombre des époques entières. C'est une synthèse de forces nationales, et l'énergie vitale qui s'en dégageait continue à rayonner même après sa mort.



Un départ pour Wilno (1931)

Exilé en Sibérie, chef des socialistes nationaux, révolutionnaire militant et directeur du „Robotnik”, organisateur d'insurgés pendant la guerre russo-japonaise, créateur des „Tirailleurs”, fondateur de l'organisation militaire polonaise, commandant en chef dans la lutte contre l'armée soviétique en 1919, Maréchal de Pologne et chef d'Etat, Piłsudski a su, par quarante années d'efforts et de luttes inlassables, assurer à son peuple la liberté vers laquelle la nation aspirait depuis si longtemps, et sauver, à un certain moment critique, toute la démocratie européenne.

Comme soldat, Piłsudski ne connaissait pas la peur. La meilleure preuve en est son intrépidité en 1919, lorsqu'à la tête d'une dizaine de milliers de soldats, mal approvisionnés, il entra en lutte contre le torrent des armées de la nouvelle Russie.

Comme homme d'Etat, ce fut un personnage à vastes conceptions, à points de vue larges, partisan inébranlable du travail et de la persévérance. Jusqu'au moment de sa mort, il n'a jamais cessé

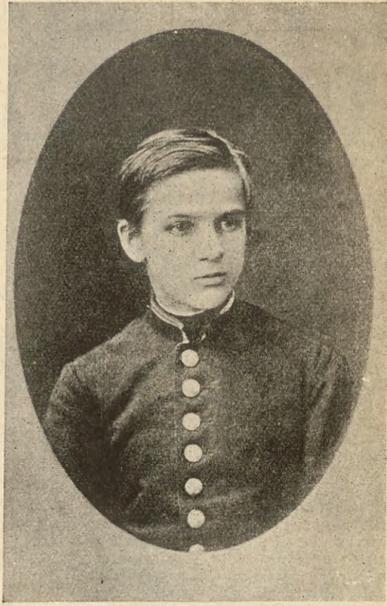
comme une personnalité impressionnante. Ce ne fut pas un personnage commun, de ceux que l'on rencontre tous les jours. Quand le temps aura fait son oeuvre et quand le côté matériel de sa personne se sera effacé de la mémoire des gens, son peuple vénéra, dans ce grand réaliste, un héros romantique. Ne fut-ce pas un moment sublime, en effet, lorsque le vieux chef qui détenait tout le pouvoir entre ses mains parut devant la diète de 1919 pour faire la déclaration que voici: „Au milieu des passions surexcitées et à une époque où des millions de personnes ne réglaient leurs différends qu'à l'aide de la force ou de la violence, j'ai travaillé à ce que, dans notre pays, les conflits sociaux, nécessaires et inévitables, fussent réglés d'une façon démocratique, à l'aide de lois créées par les représentants du peuple”. L'histoire ne connaît pas d'autre exemple semblable. L'abnégation de Piłsudski fait penser au désintéressement classique des héros de l'Hellade.

N'ayant pas eu le bonheur de connaître personnellement Piłsudski, c'est de loin que nous suivions, pleins d'un respect profond, chacun de ses pas. Et toutes les fois que nos yeux se sont portés sur les photographies où, entouré de monde, il faisait voir sa figure de martial soldat avec ses épais sourcils, sa longue moustache et le regard aigü d'un homme qui a beaucoup vu et beaucoup souffert, nous avions l'impression d'un vieux père de famille entouré de ses enfants. Et il nous semblait que de la bouche de ce vieux grognard, de ce père de famille qui savait être sévère, mais savait aussi aimer sans mesure, s'échappait à tout moment le sage adage: „Servez votre Patrie!”.

Dans l'histoire de l'humanité, Piłsudski offre l'exemple sublime d'un homme qui a lutté pour la vérité et la liberté. Il est le symbole de l'amour pour la patrie. Les Slaves ont tout lieu d'être fiers de lui. Sa mission historique grandiose, il l'a accomplie dans toute son intégrité.



La mère de Pilsudski Photo-Plat



Pilsudski, le jeune lycéen



Pilsudski, en exil sibérien, au cours d'une chasse



Le père de Pilsudski Photo-Plat



Dans la campagne, pendant la Grande Guerre (1916)



Pilsudski photographié par la police russe en 1887



Pilsudski en 1899



Départ pour le front à la tête de l'état-major des Légions (1914)



Pilsudski à l'époque des Légions (1915)



Retour de la prison de Magdebourg (1918)



Pilsudski à Krzemieniec (1919)



Pilsudski et le chef de son état-major Sosnkowski (1915)



Pilsudski à l'époque des Légions (1915)



Pilsudski à Sulejów (1926)



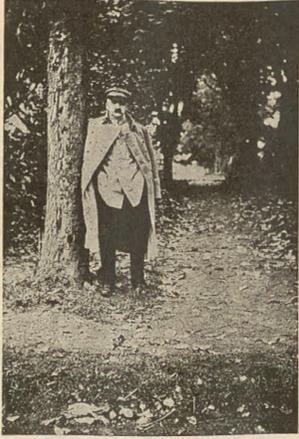
Pilsudski à Wilno (1919)



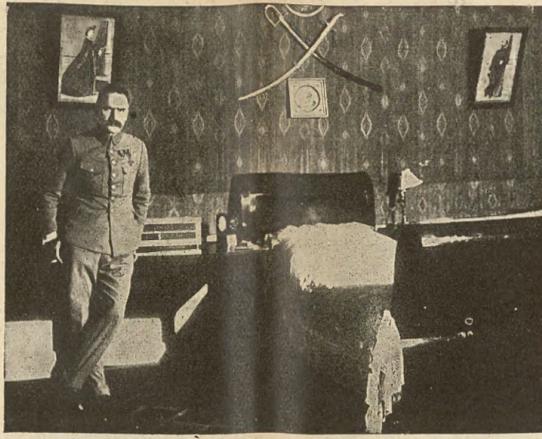
Pilsudski à Belvédère (1919)



Le Maréchal à Druskeniki



Au cours d'une promenade à Sulejówek (1925)



La chambre à coucher du Maréchal à Belvédère



Le Maréchal se promenant aux Allées Ujazdowskie, à Varsovie (1930)



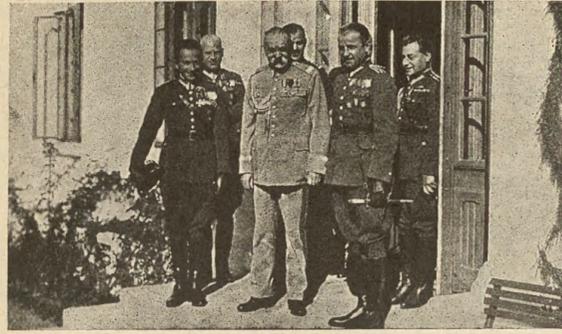
En famille, à Druskeniki



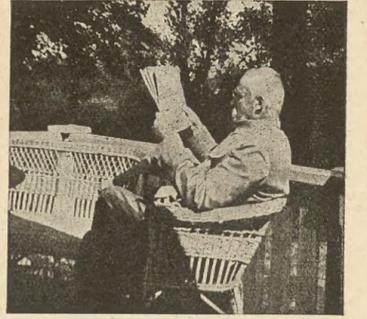
Un instant de repos au jardin



Instantanée prise le jour du coup d'Etat (1926)



Le Maréchal parmi aviateurs polonais vainqueurs du Challenge (1934)



Le Maréchal lisant



Le Maréchal à Gdynia (1928)



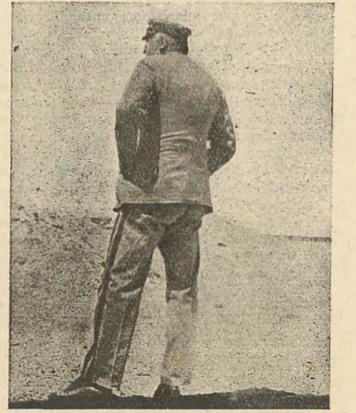
Défilé des troupes à Wilno (1933)



Le Maréchal (1932)



Le Maréchal en Egypte (1932)



Le Maréchal en Egypte (1932)



Le Maréchal passant devant le front de la compagnie d'honneur, au Caire (1932)



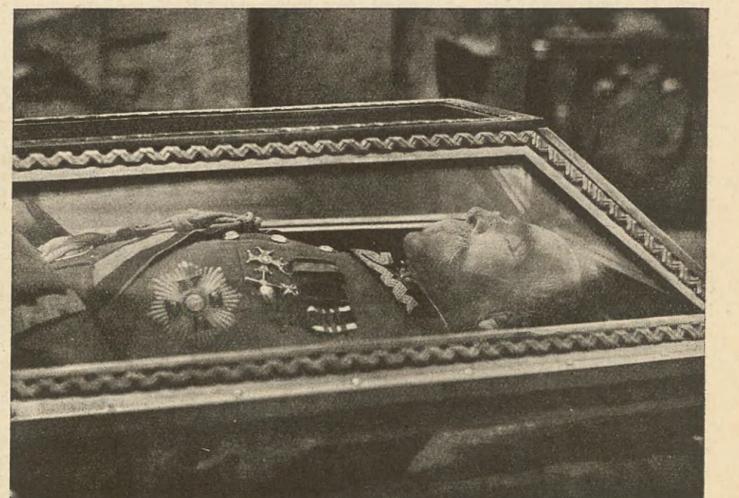
Le Maréchal en Egypte (1932)



Le Maréchal Pilsudski s'inclinant devant le sarcophage du roi Jan Sobieski (1934)



Le cercueil de Pilsudski, sur l'affût d'un canon (1935)



Le dépouille du Maréchal au Château du Wawel (1935)

Général Silvestr Blaha, Chef de la Maison Militaire du Président de la République Tchécoslovaque

A la mémoire du Maréchal Piłsudski

C'est avec joie que je réponds à l'appel de la rédaction de la "Pologne Littéraire" qui m'a demandé ces quelques lignes consacrées à la mémoire d'un des plus éminents personnages de l'histoire de Pologne. En effet, lorsque j'évoque le souvenir du Maréchal Piłsudski, je me sens pénétré des meilleurs sentiments, non seulement en tant que soldat, mais encore en ma qualité de citoyen de l'Etat Tchécoslovaque. La chance ne nous a guère favorisés puisqu'il ne nous fut pas permis d'aboutir à des résultats durables dans nos efforts de faire évoluer les rapports polono-tchèques sur le plan de la fraternité slave, ce qui pourtant ne serait que tout naturel pour deux peuples si rapprochés par la langue et appartenant à la même famille des Slaves occidentaux. Mais ce ne sont point les raisons de consanguinité qui décident dans la vie des peuples et des Etats, car il reste toujours une marge pour bien des intérêts différents. S'il n'en était pas ainsi, les événements historiques dans le monde slave n'accuseraient pas une telle dissemblance dans les manifestations de la vie et dans la ligne de conduite des collectivités respectives, voire tant de guerres allant jusqu'au XX-e s. La diversité des intérêts particuliers fit que, lors de la grande guerre, nos deux peuples s'engagèrent dans des voies différentes; au lendemain de la paix, c'est elle encore qui donna lieu à bien des fluctuations importantes dans nos relations réciproques. Pour le comprendre, il importe toutefois de connaître exactement les rapports qui existent entre les peuples slaves; il faut savoir en premier lieu qu'en dehors de l'idéalisme inspirant de motifs d'ordre supérieur, et, aussi, en dehors du souci de intérêts particuliers, un grand rôle revient également aux courants éphémères, voire aux ambiances passagères, ce qui d'ailleurs arrive fréquemment dans tous les milieux étroitement apparentés.

Pourtant, en jetant un coup d'oeil sur un espace de temps relativement long, il nous sera facile de nous persuader qu'au cours du siècle dernier les antagonismes, fussent-ils très prononcés et même, sous certains rapports, décisifs pour les relations de l'époque, ne parvenaient pas à effacer les autres sentiments. Aussi la grande ligne de nos perspectives et de nos tendances nationales, surtout pour ce qui est de nos aspirations politiques, n'est-elle point dépourvue d'harmonie puisqu'en quelque sorte elle vise des buts communs à nos deux peuples. Et même il ne saurait en être autrement, le peuple tchécoslovaque n'ayant jamais cessé de souhaiter au peuple polonais et à son Etat un avenir prospère. Qu'il nous suffise de rappeler en ce lieu les événements marquants de l'histoire de Pologne et notamment ceux de 1830, 1863 et 1919. Les récentes études historiques viennent de nous rappeler fort à propos qu'aux deux grandes époques de l'histoire de Pologne, dans la quatrième et septième décennie du siècle écoulé, la majorité du peuple tchèque, d'accord avec l'élite culturelle et politique du pays, fit preuve d'une sympathie sincère pour le mouvement libérateur polonais. C'est là un fait acquis dont la fameuse manifestation de Rieger et Palacky en 1863 ne saurait désormais atténuer l'importance.

La Grande Guerre donna lieu à certaines discordances et controverses entre nos deux pays; pourtant, bien qu'ayant causé, en 1919 et 1920, des incidents pénibles, ces conflits ne surent entrainer une brouille durable, et notre amitié ne s'en trouva ni affaiblie ni diminuée. Je ne citerai à l'appui de mon assertion qu'un seul fait hautement significatif, datant des premières années de l'existence de nos deux Etats, c'est-à-dire de cette époque orageuse qui vit même les Polonais et les Tchécoslovaques s'affronter sur un champ de bataille. Or, même en ce temps-là, dans nos relations réciproques, jamais ne se fit jour la tendance de nous anéantir les uns les autres. C'est ainsi que nos combats avec les Polonais ne nous empêchèrent pas de laisser passer sur notre territoire et par notre front, l'armée de Haller et les matériaux de guerre pour les Polonais. On nous reproche d'avoir plus tard, en 1920, opposé quelques difficultés au transport des armes en Pologne. Pourtant, bien que désagréable, cet incident n'était nullement l'expression d'une hostilité nationale tchécoslovaque à l'égard du peuple polonais.

En général, il est permis d'affirmer, nonobstant, parfois, telle ou telle dissonance dans nos relations extérieures et malgré certains antagonismes provoqués par des courants politiques passagers, qu'au fond de son âme chacune de nos deux nations s'est de tout temps vivement intéressée aux destinées de la nation soeur, en éprouvant une satisfaction réelle au spectacle des succès et de la prospérité de celle-ci. Ceci est d'autant plus naturel que nos deux Etats semblent directement prédestinés à servir d'appui l'un à l'autre. La confirmation la plus éloquente sans doute en est ce fait notoire que ceux de nos officiers qui se distinguèrent tout particulièrement dans les luttes de Tesin (Cieszyn), avec, en tête, le général Snejdarek, le commandant en chef de la bataille de Tesin (Cieszyn), comptent parmi les partisans les plus zélés du rapprochement polono-tchèque.

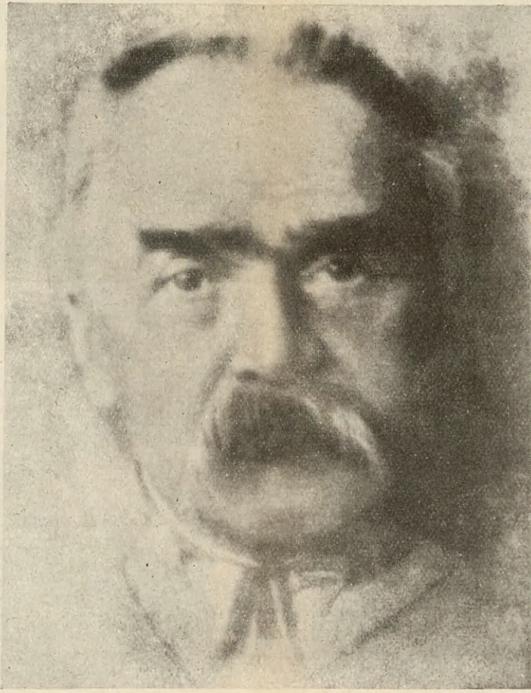
Sans qu'il soit même nécessaire de rappeler les anciens motifs d'ordre éthique qui ralliaient au mouvement libérateur polonais tout membre de la société tchécoslovaque fervent de la liber-

té et de la vérité, notons ce facteur durable de la stabilisation qui se fit jour dans les relations de nos deux Etats libres, facteur d'une portée immense, surtout pour ce qui concerne l'armée: c'est l'intérêt portée par la Tchécoslovaquie au rôle de l'Etat polonais dans l'Europe Centrale, à sa puissance solidement établie — intérêt conditionné par la situation géopolitique de la Pologne, toute particulière par rapport à notre Etat.

Cet intérêt n'a pas peu contribué à consolider et à confirmer la nature des relations polono-tchécoslovaques dans le sens de la continuité historique de nos relations de tout temps, en incitant notamment notre armée à rechercher un rapprochement cordial avec l'armée polonaise et son chef, le Maréchal Piłsudski.

Parfaitement consciente de la vénération et de l'amour que le peuple polonais a voués à Piłsudski, ce personnage héroïque de l'histoire moderne, notre armée a tâché d'approfondir le rôle historique de celui-ci et la part qui lui incomba dans la formation des destinées de l'Etat polonais. Ajoutons que dans son effort en vue de bien comprendre Piłsudski, notre armée n'était point isolée dans la nation.

C'est pourquoi nous sûmes comprendre et pénétrer à fond non seulement la méthode par laquelle ce grand patriote se proposait d'effectuer la renaissance de la Pologne lors de la Grande Guerre, mais encore sa sublime "intuition", comme la définissent les Polonais eux-mêmes, son remarquable instinct patriotique. La réalisation de cette tâche historique était possible à la faveur de la débâcle de la Russie tsariste, ce qui, loin d'empêcher Piłsudski de se dresser en 1916 contre les Puissances centrales, l'y astreignit, bien au contraire. Il im-



Le Maréchal (1931)

phot. Pikiel

Karel Krejci, Professeur agrégé à l'Université de Prah

Deux Chefs de Nation: Piłsudski et Masaryk

Le visage martial et expressif du Premier Maréchal de Pologne respirant cette énergie sombre et intrinsèque qui le guidait dans la vie, n'a que peu de commun avec le profil pensif du Président-philosophe qui cherche la voie de son peuple dans le dédale des problèmes de l'Europe contemporaine. De même que leurs silhouettes physiques, les portraits spirituels de ces deux chefs accusent des divergences profondes. Et pourtant, ces deux personnages présentent un trait commun qui nous incitera, longtemps encore, à établir des comparaisons entre eux: c'est l'analogie de leurs rôles historiques respectifs, la gradation dramatique qui, dans une lente ascension, a fait monter la ligne de leur vie en partant des origines les plus modestes pour aboutir finalement à des altitudes inopinées de puissance et de gloire. Par ce trait, ces deux hommes symbolisent, chacun, la phase culminante de la lutte de leurs peuples pour la liberté.

Le grand écrivain polonais Stefan Żeromski contemporain de Piłsudski, devant le fabuleux itinéraire parcouru par le jeune révolutionnaire „Victor” admirait cette destinée paradoxale et s'imaginait le rire moqueur avec lequel le pauvre conspirateur traqué par la police aurait accueilli l'ange de la liberté lui montrant en rêve son invraisemblable avenir: „Toi qui dans tes rêves de jeune homme fus toujours un combattant, tu seras non seulement un chevalier, mais encore le chef des chevaliers, chef d'une grande nation. Tu gâneras le plus généreux, le plus sublime des prix dont ce peuple dispose dans son indigence. Sur un signe de toi, les plus nobles adolescents iront à la mort, et leurs corps joncheront les frontières de la patrie. Parce que tu dormis sur une motte de terre, tu reposeras sur le lit de l'usurpateur. Tu habiteras le palais impérial. Les délégués des nations étrangères te remettront leurs lettres de créances, puisque tu seras le chef d'un grand Etat”.

A cette même époque à peu près, le plus insigne poète tchèque d'avant-guerre, Otakar Brezina, disait à propos du Président Masaryk:

„La vie de Masaryk est un poème philosophique devenu réalité. Quel sujet à méditation, en effet: commencer comme fils de paysans, travailler comme apprenti forgeron pour aboutir à Hradczany! Recevoir les délégués des nations étrangères et discuter avec eux, dans leur langue, sur les sujets les plus subtils”.

N'est-ce pas là une concordance pour le moins étonnante dans la présentation des idées générales et jusqu'à ce détail futile, mais combien significatif ayant trait aux entretiens avec les envoyés étrangers — détail que les générations futures liront peut-être avec un sourire dépourvu de compréhension. Ce qui pour les hommes nés et grandis dans un Etat libre est chose simple et évidente, — pour leurs aînés, jadis témoins de la grande révolution ayant abouti au recouvrement de l'indépendance a été le symptôme le plus frappant du renouveau de la vie nationale et de la souveraineté de l'Etat reconquis.

Pourtant, que deux hommes tellement

différents aient mené à bonne fin le même procès historique au sein de deux nations si rapprochées par leur langue, leur culture et leur passé: voilà qui, à mon avis, ne saurait être attribué au seul hasard. En effet, ce par quoi Piłsudski diffère de Masaryk résume en même temps la différence qui existe entre la lutte pour l'indépendance des Polonais et celle des Tchèques au XIX-e s. D'une importance capitale pour l'évolution historique de ces deux peuples, cette phase s'incurie en Pologne sous le signe de Tadeusz Kościuszko, grand combattant révolutionnaire, cependant qu'en Tchécoslovaquie ce sera un philologue savant, Josef Dobrovsky, qui présidera à ses débuts.

Le chemin conduisant la nation polonaise à la liberté passa par les flammes de la révolution. Depuis la funeste envolée des aigles napoléoniennes, à travers les réseaux souterrains des organisations révolutionnaires clandestines, des insurrections échouées, et, plus tard, d'une courte période de lassitude et de découragement jusqu'à une nouvelle affluence des forces révolutionnaires en vue de renverser définitivement, lors de la guerre mondiale, l'hégémonie étrangère: à travers toutes ces phases successives nous voyons courir le fil rouge des révolutions du peuple polonais subjugué. C'est précisément dans ces épisodes orageux, dans les tragiques destinées de leurs protagonistes que Piłsudski chercha son enseignement. C'est à cette source qu'il puisa sa volonté de lutte et cette inflexible conviction que la Pologne reconquerra sa liberté par les armes; et que le sang des martyrs de la révolution engendrera le vengeur, le libérateur. C'est par là précisément que Piłsudski renouait les traditions des luttes patriotiques s'inspirant de la grande poésie révolutionnaire, depuis Juljusz Stowacki, le chantre de „l'esprit, éternel insurgé” jusqu'aux éminents poètes de la génération dite de la „Jeune Pologne” qui furent ses contemporains.

Combien différente est la tradition spirituelle de la renaissance tchèque. Ce n'est point la lutte révolutionnaire qui en était la force motrice à défaut d'éléments nécessaires dans la classe instruite, bien que douée d'un vigoureux sentiment patriotique. Par contre, nous avions des représentants des efforts quotidiens persévérants ainsi que des groupes d'enthousiastes qui, rares d'abord, plus tard de plus en plus nombreux, dans un labeur patient frayaient la voie à leur idéal bien que doutant parfois de sa réalisation. Tandis que dès le début de sa lutte pour la liberté le peuple polonais possédait une belle langue affinée par les siècles, une jeune culture d'un niveau élevé et d'une orientation européenne par excellence, ainsi qu'une bourgeoisie et une noblesse au sentiment national nettement prononcé, — le peuple tchèque n'avait dans cet ordre d'idées que quelques souvenirs nébuleux de son passé et la reconfortante conscience d'appartenir à la grande famille slave. Autant de lacunes à combler; et c'est précisément aux exigences imposées par ce programme que l'on doit le personnage-type du menu travailleur tchèque et slovaque, peinant dans un labeur apparemment monotone, mais ardu et hérissé d'obstacles, à fonder les assises de l'édifice national.

Tous les protagonistes éminents de

porte d'insister sur cette circonstance capitale qu'à partir de l'an 1830 la conscience slave s'est développée chez les Tchèques tout autrement que chez les Polonais. En effet, chez nous, elle résultait de ce que, peuple subjugué et pas très nombreux, nous cherchions à nous appuyer sur d'autres peuples slaves, en premier lieu sur la grande Russie slave. Or, la Pologne visant en même temps son affranchissement, était obligée de tourner ses efforts contre la Russie, son principal oppresseur, et d'insister sur la nécessité du libre essor des nations slaves particulières. Aussi, notre idéologie slave devait-elle apparaître nébuleuse aux Polonais, cependant que l'espoir que nous fondions sur le secours russe était incompatible avec l'idée dominante du programme polonais.

Enfin vint le jour où nos deux Etats reconquirent leur indépendance, et un avenir prospère sourit à nos deux peuples désormais libres.

C'est alors que les armées tchécoslovaque et polonaise procédèrent à un échange de visites; à la suite de celles-ci, nos officiers rapportèrent chez nous une nouvelle appréciation de l'âme polonaise. Bientôt, sur le terrain des sciences militaires, grâce, surtout, au concours dévoué de l'Université Charles IV ainsi que de l'Institut Slave, des travaux furent inaugurés en vue de systématiser les relations entre les deux pays et d'en faciliter la connaissance mutuelle. Tout en poursuivant les grandes lignes de notre mission historique, nous percevons la différence de l'esprit qui préside à l'histoire de la Pologne. Tandis que chez nous, l'époque de l'impérialisme des derniers Prémyslides et de Charles IV fit place à une période d'histoire nationale, dont le trait saillant est marqué par un mouvement de renaissance nationale et morale d'une portée européenne,

mais que sur les propres forces de la nation, dûment évaluées. En comparant l'activité de Piłsudski et de Masaryk on est frappé par l'analogie de leurs méthodes de travail, bien que ce travail même s'effectuât dans des domaines absolument différents. De même que Piłsudski transforma le mouvement révolutionnaire polonais, de même Masaryk reforma le programme du travail tchèque visant la renaissance nationale. De même que Piłsudski commença par la critique des insurrections polonaises qui avaient précédé son époque, ainsi Masaryk commença par celle du programme et de l'idéologie des principaux apôtres du nationalisme tchécoslovaque. Il en résulta que, tandis que Piłsudski se mettait en quête d'une nouvelle tactique de la lutte, Masaryk élaborait une nouvelle idéologie. Mais, de même que Piłsudski s'efforçait d'épurer le mouvement révolutionnaire d'éléments qui, bien que stimulants remarquables, savèrent au cours de la lutte une source de faiblesse, de même Masaryk s'appliquait avec une énergie implacable à dissiper les illusions de ceux de ses compatriotes qui cherchaient le salut ailleurs que dans les propres forces de leur peuple. Comme Piłsudski apprenait aux Polonais de ne pas compter sur le secours étranger, ainsi Masaryk s'élevait contre la surestimation de l'idéologie slave dans le programme politique à suivre.

Voilà comment, adversaire théorique de la révolution et plus particulièrement du romantisme révolutionnaire, Masaryk, en fin de compte, ranima les éléments révolutionnaires dans la nation. A la place de la poésie apocryphe, soi-disant de l'antiquité tchèque et qui datait de la renaissance tchèque, il préconisait la tradition nationale du hussitisme, d'accord en ceci avec son grand prédécesseur Palacky. Au quétisme de certains précurseurs du nationalisme tchèque, il opposa l'intransigence de Karel Havlicek, journaliste militant. C'est ainsi que le programme national tchécoslovaque s'imprégna d'éléments révolutionnaires qui plus tard, lors de la grande guerre, contribuèrent à éveiller dans la nation tchécoslovaque la volonté unanime de combattre en plaçant Masaryk à la tête de la lutte.

Les traditionnelles divergences des programmes nationaux s'étant conservées, comme de raison, chez nos deux nations après le recouvrement de l'indépendance, le travail des deux chefs en tant que constructeurs de leurs Etats fut nécessairement différent. Toutefois, bien que procédant par des moyens divers, c'est un même but qu'ils visaient: élever leurs peuples, les préparer à assumer de nouvelles tâches dans une Europe nouvelle.

Les destinées de ces deux hommes constituent un précieux document psychologique du „problème de chef”. Si l'on tient compte de ce que dans la formation d'un chef, en dehors de ses qualités personnelles, un rôle capital incombe au caractère général de la collectivité nationale ainsi qu'à l'esprit de la tradition historique, on comprend aisément pourquoi, à l'époque orageuse de la guerre mondiale, seul, Piłsudski put être le chef de la nation polonaise, de même que, seul, Masaryk put devenir celui de la nation tchécoslovaque.

en Pologne, le souvenir resté vivant de la situation d'avant 1772 engendra le grand programme de 1863 et conduisit la nation polonaise vers de grands buts généraux. Tout récemment, dans une série de conférences des plus évocatrices, le prof. Szykowski nous traça l'image du romantisme polonais qui préconisait le sacrifice patriotique et qui, né et mûri au lendemain des trois partages de la Pologne, canalisa la volonté d'action et devint ainsi le programme de toutes les luttes pour la liberté. Forts de notre patriotisme fécond qui, lors de la guerre mondiale, trouva sa réalisation dans l'épopée de nos légions, nous fûmes à même de comprendre l'esprit du nationalisme polonais fougueux et explosif, en même temps que généreux dans la lutte et si hautement humain.

A cette époque précisément nous comprimes que pour mieux nous rapprocher les uns des autres, il n'était nullement nécessaire de commencer par supprimer toutes les différences qui séparaient nos deux nations afin d'assimiler ou d'adapter nos caractères nationaux respectifs, — mais, bien au contraire, qu'il importait de bien nous rendre compte de toutes les divergences relatives à la culture, à la structure sociale et aux traditions religieuses; qu'il était nécessaire de les admettre et de les respecter. C'est précisément sur le plan d'une large compréhension de ces phénomènes, de leurs origines et signification que pourra naître une entente durable, ainsi que de bonnes relations amicales, lorsque nous respecterons réciproquement ce qui constitue l'essence de notre héritage national.

La grandeur et le prestige du Maréchal Piłsudski émanent de tout ce qu'il fit par les armes pour la puissance de la Pologne, s'appuyant en ceci sur le traditionnel patriotisme polonais empreint de générosité et de sacrifices. Il présida également à la création de maintes valeurs d'ordre matériel et culturel, et c'est sous ses ordres que la Pologne conquit sa place marquante dans le monde. Par cette activité de grande envergure, qui complète son image en tant que chef dans la révolution et dans la paix, Piłsudski personnifia à nos yeux les tendances de la nation polonaise visant la prospérité de son Etat. Or, n'ai-je pas dit plus haut à propos de celles-ci que, depuis plus de cent ans, la nation tchécoslovaque leur souhaite sincèrement tout le succès susceptible d'assurer à la Pologne bonheur et prospérité.

C'est avec un vif intérêt que l'armée tchécoslovaque vit l'action de Piłsudski, chef en août 1920 apparaître grandie encore davantage à la lumière des récentes et très exactes études historiques. On sait l'amour et la reconnaissance unanimes qui recompensèrent Piłsudski ici précisément pour ses décisions stratégiques, lourdes de responsabilité et qui s'avèrent heureuses. Notre peuple qui, à l'époque de sa plus grande détresse, ne cessa d'évoquer le souvenir de ses héros Žizka et Prokop pour y puiser réconfort et espoir, comprend mieux que tout autre ce que fut pour la Pologne contemporaine Piłsudski, sauveur de son pays aux tournants décisifs de la destinée. Aussi apportons-nous l'hommage de notre admiration au génie militaire slave personnifié par Piłsudski.

Pendant ces dernières années qui furent orageuses, le cours des événements obligea plus d'une fois nos peuples à suivre, dans la politique, des voies différentes. Toutefois, si nous examinons nos rapports non point sous l'angle de quelques brèves années, mais sous celui de siècles entiers, il nous est permis d'affirmer que les conditions fondamentales qui sont à la base de nos bonnes relations mutuelles n'ont pas été altérées.

Il existe, il est vrai, bon nombre de considérations dictées par tels ou autres intérêts. Pourtant, le Tchécoslovaque contemporain sait concilier même ses traditionnels sentiments russophiles avec une amitié sincère pour la Pologne. C'est pourquoi le prof. Horák, a raison de déclarer que nous sommes en mesure de faire auconcorder ces deux sentiments conformément à l'idée si heureusement formulée par Masaryk d'après lequel notre tradition, tout en nous défendant d'approuver la politique des tsars, ne nous empêchait nullement de vouer au peuple russe un amour spontané.

Nous tous Tchécoslovaques, nous nous sommes inclinés avec vénération devant le souvenir sublime du Maréchal Piłsudski au moment où il abandonnait le gouvernail de l'histoire contemporaine de sa Patrie pour entrer dans l'éternité. Bien que les événements récents aient malheureusement entassé maints explosifs sur la voie de la collaboration de nos deux peuples, j'estime que pour ce qui est des relations polono-tchécoslovaques on aurait tort de s'arrêter sur telle époque en particulier; il importe, au contraire, de considérer de longues périodes d'évolution, voire l'histoire entière de nos rapports. Dans cet ordre d'idées, Piłsudski nous apparaît comme un personnage représentant l'histoire de Pologne tout entière, comme un des principaux constructeurs de l'Etat polonais et qui, en 1920, fut le seul à le sauver: à sauver tout ce que nous n'avons jamais cessé de souhaiter à la nation polonaise et qui cadre dans l'ensemble avec notre conception du problème slave. L'hommage que nous rendons à la mémoire de Piłsudski n'est que l'expression de notre fidèle amitié pour les Polonais, amitié qui depuis des temps reculés traverse tel un fil rouge toute l'histoire de la Tchécoslovaquie.

) Pseudonyme de Piłsudski.

Karl Partz, Président de la Cour Suprême à Tallinn

Pilsudski au point de vue estonien

Nous avons entendu le nom de Pilsudski, pour la première fois, au commencement de la Grande Guerre. Ce nom est lié à la création de la légion polonaise à Cracovie, légion qu'il a formée pour attaquer les Russes. Ces légionnaires furent mis sur pied non par sympathie pour les Etats centraux, mais seulement pour résoudre de grands problèmes nationaux. Leur but fut, avant tout, de se libérer de l'oppression de la Pologne le



Le Brigadier Pilsudski (1915)

plus cruel, le plus barbare, qui tenait en son pouvoir la plus grande partie du territoire polonais. Ce but, se révolter contre cet ennemi, provoqua dans le pays le plus grand enthousiasme. L'action de Pilsudski eut comme conséquence immédiate, la promesse de la Russie de donner "au peuple fraternel" une vaste autonomie. Le grand duc Nicolas, généralissime, proclama cette autonomie quelques semaines après le commencement de la guerre. Avant la guerre aucun homme d'Etat russe n'en avait voulu entendre parler. Cette promesse d'autonomie ne donna pas et ne pouvait pas donner satisfaction, d'autant plus qu'elle ne fut pas suivie d'effet. Au contraire, les Russes ayant occupé la Galicie, oppressèrent les Polonais.

On entendit ensuite parler de temps en temps des combats contre les Russes, auxquels les légionnaires polonais prenaient part. Leur bravoure et leur entraînement (par exemple, la bataille près du Styr) s'affirmèrent à un tel point que la direction militaire des armées allemandes recommanda de développer leurs formations, et même l'exigea quand la force des Allemands commença à décliner. Pilsudski était prêt à accéder à ce désir, mais comme compensation il exigea l'indépendance de la Pologne. Les Etats centraux consentirent. En novembre 1916 nous apprimes que les empires centraux avaient promis de créer de nouveau la monarchie polonaise. C'était le résultat de l'action de Pilsudski: la question polonaise devenait une question internationale. Vers le printemps de 1917, nous apprimes l'emprisonnement de Pilsudski par les pouvoirs allemands, à la suite du conflit qu'il avait eu avec ces derniers. Comme on le sut plus tard, l'emprisonnement fut dû à ce que les Etats centraux n'avaient pas tenu leur promesse concernant la résurrection de la Pologne, et le refus des Polonais de prêter serment de fidélité aux Allemands.

Après la paix préliminaire de Compiègne, eut lieu la libération de Pilsudski et son arrivée au pouvoir comme chef suprême de la Pologne et de son armée. Alors s'effectua la miraculeuse formation des armées polonaises et leur action contre les Allemands qui, se rendant dans leur patrie, mettaient tout au pillage. Les troupes polonaises désarmèrent ces Allemands. Malgré notre ignorance d'alors en ce qui concernait la Pologne, nous étions extrêmement intéressés par tout ce qui s'y passait. Nous constatons que cette foi du peuple polonais existait toujours: "La Pologne n'a pas encore péri", elle devenait une réalité, elle ressuscitait comme le Phénix de ses cendres. Quelle joie nous éprouvâmes, quand nous apprimes sa prompt organisation gouvernementale et économique, et qu'elle était pourvue d'un si grand nombre de forces intellectuelles s'empressant de la reconstruire. Mais quel souci pour nous quand les forces de la Pologne étaient ébranlées par l'armée russe, et cette dernière s'approchait de la capitale. Très anxieux nous attendîmes et écoutâmes, osant à peine respirer, le récit des combats devant Varsovie. De tous nos coeurs, nous nous réjouîmes quand l'ennemi s'enfuit des bords de la Vistule, repoussé hors des frontières de la Pologne. Ce fut grâce au sang-froid et à la tactique de Pilsudski, et ce fait l'a placé au rang des meilleurs stratèges.

Avant notre indépendance, nous ne connaissions pas très bien la Pologne. Il est vrai que nos jeunes gens y accomplissaient leur service militaire dans les casernes russes. Ils voyaient avec

quelles arrogance et quel dédain les autorités russes traitaient le peuple qui les entourait. Nos soldats ne pouvaient entrer en contact avec le public polonais, parce qu'ils ignoraient la langue du pays. Nos intellectuels à cette époque connaissaient sans doute superficiellement la Pologne, leurs connaissances n'étaient ni profondes ni justes, car ils ne pouvaient les puiser que dans les manuels russes et allemands, lesquels pour la plupart ne donnaient qu'une fausse image de ce pays. Or, les Polonais nous connaissaient encore moins.

Il n'est donc pas étrange que, lorsque Pilsudski prit connaissance de nos sympathies, au commencement du printemps de 1919, il envoya une lettre à Leon Wasilewski dans laquelle il disait directement qu'il doutait de nous. Pilsudski, comme politicien positif, n'appréciait naturellement que les faits certains. Lui aussi, il ne nous a vus travailler comme hommes d'Etat, hommes politiques, qu'en 1919, c'est-à-dire au temps où nos ennemis répandaient contre nous systématiquement des mensonges et des calomnies, nous accusant même de bolchevisme. Mais, voyant nos actions, il nous apprécia.

Nous estimons et aimons Pilsudski, sous la direction duquel la Pologne est devenue une grande puissance dans l'est de l'Europe centrale. Le prestige de la Pologne s'est élevé prodigieusement en Europe et dans tout le monde. La Pologne est devenue un Etat limitrophe de la mer Baltique, intéressé à la liberté de cette mer. C'est au temps de Pilsudski qu'a été fondé le port prospère de commerce et de guerre de Gdynia, port d'une importance extrême pour la défense de la liberté de la mer Baltique au profit de tous les Etats ayant le même littoral. Avec la création du puissant Etat polonais, a été établi l'équilibre des forces à l'est de l'Europe centrale, ce fait y assure aussi la sûreté et le développement des Etats nationaux.

Si nous n'avons pas avec la Pologne un pacte écrit d'amitié et de défense, il existe quand même une amitié réciproque et réelle, une collaboration, une vraie entente cordiale, et cela depuis Pilsudski. Au temps des épreuves une pareille entente est précieuse. Sa valeur n'est pas égale aux pactes écrits que les parties contractantes honnêtes observent, mais peuvent refuser de remplir leurs engagements sous différents prétextes. Nos relations sont basées sur la confiance cordiale et mutuelle et nous sommes redevables de leur développement à Pilsudski, car c'est lui qui, quoique se tenant dans l'ombre, a influencé la politique de son pays. Nous avons la ferme conviction que depuis Pilsudski les autorités dirigeantes polonaises ont apprécié sérieusement notre indépendance, et que nous sommes toujours prêts à défendre notre pays de toutes nos forces. Cette entente cordiale existe de fait, comme le prouvent les discours des chefs d'Etats des deux pays et des hommes politiques. Nous sommes persuadés que les Polonais apprécient notre rôle parmi les défenseurs de la grande voie maritime qui, commençant au golfe de Finlande, réunit l'Est à l'Ouest, l'Eurasie à l'Atlantique.

Nous avons aussi suivi l'activité du Maréchal Pilsudski dans les derniers temps, quand il se voua de nouveau à la reconstruction politique de la Pologne, afin de la rendre plus forte et plus puissante. L'activité du vieux Maréchal en faveur de la Pologne a eu aussi sa répercussion sur tout l'Est de l'Europe centrale et a augmenté son prestige. Son oeuvre pour la Pologne a été utile à tous les Etats de cette partie du monde, du nord au sud, et parmi ces Etats nous comptons aussi l'Estonie. Aussi ne faut-il pas s'étonner que nous aussi, en Estonie, portons le deuil profond de Pilsudski, un des plus grands fils de la Pologne.

Nous ne l'estimons pas moins comme homme. Les grands faits historiques exigent des peuples et surtout de leurs chefs des qualités exceptionnelles. Nous admirons de plus en plus en Pilsudski son extrême énergie, sa grande fermeté, son activité bouillonnante, unie au sang-froid, la capacité lui permettant de chercher et de trouver une issue dans les situations désespérées, de ne jamais perdre la tête et d'être maître de ses nerfs. Ces qualités l'ont sauvé de l'hôpital, de la prison à Petersbourg, et lui ont donné la force de lutter contre les autorités allemandes jusqu'au moment où il fut libéré. Grâce à cette énergie, à ce courage qui ne l'a jamais abandonné, il a réussi à chasser les ennemis du territoire polonais. Nous admirons son génie dans les questions politiques, sociales, économiques et culturelles, son habileté à s'orienter partout et à trouver la vraie voie. Nous admirons sa capacité d'organisation, sa simplicité, sa modestie, sa sincérité, et ce charme personnel qui lui attirait toutes les classes de la nation, depuis la plus haute jusqu'à la plus basse, les plus

doués et les plus patriotes, l'aristocratie d'esprit et de naissance. Voilà pourquoi nous avons foi en la continuité de son oeuvre.

Pilsudski a sacrifié toute ses capacités, toutes ses forces, toute son âme à sa bien-aimée patrie — la Pologne. La Pologne doit porter le deuil de Pilsudski comme celui d'un héros national. Nous, Estoniens, partageons ce deuil avec les Polonais, conscients qu'il a été le combattant pour la liberté des peuples et que son oeuvre et ses victoires nous sont également utiles. La vie de Pilsudski peut se résumer par un mot: servir ceux qu'il aimait. Cette vie a été une oeuvre continue, sans repos. A sa dépouille mortelle un repos mérité est assuré, et à son âme — l'immortalité. Son souvenir subsistera dans les coeurs de tous et de toutes les générations à venir.

Général Johannes Roska-Orasmaa, Chef du Kaitseliit

Au cours de son séjour en Pologne où elle s'était rendue sur une invitation de l'Union des Chasseurs Polonais, la délégation du "Kaitseliit" estonien apprit un beau jour avec une réelle joie qu'elle allait être reçue en audience par le Maréchal Pilsudski.

Ma première intention fut de me rendre compte enfin, comment et pourquoi le Maréchal avait conquis les coeurs de tous ses compatriotes pour se les attacher à jamais. Avant d'entrer dans la salle de réceptions, il fut convenu avec le colonel Sokolowski qu'il nous ferait signe dès que l'audience aurait touché à sa fin.

Une fois entrés dans la salle, les présentations faites, le Maréchal nous invita à table et le thé fut servi. L'entretien qui s'engagea en langue russe ne languit pas. Je pus constater avec satisfaction que le Maréchal était parfaitement au courant de la vie en Estonie et qu'il connaissait à fond le caractère et la mentalité de notre peuple. A un moment donné, il se mit à comparer les peuples polonais et estoniens au point de vue des difficultés que présente l'art de les régir. Le Maréchal dit notamment:

— Il est aisé à vos hommes d'Etat de vous gouverner, vous autres, gens du Nord, placides, modestes et silencieux; mais voyez notre peuple avec son tempérament fougueux, essayez seulement de le gouverner, de le diriger: ce n'est pas du tout la même chose!

Bien entendu, cela fut dit en plaisantant, sur un ton pénétré de chaleur et de bienveillance pour nos deux peuples.

Bien des questions furent abordées ensuite, surtout des problèmes relatifs à la réalité quotidienne.

Vilhelms Munters, Generalsekretär des Auswärtigen Amtes der Lettischen Republik

Es wäre vermessen, wollte ein Nicht-Pole, dessen persönliche Bekanntschaft mit dem vereinigten Maréchal noch dazu eine nur flüchtige war, sich einer nationalpolitischen Bewertung der grossen Persönlichkeit unterfangen. Jedoch wie in allen Fällen des Auftretens und der Wirksamkeit grosser Nationalhelden und Staatsmänner gibt es Gesichtspunkte, von denen aus betrachtet deren Bedeutung eine weitgehende Allgemeingültigkeit erlangt, die Bewunderung der Mitwelt erregt, und sie zu einem Symbol und Vorbild für die übrige Aussenwelt werden lässt.

So ist auch die Persönlichkeit Maréchal Pilsudski seinen Zeitgenossen ein Symbol, das zwei grosse Ideen verkörpert, die das politische und staatsphilosophische Denken unserer Zeit beherrschen, die siegreiche Idee des Nationalstaats, der Verselbstständigung der Völker und die neue Methodik der Volksregierung, der wahren Demokratie, die ein für alle Mal mit dem zur Parteivirtschaft hypertrophierten Parlamentarismus gebrochen hat. Berufener haben die Anwendung dieser neuen Ideen am Staatskörper der Republik Polen aufgezeigt und die ausschlaggebende Wirksamkeit des Maréchal in diesem Prozess dargestellt. Daher sei hier nur auf die allgemeingültigen Lehren hingewiesen, die wir andern aus der Entwicklung des heutigen Polens ziehen können, und aus denen zu uns die unvergesslichen Verdienste des Führers der polnischen Nation sprechen.

Der Nationalstaat als Synthese der lebenswichtigen ethnographischen, geopolitischen und historischen Elemente der Nation ist das unverrückbare Endziel des ein Menschenalter füllenden Strebens Pilsudski gewesen. Hierzu gehörte ein unbegrenztes Vertrauen auf die Kräfte des Volkes, ein allumfassendes Verständnis für dessen historischen Entwicklungsgang in der Vergangenheit und Zukunft und eine weise Beschränkung der Grenzziehung in Allem, was diesen Entwicklungsgang bedingt. Mit einem Wort hierzu gehörte all-

Oberst Ludovic Jakobsen

Persönliche Erinnerungen an die Begegnung mit Marschall Pilsudski

Von der Regierung Anfang des Jahres 1924 als Militär-Attaché nach Polen beordert und in Warschau angekommen, war ich vom Wunsche beseelt, zunächst den siegreichen Führer des polnischen Freiheitskampfes und den Erneuerer des polnischen Staates, Polens Ersten Marschall Pilsudski kennen zu lernen.

Diesem Wunsche stellten sich grosse Schwierigkeiten entgegen, da der Maréchal nahe an 20 km von der Hauptstadt entfernt in seiner in Sulejów gelegenen Villa ein zurückgezogenes Leben führte und bei allen in Frage kommenden Beamten sehr schwer eine Erlaubnis zum Zutritt zu erhalten war.

1925 Ende Mai begab ich mich im Auftrage des damaligen estnischen Gesandten in Warschau Leppik zu einem im polnischen Generalstab dienenden älteren Oberst mit der Bitte, dem Ge-

sandten und mir eine Audienz beim Maréchal zu erwirken, da wir ihm im Auftrage unserer Regierung das estnische Freiheitskreuz III. Stufe I. Klasse als Auszeichnung für politische Dienste (sic!) zu überreichen hatten. Es ist bemerkenswert, dass Maréchal Pilsudski bereits früher von der estnischen Regierung mit einem Freiheitskreuz I. Stufe für Kriegsdienste ausgezeichnet worden war. Somit war der Maréchal der erste und einzige Ausländer, der von der Regierung des estnischen Freistaates zwei allerhöchste Auszeichnungen für militärische sowohl wie für politische Dienste erhalten hatte. Einige Tage später wurde mir mitgeteilt, dass der Maréchal bereit wäre, uns zu empfangen. Zur bestimmten Zeit erschienen wir in Sulejów in einer äusserst schlichten Sommervilla, wo wir vom Maréchal in Umgebung seiner näheren Mitarbeiter aus der Kriegszeit (wie General Piskor, Oberst Prystor und andere) freundlichst empfangen wurden. Nach Verlauf einer kurzen amtlichen Audienz, bat uns der Maréchal in seinen Salon, wo er uns seiner Familie vorstellte, und wir eine Stunde im gemütlichen Gespräch am Kaffeetisch verbrachten. Das schlichte und freundliche Auftreten des Maréchal übte vom ersten Augenblick an auf mich einen tiefen Eindruck, und die Unterhaltung wird mir unvergesslich bleiben. Einige Tage später machte der Maréchal unserem Gesandten einen Gegenbesuch.

Im Herbst des Jahres 1925 fanden in Polen grosse Manöver statt, an welchen sich unter anderen vierzehn Staaten auch unsere Armee durch seine Vertreter beteiligte.

Nach Beendigung der Manöver äusserte General Törvand, der damalige Chef unseres Generalstabes, den Wunsch, dem Maréchal einen Besuch zu erstatten. Diesem Besuch stellten sich Hindernisse in den Weg einerseits dadurch, dass programmässig ein solcher Besuch nicht vorgesehen war, andererseits war es bekannt, dass massgebende polnische Kreise einem solchen Besuche skeptisch gegenüberstanden.

Unbekümmert darum fassten wir den Entschluss, unser Vorhaben auszuführen, und es gelang uns an einem Nachmittage vom Maréchal empfangen zu werden, wobei wir ihn in allerbesten Stimmung in Sulejów antrafen. Der Maréchal erzählte uns von seinen persönlichen, höchst interessanten Erlebnissen, von seiner Gefangenschaft, von der Flucht und von der in Japan verbrachten Zeit. Von Litauen sprechend, betonte der Maréchal seine gute Gesinnung Litauen gegenüber, und lächelnd bemerkte er dabei, dass er sich auch als Litauer fühle.

Nach einstündigem Besuch verliessen wir tief beeindruckt den Maréchal. Wie es sich später erwies, war die estnische Delegation die einzige gewesen, die dem polnischen Maréchal seine Ehrerbietung bezeugt hatte.

Im Jahre 1925, als ich in die polnische höhere Kriegsschule eintrat, gelang es mir in nähere freundschaftliche Beziehungen zu treten mit meinen Mitschülern — Offizieren, welche in den Legionen des Maréchal Pilsudski vor und während des Krieges gedient hatten. Diese Freundschaft verschaffte mir einen tieferen Einblick in das Leben des grossen Maréchal, den zu verehren mir eine selbstverständliche Pflicht war. Polens innerpolitischen Geschehnisse scharf verfolgend, konnte ich schon frühzeitig die richtige Prognose der kommenden polnischen innerpolitischen Veränderungen voraussagen.

Im Jahre 1926, am 12. Mai zur späten Abendstunde, vom Balkon des Gesandtschaftshauses in den Al. Ujazdowskie beobachtete ich inmitten einer grossen Menschenmenge die in geraden Reihen begeistert zum Belvedere-Schloss mit Gesang "My Pierwsza Brygada" schreitenden Studenten und Schützen, bis dann seitens der Regierungstruppen auf gegebenen Befehl der erste Schuss fiel, — dann konnte wohl keiner daran zweifeln, dass es der Wunsch des Volkes sei, den Mann, der ihm die Freiheit gegeben und das neue grosse Polen geschaffen, als Führer und Leiter des Staates zu sehen.

Da musste wohl jeder davon überzeugt sein, was für eine Popularität in Polens Volksmassen dieser grosse Mann und wahre Patriot genoss.

Einige Tage später, nach schwereren und blutigen Kämpfen herrschte wieder im ganzen Reiche vollkommene Ruhe, und der Maréchal nahm die Leitung des Reiches und Volkes in seine Hände.

Ich hatte kurz nachher Gelegenheit, mit dem Gesandten einer Grossmacht in Poznań die Meinungen der Opposition über die stattgefundenen Revolution anzuhören. Es war unglücklich, wie manche politischen Kreise, geradezu von Blindheit geschlagen, sich nicht orientierend den Schritt des Maréchal als den Vor-

bereiter des kommenden Kommunismus zu stempeln versuchten.

Erinnere mich noch eines anderen Augenblickes, anlässlich des Besuches des Oberbefehlshabers des estnischen Freiheitskampfes, General-Lieutenant Laidoner im Jahre 1928 in Warschau. Als Führer der Delegation zu den Jubiläumfestlichkeiten aus Anlass des X Jahrestages der Wiedererhebung Polens in Warschau weiland, schenkte der Maréchal unserem



Le Maréchal Pilsudski (1931)

Oberbefehlshaber, der unter den anderen Grossmacht-Delegationen weite, eine auffallende Aufmerksamkeit.

Einige Monate später im Frühjahr 1929 bat ich im Auftrage unseres Oberbefehlshabers beim Maréchal Pilsudski um Audienz, um ihm im Namen unseres Oberbefehlshabers einen Dankesbrief und ein Geschenk in Form eines estnischen Musterteppichs zu überreichen; es kam da zu einem eigenartigen Vorfall. Mit Arbeit überhäuft, mit der Lösung verschiedener Probleme, wie ökonomische, politische und die Reorganisation der polnischen Armee in Anspruch genommen, konnte mich der Maréchal nicht gleich empfangen. Ich musste meine Bitte erneuern, mit der Versicherung, ich würde die Zeit des Maréchal nicht mehr als einige Minuten in Anspruch nehmen. Einige Tage später wurde Zeit und Ort der Audienz bestimmt.

Der Maréchal redete mich französisch an und fragte, in welcher Sprache wir uns unterhalten könnten; am liebsten in der polnische Sprache, war meine Antwort; der Maréchal lächelte und entliess den Dolmetscher. Der Maréchal äusserte seine Zufriedenheit über die Begegnung mit unserem Oberbefehlshaber und bedauerte sehr, dass er aus Mangel an Zeit und wegen Arbeitsüberhäufung nicht die Möglichkeit fand, Eesti zu besuchen, obwohl er es gern getan hätte.

Im Gespräche äusserte der Maréchal unter anderem auch seine Meinung über die zukünftige Union der baltischen Staaten und über die Notwendigkeit der Zusammenarbeit dieser Union mit Polen, um den Frieden in Ost-Europa aufrecht zu erhalten. Der Maréchal betonte dabei, dass er überzeugt sei, dass auch bei uns diese Meinung herrsche. In überaus freundlichem, höchst interessantem Gespräch dauerte die Audienz ungefähr eine Stunde, und als ich mich vom Maréchal verabschiedete, hatte sich schon eine ganze Reihe höherer Beamten und Militärs im Vorzimmer versammelt, die auf Empfang warteten. Wie ich später erfuhr, hatte der Maréchal vor mir einen Repräsentanten einer einflussreichen Macht empfangen, mit dem er sich aber nur zwei Minuten lang unterhielt. Dieser eigenartige Fall wurde selbstredend bald bekannt und als eine Sympathieerweisung Estland gegenüber angesehen.

Vor meiner Abreise aus Polen, bei einem grösserem Empfang, beglückte ich den Maréchal, der über meine Abreise schon unterrichtet war, und der mich fragte, ob es mir in Polen nicht gefalle.

In der Heimat verfolgte ich in der Presse die Tätigkeit des Maréchal und das Gedeihen Polens unter seiner Führung mit lebhaftem ständigem Interesse. Mitte Mai d. J., als ich aus der Zeitung die traurige Nachricht vom Tode des Maréchal vernahm, wollte ich es einfach nicht glauben, dass Europas hervorragendster und grösster Staatsmann des XX. Jahrhunderts, der wahre Patriot, von dem legendäre Geschichten in Polen erzählt werden, auf immer aus dem Leben geschieden ist. Aber die unermesslich grossen Werke Maréchal Pilsudski, sein übermenschlicher Schaffungsgeist bleiben als Vorbild bestehen nicht nur in den Herzen der polnischen Patrioten, nein auch in den Herzen der Ausländer, — insbesondere der Esten, — welche mit ihm in Berührung gekommen sind und seine Taten haben verfolgen können. Die von Maréchal Pilsudski gelegten Grundlagen und die von ihm geschaffene Tradition garantieren dem polnischen Staate und Volke ein zukünftiges ruhiges Gedeihen und Wohlergehen.

Artur Almbult

Le Maréchal Piłsudski et l'opinion publique suédoise

Durant la longue époque où la Pologne fut privée de son indépendance comme État libre, de fortes vagues de sympathie chaleureuse venaient de la Suède vers le peuple malheureux. Toutes les luttes dynastiques d'antan entre la Suède et la Pologne étaient oubliées, et le ministre suédois, accrédité à Varsovie vers 1790, se portait en défenseur intrépide de la cause polonaise; il était d'ailleurs marié à une dame de la noblesse polonaise. La révolution de 1830 comptait plusieurs volontaires suédois, et la grande lutte d'indépendance de 1863 fut suivie en Suède avec un enthousiasme jamais défailant, témoigné surtout par la jeunesse universitaire. Quand l'Académie suédoise, comme premier lauréat slave du prix Nobel, choisit le Polonais Sienkiewicz, cette nomination fut acclamée avec grande joie en Suède, et l'intérêt pour le peuple et la civilisation polonaise en éprouva une forte incitation. Quand, pendant la guerre mondiale, les espérances d'une libération prochaine pour la Pologne prenaient naissance, les mouvements du pays vers ce but furent suivis également en Suède avec beaucoup de sympathie. A Stockholm une commission nationale polonaise fut fondée pour venir en aide aux polonais indigents et une revue „Polsk Bulletin” y fut éditée en langue suédoise. Dans la littérature suédoise on trouve maints reflets de l'intérêt pour les questions polonaises; un ami fervent de la Pologne, Fellenius, a publié cette année une anthologie de poèmes suédois sur la Pologne depuis le XVIII^e s. jusqu'à nos jours, ne comprenant pas moins de 172 pages.

Si l'on peut ainsi aisément constater l'intérêt et la sympathie portés de la part du peuple suédois, à l'égard des efforts libérateurs polonais, il faut en même temps reconnaître que l'image des grands conducteurs et chefs dans la lutte d'indépendance définitive du peuple polonais

ne se détacha qu'assez tardivement dans l'esprit suédois. Ainsi, ce n'est que deux ou trois ans après le commencement de la guerre mondiale que l'on entendit prononcer le nom de Piłsudski. Au commencement de la grande guerre un publiciste du parti radical suédois, Sundström, se rendit en Pologne, invité par ses partisans polonais. Il nous a ensuite donné ses impressions dans un livre, fort intéressant, intitulé „Sous l'Aigle de la Pologne” (1916). Déjà à Varsovie, Sundström rencontra ce nom: Piłsudski. „On voit son image partout, non seulement dans les étalages des magasins, mais dans l'animation des rues, par une avalanche de petits insignes accrochés aux revers de vestons des messieurs et sur les robes des dames, aussi bien sur les créations de la haute couture que sur la modeste cravate du simple ouvrier. Sa réputation suit maintenant son cours retentissant dans toutes les contrées polonaises, et sa figure, sortant des décombres et ruines de la guerre mondiale, entrera dans l'histoire et sera gardée en souvenir vénéré et indestructible par les générations à venir du peuple polonais”. Ces paroles prophétiques furent écrites déjà en 1916.

Malgré les autorités militaires allemandes, Sundström a pu se mettre en communication avec les légionnaires, dont il dépeint avec un enthousiasme admirateur la vaillance et les prouesses de leurs premières batailles. Il a été reçu par Piłsudski dans le simple quartier général de celui-ci, et il a visité, en compagnie du „Commandant”, les premières lignes. Là, Piłsudski lui raconta combien les conditions furent difficiles pour les légionnaires, l'apreté de leur lutte et les difficultés qu'ils eurent à surmonter.

Une autre impression plus marquante de Piłsudski date de quelques années plus tard, quand la Pologne, bien que libre depuis quelque temps, venait de tra-

verser une période bien dure et difficile. Le grand connaisseur suédois de la civilisation slave, Jensen, de nouveau visita la Pologne en 1921, et fut à l'occasion reçu par le chef du pays. La brève rencontre laissa à Jensen l'impression d'un grand personnage, et dans un livre,

qu'é d'un certain pessimisme. Jensen, décédé en 1921, n'a donc pas eu l'occasion de voir comment la Pologne, sous la direction justement de Piłsudski, devait jouer peu à peu un rôle important dans la politique mondiale.

Dans son livre „La guerre polono-



Un des plus curieux documents de l'époque: lors d'une revue de troupes à la place de Saxe à Varsovie, Piłsudski, alors chef de l'Etat, accompagné de Mgr. Ratti, nonce apostolique en Pologne, actuellement le Pape Pie XI, et de Herbert Hoover, délégué américain, plus tard Président des Etats-Unis. On aperçoit à droite la silhouette de M. Paderewski (1919)

édité la même année, il parle du „héros du peuple”, lequel, dans sa personnalité et dans sa vie, pleine d'aventures et d'incidents, représente ce qu'il y a de mieux dans le caractère polonais”. Vieil ami sincère de la Pologne (c'est à Jensen que revient largement le mérite d'avoir fait conférer le prix Nobel à Sienkiewicz), il critique, par contre, les luttes politiques impétueuses, et son opinion sur l'avenir de l'Etat polonais est plutôt mar-

soviétique en 1920” (1930) un historien de guerre éminent suédois, le colonel Stalhane, apprécie fortement le travail de Piłsudski pour le développement de l'armée polonaise et sa direction de la guerre avec la Russie en 1920, notamment la bataille de Vistule.

Le coup d'Etat de 1926 ne trouva guère, dans la Suède nettement démocratique, une résonance de sympathie entière, mais la fermeté et la droiture du gou-

vernement exercé par le Maréchal n'a pas manqué de nous impressionner, aussi bien qu'on a admiré encore plus sa faculté de pouvoir guider son pays dans toutes ces périodes difficiles sans en violenter la constitution en vigueur. Au fur et à mesure que son activité se déroulait, son nom pénétrait davantage dans l'esprit public. Son patriotisme et son importance dans l'histoire universelle furent peu à peu appréciés à leur juste valeur. L'importante Société Suédo-Polonaise à Stockholm a organisé deux conférences sur le Maréchal Piłsudski, dont l'une à la réunion annuelle de la société le 3 mai 1927 et l'autre à une réunion commémorative, très fréquentée, le 7 juin 1935.

La mort de Piłsudski a eu un fort retentissement dans la presse mondiale et les journaux suédois lui ont aussi consacré de longs nécrologues. Dans plusieurs de ceux-ci on a fait ressortir qu'il est encore prématuré de former une opinion déterminée sur l'histoire de ces dernières années et, par conséquent, de tracer l'importance et le rôle du grand Maréchal polonais dans les événements du temps. Le grand quotidien „Svenska Dagbladet” résume, sous cette réserve, ses impressions par la conclusion suivante: „C'est toutefois un fait incontestable que le Maréchal, dans l'âme de chaque Polonais, gardera sa place intacte comme le grand homme de la patrie, sans lequel il est fort probable que l'Etat polonais actuel n'aurait point existé”. S'il y a d'autres journaux, qui, sous l'influence de leur attitude politique générale, n'ont pu s'abstenir de critiquer certaines parties de l'oeuvre du Maréchal, ils ont donné quand même unanimement leur éloge sans réserve aux grands mérites de l'homme d'Etat polonais. Ainsi l'organe principal des socialistes, le „Socialdemokraten”, écrit: „Même ses antagonistes les plus âpres tiennent à rendre hommage au vieux combattant revêché pour

la contribution par lui apportée à la formation de la Pologne nouvelle”. Le nécrologe publié dans le grand quotidien libéral „Göteborgs Handels- & Sjöfartstidning” mérite sur ce point un intérêt spécial par le fait que ce journal s'est toujours montré des plus intraitables envers les dictatures. Son article bien fourni et détaillé, donne non seulement un aperçu parfaitement correct de la vie et de l'oeuvre du Maréchal, mais aussi une caractéristique approfondie de sa personnalité. Voici quelques passages: „La nouvelle funèbre qui nous est parvenue de Varsovie renferme un événement de signification mondiale. Par la mort de Józef Piłsudski, la Pologne n'a pas seulement perdu un homme qui a su mettre les perturbations, engendrées par la grande guerre, au profit de la libération de sa patrie. Il a aussi pu conserver, dans la suite, les fils du pouvoir réunis dans ses mains puissantes, dirigeant les destinées de son pays comme dictateur. Formellement et officiellement il s'est contenté du rôle de ministre de guerre et de chef suprême de l'armée. Les fonctions les plus hautes de l'Etat furent par lui réservées à d'autres. Pourtant, il a été et il est resté le maître de la Pologne”. „Piłsudski était patriote et romantique. Il ne possédait pas la souplesse d'un diplomate et d'un homme politique. Il aimait à être soldat comme il aimait son simple uniforme de légionnaire. Personnellement il était un homme de simples habitudes, et les fastes officiels ne le tentaient guère”.

La mort de l'ancien révolutionnaire et futur édificateur d'Etat fut suivie d'un deuil national et de condoléances d'une grande partie du globe terrestre. Ainsi le Roi de Suède a présenté ses condoléances au Président de la Pologne et le gouvernement socialiste suédois a exprimé au gouvernement polonais la part qu'il prenait à la grande perte que le pays venait d'éprouver.

Gunnar Gunnarsson, Professeur à l'Université de Uppsala

Ayez toujours vingt ans!

Bien que j'aie eu le plaisir de visiter la Pologne plusieurs fois, de la parcourir d'un bout à l'autre en touriste curieux, ou de prendre part à votre vie quotidienne aussi bien qu'à maints événements publics, je n'ai jamais eu la chance de me trouver dans un endroit où le Maréchal se montrait en public. Ce que j'ai vu de lui n'est pourtant pas si peu: j'en ai vu les actes, c'est-à-dire, les actes de la volonté d'un grand homme d'Etat.

A cette occasion je me rappelle ma première visite en Pologne il y a quelques années. J'avais pris une route qui n'est pas ordinaire pour les touristes. De la Suède à travers la Lettonie j'étais arrivé à la gare frontière polonaise. Quelques années auparavant j'avais demeuré en Russie en été, et en arrivant à cette gare j'étais a priori certain d'y retrouver la Russie; cette partie de la Pologne avait été si longtemps sous la domination russe. Ainsi la structure de la gare, le buffet du restaurant me rappelaient bien la Russie par leur aspect général. Seulement je ne retrouvais rien de l'esprit morbide russe. C'était quelque chose de tout autre. J'avais l'impression alors que l'Occident avait envahi l'Orient. Plus tard j'ai compris que l'esprit russe n'était pas naturel dans ces contrées catholiques, et que ce qui était arrivé, c'était que les aborigènes avaient non seulement repris leurs terres, mais aussi délégué la vie sociale du vernis étranger russe, et encore que l'Europe occidentale avait récupéré ces pays où elle avait pénétré des siècles auparavant avec les premiers prêtres et les premières églises catholiques.

Ce fut donc avec joie que je constatai alors que je me trouvais en Occident et aujourd'hui je voudrais bien exprimer ma gratitude d'Européen à l'homme qui a su réintégrer ces contrées à notre civilisation commune.

Si l'on est né dans ces provinces, qui par leurs forêts, leurs lacs et leurs rivières, leurs collines et leurs vallées ressemblent tellement aux coins les plus charmants de la Dalécarlie de mon pays, on doit leur porter un fervent amour. En tant que Polonais, le Maréchal n'aurait jamais pu admettre que le district de Wilno se trouvât en dehors de la frontière. Quand j'ai eu l'honneur de visiter le signe concret de la volonté du Maréchal exprimé par l'université de Wilno, il me semblait tout naturel d'écrire dans un feuilleton pour „Dagens Nyheter” en Suède que cette université devrait porter le nom de Józef Piłsudski à côté du nom du fondateur Stefan Batory. Je comprends que le moment de la réinauguration de cette ancienne université fut parmi les plus heureux du Maréchal. Si Adam Mickiewicz eût vécu alors, il aurait été le premier à cette occasion à exprimer la reconnaissance de la patrie pour l'homme qui par sa foi, son courage et sa volonté avait réalisé tout ce que les poètes avaient réclamé.

Depuis cette première fois, où j'ai fait connaissance avec les réalités de cette nouvelle Pologne, j'ai eu maintes occasions d'admirer le travail fait pour la reconstruction de l'Etat. Combien il a fallu de coups de force pour effectuer tant

de choses pendant la dernière décennie! Mais ce qui a frappé l'étranger c'est la grande modestie du Maréchal. Jamais je n'ai entendu une expression comme par exemple „le Maréchal a ordonné”, à quoi nous sommes si habitués par les pays de dictature. Seulement les travaux ont été faits, et tout le monde a su que rien ne se faisait contre la volonté du Maréchal.

Quand de la Suède, pays qui pendant plus d'un siècle n'a pas eu de guerre, on arrive en Pologne, tant de fois champ de bataille et tellement dévastée pendant la guerre mondiale, il est facile de faire des comparaisons qui sont favorables à la Suède au point de vue de la vie et de l'organisation sociale, des conditions matérielles, de l'instruction publique, etc., et il est aussi facile de voir que vous menez une vie qui ressemble très peu à la nôtre. Une fois j'ai discuté de ces choses avec un de nos diplomates, qui avait été frappé aussi de la mentalité polonaise. „Nous Suédois, nous sommes maintenant comme des messieurs de soixante-dix ans qui ont assez d'argent pour finir la vie en toute aise”, m'a dit ce diplomate, „mais les Polonais sont comme de jeunes gens de vingt ans pleins d'enthousiasme et que les difficultés n'effraient pas”. Il y a beaucoup de vérité dans ces mots. Aussi dois-je dire que quand votre célèbre écrivain Kazimierz Wierzyński est venu en Suède pour retrouver notre esprit héroïque du temps des grandes guerres suédoises, il a dû avoir beaucoup de peine.

En comparaison de la Pologne les conditions en Suède sont merveilleuses pour la vie matérielle, l'organisation de l'éducation et de l'instruction publiques. Le standard of life est d'un niveau incroyable. Mais il nous manque votre enthousiasme, cet enthousiasme qui rend la vie gaie, même si elle est pleine de difficultés, cet enthousiasme qui rend la nation une en face de l'étranger, même s'il y a des divergences entre les opinions quant à différentes questions à l'intérieur du pays. L'animateur de cet enthousiasme c'était sans doute le Maréchal, il était le plus fervent parmi „les jeunes gens de vingt ans” qui ont créé l'armée polonaise, l'aviation polonaise, l'institut de l'éducation physique à Bielan, tant de bibliothèques et d'écoles polonaises, le port de Gdynia, etc., qui méritent une admiration sans réserve. En finissant je voudrais dire qu'il faut que „les jeunes gens” continuent le travail de perfectionnement dans l'esprit du Maréchal pour que la Pologne soit un jour au premier plan dans chaque domaine de civilisation spirituelle et matérielle.

Le souvenir du Maréchal Piłsudski est un héritage bien précieux que les développements doivent utiliser pour le développement du pays. Parmi les Suédois qui se sont intéressés à la Pologne l'annonce de la mort du Maréchal a provoqué beaucoup de peine et chez plusieurs aussi beaucoup d'inquiétude pour l'avenir de la Pologne. Personnellement je crois que l'ombre du Maréchal continuera à régner jusqu'à l'achèvement de la consolidation et de la reconstruction de l'Etat polonais.

Colonel Henning Stalhane

„Un noble coeur vient de se briser”

(„Hamlet”, acte V-e)

Piłsudski — c'est en quelque sorte sur une note de fanfare militaire que ce nom a, en son temps, retenti pour la première fois dans tous les pays civilisés. En son temps... C'était à une époque où le patois de Piłsudski rallumait dans le coeur des patriotes qui, pour telle ou telle cause, venaient à désespérer de l'avenir, l'éternel espoir de la Pologne de se voir ressuscitée, libre et indépendante. Sous ce rapport nous pouvons comparer Piłsudski, sauveur et régénérateur de Patrie, à nos propres héros nationaux qui, aux temps des plus grandes détresses de notre pays, délivrèrent la Suède de l'oppression étrangère et de la déchéance politique; au héros de la liberté Engelbrekt qui, il y a exactement 500 ans, brisa le pouvoir des baillis danois et fut élu en 1435 chef de l'Etat; à Gustave Vasa qui, environ 90 ans plus tard, renversa à jamais la puissance des Danois en Suède; au roi Gustave III qui par son coup d'Etat de l'an 1772, sans effusion de sang, évita au royaume d'être démembré par des voisins avides. On a cru reconnaître chez Piłsudski la même audace et, pourvu qu'il s'agit du bien ou du déclin de l'Etat, le même mépris du risque personnel que chez les héros suédois dont nous venons d'évoquer le souvenir.

Or, la tâche de Piłsudski fut bien autrement difficile. A l'époque, où, encore enfant, il lisait l'histoire de Pologne, cet ancien royaume se trouvait depuis plus d'un siècle partagé et assujéti par trois puissances voisines. Les événements n'allèrent jamais si loin en Suède, bien qu'on put redouter pareille chose au moment où Gustave III sauva miraculeusement l'indépendance nationale de notre pays. Ce que nous Suédois retrouvons avec une sincère admiration chez le héros de la libération polonaise, c'est sa foi inébranlable en le succès final de l'oeuvre qu'il s'était proposé d'accomplir, cette foi qui avait également animé nos propres héros, lorsque, en leur temps, ils commençaient leur lutte pour la liberté de notre pays.

Ce qui, au point de vue militaire, impressionna surtout l'auteur de ces lignes, c'est la ferme confiance qu'avait Piłsudski en ses propres forces, en son propre jugement au moment critique ainsi que son esprit de décision; il assumait avec joie les responsabilités lorsqu'il s'agis-

sait de victoire ou de défaite, du bien ou du déclin de l'Etat. Aux jours, où les hordes bolchéviques après avoir submergé une grande partie du territoire polonais étaient aux portes de Varsovie, où tout semblait perdu et le déluge rouge ayant brisé toutes les digues menaçait l'avenir de l'Europe, Piłsudski ne perdit pas la tête. Il avoue lui-même dans ses mémoires de l'année de guerre de 1920, qu'aux premiers jours d'août il ne voyait aucun moyen d'arrêter l'invasion des troupes rouges. Ecartant diverses tentatives qu'on avait faites pour l'amener à des décisions précipitées et répondant aux généraux qui réclamaient avec insistance les ordres du commandant en chef, Piłsudski fit savoir qu'il donnerait le 6 août les instructions nécessaires pour continuer les opérations. Par la suite, le choix de cette date du 6 août lui sembla particulièrement heureux, car c'est précisément à cette date qu'en 1914 il quitta Cracovie pour prendre part à la guerre mondiale.

C'est seulement dans la nuit du 6 août 1920 que mûrirent les plans de Piłsudski; ils conduisirent à une victoire décisive sur les bolchéviques et à leur rapide refoulement hors du territoire polonais. Solitaire, il méditait aux heures pénibles de cette nuit sur les exigences de la situation. A la pointe du jour, il prenait la décision d'assumer les graves risques que devaient sans conteste comporter ses idées hardies lors de leur réalisation pratique. En ces heures décisives ne devait-il pas puiser des forces morales dans cette philosophie de la vie que lui avait léguée sa mère. „Ma mère — avoua-t-il par la suite — s'était appliquée, depuis notre tendre enfance, à faire naître en nous l'indépendance de la pensée et la conscience de la dignité personnelle, ce qui dans mon esprit s'exprimait à peu près par cette maxime: seul est digne de s'appeler homme celui qui a des convictions arrêtées et qui, après en avoir examiné les conséquences, s'applique à exprimer ces convictions par ses actions”.

Piłsudski était un homme, un homme qui avait le défi dans le sang. Bravant les pusillanimes et les circonspects, il risquait tout ce qu'il avait gagné par sa décision du 6 août 1920, c'est-à-dire l'indépendance permanente de son pays, l'indépendance réalisée parmi les angisses de la guerre mondiale et grâce à cette

Piłsudski n'est plus, mais „le souvenir des vaillants est vivant”. Le souvenir de Piłsudski appartient à l'histoire mondiale.

Marika Stiernstedt

Le grand nom mondial du Maréchal Piłsudski ne représente pour moi, à vrai dire, aucune réalité concrète: je ne l'ai jamais approché, ni même vu, personne ne m'a jamais donné aucun détail sur sa personnalité humaine, ni raconté aucun trait de son esprit individuel. Quand ma pensée touche à son nom, c'est pour se reporter instantanément à l'idée de la patrie qu'il a magnifiquement servie, la

Pologne. Il me paraît, à la fois, un vif symbole de cette Polonia Restituta, et fondu en Elle.

Mais n'est-il pas permis de songer que parmi tant d'honneurs, à lui justement rendus, de son vivant et après sa mort, il eut aimé, et peut-être même préféré pareil hommage — impersonnel, et plus élevé que toute appréciation personnelle.

J. J. Talvio-Mikkola, Professor an der Universität in Helsingfors

Marschall Piłsudski in Finnland

Ich glaube behaupten zu können, dass in keinem anderen Lande ausserhalb Polens Piłsudski so viel bewundert wird wie in Finnland. Wir sind auch darüber stolz, dass der grosse Held und Staatsmann in den schweren Jahren des Kampfes für die Freiheit Polens verständigsten Rückhalt bei uns gefunden hat. Ich habe zwei Darstellungen darüber gelesen. In der illustrierten Wochenschrift „Suomen Kuvalehti” vom Jahre 1931 wird Piłsudskis Besuch im Frühjahr 1907 in Finnland geschildert.

Eines Tages kam in die Wohnung des damaligen älteren Gehilfen des Polizeimeisters des Kapitän, jetzt Generalmajors Bruno Jalander ein Pole, der sich mit dem Namen „Wiktor” vorstellte und sagte, er sei Mitglied einer polnischen revolutionären Organisation in Polen. Er teilte mit, dass er von einigen gemeinsamen Freunden der Revolution die Aufforderung bekommen hätte, zu Jalander zu kommen, um mit ihm über eine wichtige Sache zu konferieren und von ihm Beistand zu erhalten. Er sagte, dass nach den Mitteilungen, die er hätte, Jalander die einzige Person wäre, die dabei behilflich sein könnte. Dann nannte der Fremde einige Namen gemeinsamer Bekannter und erwähnte einige Geheimnisse, die Jalander davon überzeugte, dass der Fremde in „richtiger” Angelegenheit gekommen war. Er fragte ihn, was er für ihn tun könnte. Der Fremde sagte, dass die Vertreter verschiedener revolutionärer Kreise jetzt von London mit einem finnischen Schiff unterwegs nach Helsingfors wären, ihre Pässe wären aber nicht ganz in Ordnung. Die russische Gendarmerie hätte von ihrer Reise erfahren, kannte jedoch ihre Namen und Signalements nicht. Die Gendarmerie könnte aber im Hafen von Helsingfors die Auslieferung der mit unvollständigen Pässen versehenen Reisenden von der finnischen Polizei verlangen. Nun sollte Jalander die Sache so ordnen, dass die in Frage stehenden Revolutionäre nicht in die Hände der russischen Gendarmerie fielen. Jalander konnte auch die Sache so ordnen, dass die gesuchten Revolutionäre unbehelligt aus dem Schiff ausstiegen.

Es vergingen Jahre. Im Frühjahr 1926 befand sich Jalander, damals Generalmajor und Gouverneur in Helsingfors, beim Diner beim polnischen Gesandten Tytus Filipowicz, der gerade in demselben Hause dieselbe Wohnung bewohnte, wie Jalander vor 19 Jahren. Er erzählte dem Gesandten Filipowicz von dem Besuch des fremden polnischen Revolutionärs im Jahre 1907. „Wissen Sie wirklich nicht, wer der Mann war” — rief Filipowicz und zeigte nach dem Diner General Jalander das Bild von Piłsudski. Filipowicz war nämlich gleichzeitig mit Piłsudski in Finnland gewesen.

Im selben Frühjahr 1907 nahm Piłsudski zusammen mit Filipowicz teil an einer Konferenz aller revolutionären Organisationen des Russischen Reiches, auf einem kleinen Gut (Jorvas), nicht weit von Helsingfors. Die Zusammenkunft war arrangiert von den finnischen Aktivisten, und Piłsudski und Filipowicz vertraten die Polnische Sozialistische Partei. Der dritte war nach dem Bericht von „Suomen Kuvalehti” — „ein polnischer Bau-

ingenieur aus Petersburg”. Als zuverlässiger Guide diente ein finnischer Lokomotivführer. Drei oder vier weibliche finnische Aktivistinnen gesellten sich bei, um den Teilnehmern Essen und Erfrischungen zu bereiten. Eine von diesen Damen war die bekannte Schriftstellerin Aino Malmberg, die Mutter des bekannten Generals Lauri Malmberg. Sie hat ihre Erinnerungen über Piłsudski in dem Buch „Johattaja” („Führer”), das kurz vor ihrem Tode (1933) erschienen ist, niedergeschrieben. Sie sass, erzählt sie, zuerst im angrenzenden Zimmer. „Die Diskussion im Saale, wo die Konferenz stattfand, ging sehr lärmend vor sich. Ein halbes Dutzend Redner sprachen gleichzeitig, die einen schrien, die anderen schwatzten, ganz rot vor Erregung. Meine Geduld war auf harte Probe gestellt. Ich sagte meiner Kollegin: „Gib es den in der ganzen Schar keinen richtigen Mann, der Ordnung in diese lärmende Herde bringen könnte? Wo ist der Mann?”. Kaum hatte ich diese Worte gesprochen, als die Tür sich von aussen öffnete. Es trat herein ein hoher, stattlicher Mann mit funkelnden Augen; halb ärgerlich, halb ironisch blieb er stehen. Es schien ein frischer Hauch durch die Tür hereingeströmt zu sein. Der Neuaufgekommene hatte es bewirkt. Der Lärm endete, und aller Blicke richteten sich auf ihn. Wer war der Mann, unter dessen Zauberkräften die Anwesenden erstarren?

Aber feinfühligere Vorsicht verhinderte Fragen nach dem Namen. Mag er wie immer geheissen haben, in meinem Bewusstsein hatte er gleich von Anfang an einen Namen. „Tutikannus”, „Feuersporn”. Mit diesem Namen war er und ist in meiner Erinnerung geblieben im Verlauf von etwa zehn Jahren, wo ich nichts von ihm wusste, wenn auch die Vorahnung mir oft deutete, dass einmal die Stunde noch kommen wird, wo Polen frei sein wird und der „Feuersporn” unter seinem eigenen Namen als stolzer Pole wird auftreten können und niemand wird ihn bedrohen dürfen. Da sass er jetzt still, und seine Ruhe hatte die unruhige Schar um ihn herum besänftigt.

Ich hatte grosse Lust, mir ihn aus nächster Nähe anzusehen. Ein leerer Platz war gerade neben ihm. Kühn nahm ich ihn ein. Das Gespräch wurde im Augenblick in deutscher Sprache geführt. Er hatte etwas deutsch gesagt. Ich wollte ihn provozieren, um seine Nationalität zu erkennen und sagte, nur um etwas zu sagen: „Merkwürdig, dass Sie als Russe so gut deutsch sprechen”. Das wirkte wie Oel auf Feuer. Er wandte sich mit funkelnden Augen zu mir: „Ich bin kein Russe, ich bin ein Pole”.

Jetzt wusste ich es, und von dieser Stunde an verfolgte ich die Schicksale Polens mit noch grösserem Interesse als vorher.

Zusammen mit Piłsudski war „ein bleicher junger Mann”. Das war Filipowicz. Mit ihm wurde Aino Malmberg zehn Jahre später in London bekannt und erfuhr dann später von ihm, dass der wunderbare Mann, neben dem sie in Jorvas in Finnland gegessen hatte, Piłsudski war. Und Filipowicz kam nach Finnland zurück als Gesandter des aufstehenden Polens.

Sam Eyde, der erste Gesandte Norwegens in Warschau

Erinnerungen an Marschall Piłsudski

Als ich zu Anfang des Jahres 1920 dem Staatschef Piłsudski meine Beglaubigungspapiere zu übergeben hatte, war ich schon im Jahre vorher als Leiter einer norwegischen Delegation in Polen gewesen und hatte die Ehre gehabt, ihn kennen zu lernen.

Einen glänzenden Empfang, als er einem ausländischen Gesandten bei Ueberreichung seiner Beglaubigungsschreiben damals in Warschau bereitet wurde, hat es wohl kaum irgendwo gegeben.

Ich wurde von Piłsudskis persönlichem Generaladjutanten und dem Chef seiner Cheval-légiers abgeholt und mit einer Eskorte von Ulanen nach Schloss Belvedere gefahren, wo Piłsudski mich in Anwesenheit verschiedener Mitglieder seiner Regierung empfing. Vor dem Schloss paradierte eine Eskadron der Cheval-légiers; die norwegische und die polnische Nationalhymne wurde gespielt.

Nach der Zeremonie sprach Piłsudski den Wunsch aus, mit mir allein zu sprechen, und als wir allein waren, begann er das Gespräch etwa folgendermassen:

— Ich weiss, wer Sie sind, und ich weiss, was Sie für Ihr Land getan haben. Ich freue mich, dass man Sie nach Polen entsandt hat, denn ich bin überzeugt, dass Sie mit Ihrer Lebenserfahrung und Ihrem praktischen Sinn uns von grossem Nutzen sein werden. Gestatten Sie, dass ich Sie um Rat frage in Dingen, in denen Sie, wie ich weiss, Erfahrung haben.

Ich war natürlich sehr überrascht und erfreut über diese liebenwürdigen Worte, und ich fühlte, dass er meinte, was er sagte. Und da ein Gesandter eines kleinen Landes nur etwas erreichen kann, wenn er im Lande, in das er entsandt worden ist, freundschaftliche Gefühle erwecken kann, so sagte ich natürlich sofort, dass es mir eine Ehre und Freude sein werde, wenn ich in irgendeiner Weise zu Diensten sein könnte. Zum Abschied reichte er mir die Hand und sagte:

— Kommen Sie zu mir, wann Sie wollen, es wird mir immer eine Freude sein, mit ihnen zu sprechen.

Ich habe sein Wohlwollen mir gegenüber nie missbraucht, aber ich habe viele interessante Gespräche mit ihm gehabt. Doch möchte ich diese als Erinnerung für mich behalten. Aber wenn man mich um Rat fragte über Danzig, Gdingen, die Organisation und Entwicklung der polnischen Handelsflotte und viele Verwaltungs- und Finanzfragen, wobei ich die besten Sachverständigen unseres Landes zur Unterstützung hinzuziehen konnte, so ist das sicher auf seine Veranlassung hin geschehen.

Die Dienste, die ich auf diese Weise der polnischen Regierung leisten konnte, sind mir vielfach vergolten worden in meiner Arbeit für Norwegen. Ich war gut orientiert, und man begegnete meinen Wünschen für die Interessen meines Landes immer mit Wohlwollen.

keineswegs auf imperialistischen Tendenzen beruhte, wie dies in der ausländischen Presse stark zum Ausdruck kam. Dort wurde behauptet, dass Piłsudski versuchen wollte, den Teil Polens zurückzuerobern, den es einst besessen hatte, ja dass er sogar sein Reich bis zu den alten Grenzen von 1722 erweitern wollte.

Ich hatte das grösste Interesse, mit ihm selbst über diese Beschuldigungen, die mich, der ich ihn so gut kannte, in höchstem Grade empörten, zu sprechen

Karin Michaëlis

Une feuille verte qui tombe sur un cercueil

C'est avec une réelle et profonde affliction que j'appris la mort du Maréchal Piłsudski. Une seule et unique fois, j'eus l'occasion de m'entretenir avec cet homme qui fut grand et extraordinaire; et, pourtant, il me semble que nous nous sommes connus à fond, tant sa manière d'être, de s'exprimer et d'envisager la vie, était naturelle, simple et humaine.

Plusieurs années se sont écoulées depuis: c'était en 1927 ou en 1928 quand, pour la première fois, j'arrivai à Varsovie pour y faire une conférence. Partout où j'allais, le nom de Piłsudski résonnait dans mes oreilles. Car — du moins à cette époque — la haine violente qu'il inspirait n'avait d'égal que l'amour spontané dont il était l'objet. En effet, Piłsudski était du nombre de ceux qui ne provoquent guère de sentiments tièdes, quelconques; il était un de ces hommes que l'ennemi le plus implacable respecte même dans la plus âpre mêlée.

Car il fut haï, ce grand homme silencieux. Je m'entretenais avec des Polonais qui serraient les poings et grinçaient des dents au seul son de son nom; et avec d'autres, aussi, beaucoup d'autres dont les yeux rayonnaient de joie dès qu'il était question de lui. Maréchal ou non — ce titre n'étant employé que lorsqu'on s'adressait à lui ou dans la presse — Piłsudski n'a même pas besoin de prénom, puisqu'il n'y a qu'un seul Piłsudski.

L'accueil qu'on me fit en Pologne fut chaleureux au-delà de toute mesure, amis et étrangers rivalisaient de zèle pour rendre mon séjour à Varsovie aussi agréable que possible. On me fit voir tout ce qui était susceptible de m'intéresser. C'est ainsi qu'à un moment donné on me demanda si j'avais vu Piłsudski. Ma réponse fut négative et même, en parlant franchement, je ne brûlais pas particulièrement de l'approcher, car — me disais-je — quel intérêt y aurait-il pour moi de parler avec un valeureux soldat dont je ne savais rien, sinon qu'il était haï par les uns comme le diable en personne, et vénéré par les autres, telle la vertu même.

Aussi répondis-je avec civilité: „Piłsudski ne m'a pas invitée; je ne peux pas, tout de même, importuner un homme

et une déclaration für diesen Schritt zu erhalten. Er war nämlich zu dieser Zeit noch schweigsamer allen Menschen gegenüber, als er es sonst zu sein pflegte. Sobald es möglich war, suchte ich ihn auf. Als ich zu ihm kam und ihm meine Frage vorlegte, sagte er:

— Es freut mich, dass Sie gekommen sind, denn ich habe das Bedürfnis, Ihnen zu erklären, welche Absichten ich verfolgte. — Er breitete eine grosse Karte vor mir aus und erläuterte mir seinen

que je ne connais guère!“. Evidemment, il y avait une certaine coquetterie de ma part à parler ainsi. En effet, comment Piłsudski pouvait-il se douter de mon arrivée à Varsovie? Comment pouvais-je m'attendre seulement à ce que cet homme d'Etat connût tous les écrivains étrangers? C'est pourquoi j'accompagnai mes paroles d'un sourire.

En vérité, j'étais loin de me douter qu'un beau jour le Maréchal me manderait chez lui.

Qu'il me soit permis d'évoquer en ce lieu un cas qui, à cette époque, ne m'a pas peu étonnée et qu'à l'heure actuelle, je n'arrive pas encore à comprendre. Les gens de lettres polonais, membres du P. E. N. - Club, organisèrent une réception en mon honneur. Ensuite, je fus invitée par lettre ainsi que de vive voix, à un thé chez les écrivains juifs. Bien entendu, j'acceptai cette invitation. Il apparut bien que, comme le dit un vieil adage, je fis ma note sans consulter mes hôtes. Sans cesse, d'honnêtes citoyens et de braves dames défilèrent chez moi pour me dissuader de me rendre chez les confrères juifs, sans, toutefois, alléguer de motifs plausibles. Mais, comme je suis d'un naturel rébarbatif et entêté, je finis par déclarer: „Et même, si Piłsudski en personne voulait me recevoir le jour où je suis invitée chez les écrivains juifs, c'est bien chez eux que j'irai. Ainsi soit-il!“.

Et, justement, voilà que l'on me fit savoir que Piłsudski me recevrait à six heures le jour même quand, deux heures plus tôt, je devais aller au thé des écrivains juifs. La dame chargée de me conduire chez le Maréchal refusa de venir me chercher dans le quartier où se trouvait leur Société. Tant pis, me dis-je. J'espérais, d'ailleurs, qu'après une mûre réflexion elle reviendrait sur sa décision... Pourtant, à l'heure fixée elle ne se montra point. Après une attente longue et vaine, je finis par héler un fiacre et j'arrivai à l'audience — avec plus d'une heure de retard!

Les aides de camp, visiblement énervés, arpenaient le grand hall du Belvédère: selon toute évidence, ils n'étaient nullement habitués à un pareil mépris de l'exactitude.

Georg Wiingard, Consul de Pologne à Nakskov

Es liegt nicht in meiner Absicht, hier eine Schilderung von Piłsudskis politischem Leben und seinen grossen Taten als polnischer Marschall zu geben, von seinen glänzenden organisatorischen Fähigkeiten und der Kraft und Intelligenz, die er im Aufbau seines Landes an den Tag legte; all das ist bereits durch andere deutlich genug zur Geltung gekommen, nachdem er nun seine Augen geschlossen hat. Aber zwei Gespräche mit Piłsudski sind mir so deutlich in der Erinnerung geblieben, als wenn ich sie gestern erlebt hätte, denn durch ihren Kontrast zu einander haben sich diese beiden Bilder so fest in mein Gedächtnis geprägt. Das eine aus der Zeit des Krieges mit Russland im Jahre 1920, das andere aus der Zeit, da er sich mit seiner Familie in sein kleines Heim in Sulejówiek zurückgezogen hatte, aus dem Jahre 1923.

Der Krieg mit Russland ist sicher eine der schwierigsten Perioden gewesen, die der neue polnische Staat durchzumachen hatte. Eine der merkwürdigsten Episoden dieses Krieges war der Vorstoss Piłsudskis und seine Eroberung von Kiew, und es hat nicht an starker Kritik über diesen Schritt Piłsudskis gefehlt, besonders als es sich zeigte, dass die polnischen Truppen sich später wieder zurückziehen mussten. Die furchtbare Zeit, die Polen damals durchlebte, wurde teilweise ihm zur Last gelegt. Ich war überzeugt, dass die Vorschlebung der polnischen Front bis nach Kiew ihren besonderen Grund hatte, und dass dieser Schritt

Kriegsplan: — Hätte ich nicht den Vorstoss bis nach Kiew gemacht und damit die Front so weit vorgeschoben, — sagte er, — so hätten die Russen ihren Aufmarsch 300 Kilometer näher an Warschau vornehmen können. Und ich wusste, dass die Welle, die dann durch Uebermacht der Russen über uns hereingebrochen wäre, eine solche Kraft besessen hätte, dass sie nicht bei Warschau zum Stehen gebracht werden konnte, wie dies jetzt geschehen ist. Warschau wäre möglicherweise einge-

nommen worden und welche Konsequenzen das für Polen und für ganz Europa gehabt hätte, werden Sie sicher selbst beurteilen können, denn Sie waren ja selbst damals in Warschau und haben den Gang der Geschehnisse verfolgt; auch waren Sie ja später an der ganzen Front und hatten Gelegenheit, mit Leuten zu sprechen, die dort wohnten, wo die russischen Kommissäre übernachteten und nur auf den Augenblick warteten, wo sie in Warschau einmarschieren konn-

ten, um einen polnischen Sowjetstaat unter russischer Oberhoheit zu errichten. Dadurch dass ich meine Front um diese 300 Kilometer weiter vorschob, hat diese Welle soweit an Kraft verloren, dass unsere Feinde ihren Plan nicht durchzuführen vermochten. Hierdurch ist Polen gerettet worden — trotz allem, was man mir vorwerfen will.

Wie recht er mit seiner Handlungsweise hatte, zeigt der Ausgang des Krieges. Piłsudski hat hier durch seinen Feldherrenblick vielleicht einen grösseren Sieg davongetragen als je sonst. Und auch diesmal verliess ich ihn voller Bewunderung, dankbar, dass er mir alles so eingehend erläuterte hatte. Wer wie Piłsudski diesen und andere furchtbare Kriege mit erlebt hat, muss den Standpunkt vertreten, den er einnahm, wenn es sich um Uebereinkommen handelte, die den Einmarsch fremder Truppen ermöglichten und damit die Gefahr heraufbeschworen konnten, dass polnische Erde als Schlachtfeld benutzt wurde.

In starkem Kontrast zu Piłsudskis aufreibender Tätigkeit als Chef der polnischen Armeen steht das friedliche Bild, das mir von dem letzten Beisammensein mit ihm vor Augen steht.

Als ich im Jahre 1923 meinen Abschied als Gesandter in Polen genommen hatte und im Begriff stand, Warschau zu verlassen, hatte Piłsudski sich als Staatschef und Generalstabschef zurückgezogen und lebte als Privatmann in dem kleinen Städtchen Sulejówiek, wo er in einer kleinen Villa wohnte, die seine Legionäre ihm seinerzeit als Sommeraufenthalt geschenkt hatten. Wenn ich an die Zeit zurückdenke, als er im Schloss Belvedere residierte, und an das Leben der Arbeit und des Kampfes, das er damals führte, und dies vergleiche mit den friedlichen, idyllischen Verhältnissen, unter denen er jetzt seine Tage im Schoss seiner Familie verbrachte, so ist es schwer zu begreifen, dass man denselben Menschen vor sich hatte. Ich wollte Polen nicht verlassen, ohne Piłsudski zu danken für die Jahre während seiner Regierungszeit, in denen ich die Ehre und Freude gehabt hatte, in Warschau für mein Land zu arbeiten, ihm zu danken für die Liebenswürdigkeit, mit der er mir in meiner Tätigkeit entgegenkam, vor allem aber für das Vertrauen, das er mir persönlich erwiesen hatte.

Ich fand ihn glücklich und zufrieden in den neuen Verhältnissen, allein mit seiner entzückenden, klugen Frau und seinen reizenden beiden kleinen Töchtern. Ich brachte den ganzen Tag bei ihm zu. Und der sonst so schweigsame Mann eröffnete sich mir in einer Weise, dass ich stolz und glücklich daran zurückdenke, und ich hatte das Gefühl, dass er mir das Vertrauen, das er mir während seiner Regierungszeit bewiesen hatte, auch jetzt noch bewahrte.

Ich vergesse ihn nie, wie er auf dem Sofa sass, sein ältestes Töchterchen auf dem Schooss, und ihm von Norwegen erzählte, welch guten Freund Polen in mir gehabt hätte. Es war fast, als wenn er dem entzückenden Kind in Form eines Märchens etwas einprägen wollte, was es für sein Leben in Erinnerung behalten sollte.

Wir frischten die Erinnerung an die vielen Geschehnisse der vergangenen Jahre auf, und er vertraute mir auch seine Gedanken über die Zukunft seines Vaterlandes an, und sprach von dem, was er hoffte noch schaffen zu können. Er hätte eine eigene Fähigkeit, seine Gedanken in einer schlichten, klaren Weise auszudrücken, und ich habe selten einen Mann getroffen, der einen so starken Willen hatte und die Fähigkeit seine Ideen durchzuführen, und der zu gleicher Zeit ein so warmer Mensch und liebevoller Familienvater war.

Die letzte Erinnerung, die ich an diesen Besuch habe, war der Abschied. Er begleitete mich zu meinem Auto, eine Petroleumlampe in der einen Hand, während er mir mit der anderen herzlich die Hand zum Abschied drückte. Ich dankte ihm noch einmal für alles, womit er meine Tätigkeit als norwegischer Gesandter erleichtert hatte, und besonders für das persönliche Vertrauen, das er mir bei so vielen Gelegenheiten erwiesen hatte. Das Letzte, was er zu mir sprach, war:

— Es war nicht schwer zu Ihnen Vertrauen zu haben. Sie waren einer der wenigen Menschen, zu denen ich offen sprechen konnte, weil Sie nie versuchten mich zu belehren, wie ich Polen regieren müsste.

Par un escalier étroit, je montai jusqu'à la chambre de travail de Piłsudski. Je me trouvais seule en face de lui, et nous restâmes seuls pendant l'heure qui suivit. Je l'abordai avec une certaine maladresse, lui demandant à brûle-pourpoint: „Dites-moi, est-ce réellement impossible, ici à Varsovie, d'aller chez les écrivains juifs?“.

Assis à son bureau, on dirait: dissimulé tout entier sous ses sourcils en broussaille et son épaisse chevelure, Piłsudski, tout d'abord me regarda dérouter, pour, un instant plus tard, dans un éclat de rire, m'assurer qu'au contraire, l'on pouvait aller chez eux, sans aucun inconvénient! Puis il ajouta: „Parmi mes meilleurs amis, il se trouve plus d'un Juif!“.

Je ne pris point de notes au cours de cet entretien, aussi, ne saurais-je le retracer sans risquer des erreurs de mémoire. D'ailleurs, je ne voudrais pas le relater, Piłsudski ayant parlé avec moi avec une franchise dont, seul, est capable un homme sachant avec une certitude parfaite que ses paroles ne seront pas déformées.

A mes yeux, Piłsudski remplissait la pièce tout entière, sans qu'il me fût possible d'enregistrer dans ma mémoire quoi que ce fût en dehors de sa personne. Pourtant, je me souviens d'une bagne noire qu'il portait à un de ses doigts; sans doute était-ce un anneau de fer, quelque souvenir de la guerre, peut-être... J'étais complètement grisée quand, une heure plus tard, je quittai enfin cet homme si affable et dont la haute intelligence s'alliait à une cordialité d'enfant.

Si, lui, il fut sincère dans cet entretien — le moins que je puisse dire de moi est que je lui ouvris le fond même de mon âme. Il me semblait que je venais de boire, à moi seule, une bouteille de champagne.

D'autre part, que cet entretien ne parut pas non plus ennuyeux à Piłsudski, j'en ai la preuve palpable dans un grand portrait de lui qu'il tint à m'envoyer avec une dédicace de sa main.

Maintes fois, j'eus l'occasion de parler avec d'éminents personnages, hommes et

femmes qui, eux-aussi, semblaient tenir la pièce tout entière et dont l'individualité hors de pair ainsi que l'originalité très prononcée de leur caractère m'impressionnèrent fortement. Or, ce qui jusqu'à ce jour me rend particulièrement précieux le souvenir de ma rencontre avec Piłsudski, c'est la chaleur de son coeur, si hautement humain, et sa compréhension de la souffrance.

A deux reprises, il me fut donné de m'adresser à celui qui fut le dernier grand unificateur de la Pologne, pour solliciter son intervention en faveur de différends pauvres bougres dont la vie ne tenait qu'à un cheveu. Dans les deux cas, il satisfait à ma demande. Cependant, la deuxième fois, il me laissa savoir qu'il lui était impossible de continuer à s'ingérer dans les affaires relevant de la justice. Il me fit expliquer, pourquoi son ingérence n'était pas possible à la longue. Néanmoins, à chacune de mes deux démarches, des vies humaines ont été sauvées. Il s'agissait de pauvres hérités, insignifiants, anonymes, des sans-gîte. L'on pourrait remarquer, bien entendu, que cet acte de clémence ne lui coûta qu'un trait de plume. Oui, un trait de plume, en effet. Mais, avant de l'avoir tracé, Piłsudski tel que je le connais, n'a pas omis d'examiner chaque cas particulier dans tous ses détails.

Je n'eus pas l'occasion de l'en remercier. Et, désormais, il est trop tard pour cela.

Quoique... toute réflexion faite, je ne le crois pas. Il n'est jamais trop tard pour quoi que ce soit. Car, bien que ces lignes ne soient qu'une humble feuille verte qui se fanera dès qu'elle tombera sur son cercueil couvert de fleurs, ce n'est pas moins l'appel qui va d'une âme humaine à une autre.

Jamais je n'oublierai la cordiale poignée de main que j'échangeai avec Piłsudski au moment de le quitter. J'y perçus toute la grandeur, toute la loyauté et toute la chaleur de son coeur. Le souvenir de Piłsudski durera telles ces sagas qui errent à travers les pays, à jamais immortelles.

C'est ainsi que pour le Danois moyen, l'image de cet homme — et c'était chose naturelle vu les sources dans lesquelles le peuple danois se documentait sur le problème polonais — l'image de cet homme extraordinaire se confondait avec celle des nihilistes russes. Aussi n'exagérons-nous nullement en affirmant qu'à cette époque, le Danois moyen s'imaginait invariablement Piłsudski tenant à la main une bombe, le seul argument plausible dont il se servit. Ajoutons toutefois qu'une partie autrement importante du public danois, celle qui puisait ses notions de la Pologne dans la lecture et les conférences et qui, de ce chef, n'ignorait pas l'histoire de ce pays, apprenait avec une réelle sympathie que ce peuple, presque le symbole de tous les élans vers la liberté — venait de trouver un Chef dont l'esprit brûlait d'une flamme vive et dont les poings se serraient vigoureusement; un Chef dont la pensée était claire et la volonté tendue vers un but unique.

Et quand la fin de la guerre mondiale amena un grand revirement et que tous les coeurs au Danemark battirent de joie en voyant le Jutland méridional revenir, tel un enfant retrouvé, dans le giron de la Mère-Patrie, nous vîmes, à la même époque, le spectacle grandiose de l'Europe dont les frontières éclataient pour donner place à de nouveaux Etats. Je crois pouvoir affirmer que c'est la renaissance de la Pologne qui, pour tout Danois, parut attester alors l'avènement d'une époque nouvelle et meilleure, d'une époque plus prospère que ne l'ont été les temps révolus; — il nous sembla, du coup, que l'équité venait de reprendre son règne ici-bas.

Au cours des années qui suivirent la résurrection de la Pologne, Piłsudski imprima son nom dans la conscience de tout Européen; l'immensité de ses actes l'introduisit à jamais dans l'histoire de l'Europe. Ou donc, dans le monde entier, a-t-on vu un seul homme accomplir action plus insigne? Ou donc a-t-on vu un chef d'insurgés, un héros populaire et agitateur libertaire devenir, soudain, un homme d'Etat à la pensée lucide et prévoyante, organisant son Etat avec génie?

L'épanouissement de la Pologne au cours des années qui suivirent sa résurrection évoque l'image d'un désert aride que la baguette d'une fée a changé en un jardin fleuri.

L'auteur de ces lignes a publié un livre de voyage intitulé „Journées polonaises“ (Copenhague 1928); il a fait, dans des réunions publiques ainsi que par T. S. F., des conférences sur la Pologne et sur le grand Maréchal lui-même. En outre, il assume les fonctions de Consul de Pologne dans ce pays si proche de la Pologne et abritant de nombreux émigrés polonais. Toute cette activité lui permet d'étudier de près l'attitude du peuple danois à l'égard de son nouveau voisin sur la mer Baltique, d'observer les connaissances de ce peuple en ce qui concerne la Pologne et d'en approfondir les sentiments pour la Pologne et le grand ressusciteur et Chef que ce pays vient de perdre. Aussi se croit-il qualifié pour témoigner en ce lieu de la sympathie spontanée des Danois pour la nation polonaise et de leur admiration profonde et réelle pour celui qui fut le symbole de cette nation en même temps que son héros; Józef Piłsudski.

Gonzague de Reynold, Professeur à l'Université de Fribourg

Méditation sur un grand mort

Lorsque la nouvelle de sa mort me parvint dans ce village de Suisse, dans ce petit village isolé, j'eus le sentiment — et beaucoup, je le sais, l'ont éprouvé en même temps que moi — que l'ordre européen venait de perdre une de ses colonnes. Car nous sommes à une heure où ce ne sont plus les institutions, ni les lois, ni les traités, ni rien d'écrit ou d'abstrait, qui soutiennent encore cet ordre chancelant, mais des hommes, mais quelques hommes comme lui. Avant la guerre, quand nous vivions dans la grande illusion du XIX^e siècle, dans l'illusion de la civilisation immuable et du progrès continu, nous pensions, et nous pouvions penser, qu'une idéologie presque unanimement acceptée était capable à elle seule de porter le monde sur ses épaules et d'avancer elle-même en le portant. Nous pensions que le droit, la liberté, la démocratie, la science, les „lumières“, comme on eût dit au XVIII^e siècle, toutes les lumières, c'est-à-dire l'instruction large-

ment de l'histoire, qu'il faut savoir penser par époques. Il faut savoir penser ainsi, maintenant que, non pas seulement un siècle, mais bien toute une époque vient de se terminer, de s'écrouler plutôt, par l'usure de la civilisation moderne et de l'idéologie sur quoi cette civilisation reposait.

Voici enfin le dernier enseignement de l'histoire que nous avons à recueillir ici: lorsqu'un monde s'écroule, ce qui reste debout, ce sont les hommes. Car l'histoire est faite par les hommes, par

quelques hommes. Car les idées, qui sont à elles seules la moitié de l'histoire, c'est le cerveau des hommes, de quelques hommes, qui les ont d'abord conçues, c'est la bouche ou la plume des hommes, de quelques hommes, qui les ont exprimées dans un de nos langages. Cela encore, nous sommes portés à l'oublier, lorsque les idées sont devenues si générales, répandues, vulgarisées, lorsqu'elles se sont répandues si souvent dans les faits, lorsqu'elles ont exercé tant d'influence sur les esprits, les mœurs, les institutions, qu'elles nous semblent être nées naturellement et spontanément. Alors, dans ces

périodes intermédiaires où règnent la confusion, l'incertitude et l'anarchie, il faut des hommes pour penser le monde nouveau et pour le réaliser: des guides intellectuels et des chefs politiques.

Car, à de tels moments, après les révolutions et les guerres, quand la carte de l'Europe se refait, que des puissances meurent, que des pays naissent ou renaissent; quand les anciennes institutions et les anciennes idées n'ont plus d'efficacité, quand les vieilles autorités n'ont plus de pouvoir, ni d'énergie, une sorte

de contrat national s'établit de soi-même entre les peuples et les hommes nouveaux, les chefs qui ont su agir. Et c'est alors que la reconstruction commence.

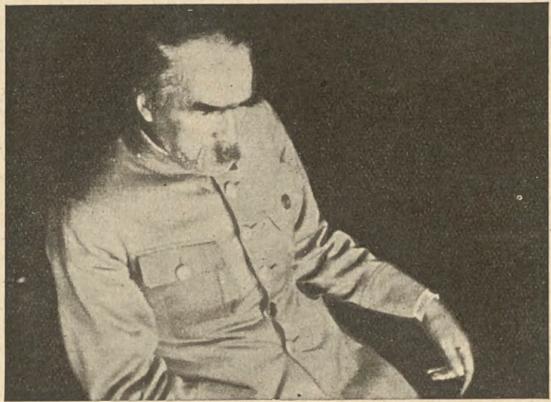
La vertu des grands hommes tels que le Maréchal, est de susciter dans les esprits de grandes idées. Par leur action extraordinaire et providentielle ils vous invitent à méditer sur ces vérités générales, qui seront toujours chères à l'homme de pensée, bien qu'elles aient toujours quelque chose de mélancolique, intimement liées qu'elles sont à la pensée de la mort. Les vérités générales détruisent en effet les illusions, mais comme le soleil

dissipe le brouillard et remet la réalité dans la lumière. Dans cette pensée même de la mort, il y a pour notre esprit la possibilité, le moyen, la méthode, dirai-je, de saisir et de discriminer les deux aspects de la vie humaine: ce qu'elle offre de transitoire et ce qu'elle offre de permanent, le *tempora mutantur* et le *manens in aeternum*.

Ce qui change, ce sont les différentes formes de civilisation, les régimes, les modes, les idées. Ce qui demeure, c'est la civilisation, ce sont les principes, les vérités, la pensée. Ce qui change, ce sont les hommes; ce qui demeure, ce sont les peuples. Car un peuple ne meurt pas, qui a la volonté de ne pas mourir, avec les deux grands moyens de ne pas mourir: la foi en Dieu et en sa destinée, et le langage pour exprimer cette foi. Ce peuple pourra, de longues années, disparaître comme Etat de la carte; il pourra être morcelé, déporté, dispersé: tant qu'il n'aura point oublié son âme, il gardera

Heinrich Blumer, Warschauer Korrespondent der „Neuen Zürcher Zeitung“

Marschall Józef Piłsudski



Le Maréchal (Moszczenica 1934)

phot. Lepecki

ment diffusée, mise dans la main du plus humble et du plus pauvre; oui, nous pensions que tout cela avait une force en soi, suivait un rythme ascensionnel, malgré les obstacles et les descentes momentanées, et finirait bien par nous assurer la paix et le bonheur. Nous en étions si sûrs que beaucoup voyaient ce jour poindre à l'horizon, car le XIX^e siècle et son père, le XVIII^e, n'ont cessé d'engendrer des prophètes et des optimistes. Nous en étions si sûrs que nous avions de la peine à voir sur quelles injustices politiques et sociales, et surtout sur quelles erreurs de l'esprit, l'ordre et la civilisation modernes se fondaient encore. Ou, si nous arrivions à le voir, nous estimions que ces injustices se redresseraient et que ces erreurs se rectifieraient d'elles-mêmes. Quant à la guerre, on se figurait qu'elle serait courte, qu'elle serait un simple accident.

Lorsqu'elle éclata, la grande illusion commença de se dissiper, puis elle se reforma, comme se dissipent et se reforment les brouillards en automne. On crut que cette guerre serait la dernière et qu'un ordre international, bien plus: la paix perpétuelle, s'établirait, grâce à cette même idéologie dont la victoire des Alliés semblait la victoire même.

Il serait cruel d'insister sur la déception que les événements de l'après-guerre nous infligèrent. Mais il est utile, salutaire de retenir ce que ces événements nous enseignent. Ils nous enseignent ce que l'histoire a toujours enseigné, ce que nous eussions compris et ce que nous eussions dû comprendre si, depuis le XVIII^e siècle, l'idéologie régnante n'avait fait que déformer l'histoire. D'abord, que l'histoire ne se confond point nécessairement avec le passé: l'histoire est une force vivante, agissante, dont la génératrice est certes dans le passé, voire dans le passé le plus lointain, mais une force qui ne s'arrête jamais: elle nous traverse, elle nous emporte; elle nous fait en même temps que nous la faisons. Ensuite, qu'aucune civilisation, aucun ordre, n'est assuré d'une durée éternelle. C'est une vérité première, un lieu-commun que j'aurais quelque honte à laisser tomber de ma plume, si nous n'étions à un âge où l'on est obligé sans cesse de démontrer l'évidence. Car il en est de ce lieu-commun, de cette vérité première, comme de cet autre lieu-commun, de cette autre vérité première qui est notre mort individuelle: „Nous savons que nous mourrons, mais nous ne le croyons pas“, et je ne sais plus qu'il a dit. Il en résulte ce troisième enseigne-

ment de l'histoire, qu'il faut savoir penser par époques. Il faut savoir penser ainsi, maintenant que, non pas seulement un siècle, mais bien toute une époque vient de se terminer, de s'écrouler plutôt, par l'usure de la civilisation moderne et de l'idéologie sur quoi cette civilisation reposait.

Voici enfin le dernier enseignement de l'histoire que nous avons à recueillir ici: lorsqu'un monde s'écroule, ce qui reste debout, ce sont les hommes. Car l'histoire est faite par les hommes, par quelques hommes. Car les idées, qui sont à elles seules la moitié de l'histoire, c'est le cerveau des hommes, de quelques hommes, qui les ont d'abord conçues, c'est la bouche ou la plume des hommes, de quelques hommes, qui les ont exprimées dans un de nos langages. Cela encore, nous sommes portés à l'oublier, lorsque les idées sont devenues si générales, répandues, vulgarisées, lorsqu'elles se sont répandues si souvent dans les faits, lorsqu'elles ont exercé tant d'influence sur les esprits, les mœurs, les institutions, qu'elles nous semblent être nées naturellement et spontanément. Alors, dans ces périodes intermédiaires où règnent la confusion, l'incertitude et l'anarchie, il faut des hommes pour penser le monde nouveau et pour le réaliser: des guides intellectuels et des chefs politiques.

Car, à de tels moments, après les révolutions et les guerres, quand la carte de l'Europe se refait, que des puissances meurent, que des pays naissent ou renaissent; quand les anciennes institutions et les anciennes idées n'ont plus d'efficacité, quand les vieilles autorités n'ont plus de pouvoir, ni d'énergie, une sorte de contrat national s'établit de soi-même entre les peuples et les hommes nouveaux, les chefs qui ont su agir. Et c'est alors que la reconstruction commence.

genommes wurden, um diesem Ziel, das zuerst die Unabhängigkeit und dann die Grossmachtstellung Polens hiess, näher zu kommen. Nun, es hat allerdings vor dem Weltkrieg ganz bestimmt eine Menge polnischer Politiker gegeben, für die die Erringung der Selbständigkeit Polens das oberste Ziel ihres Lebens bedeutete. Was jedoch Piłsudski von ihnen allen unterschied, war der Umstand, dass er immer eine Politik der Taten und nicht der Worte führte, und dass er ausserdem durch keine sonstigen Doktrinen oder Vorurteile gehemmt wurde. So konnte er seine ganze Energie für das eine Ziel einsetzen: alles andere war ihm nur Mittel zum Zweck.

Piłsudski war nicht nur das, was man gemeinhin einen Politiker der Tat zu nennen pflegt: er hat unter dem Wort „Tat“ immer nur die unmittelbare physische Schwächung und Vernichtung des Gegners verstanden. In dieser Beziehung ist er immer Soldat gewesen, auch dann schon, als er sich um das eigentliche Kriegshandwerk noch gar nicht kümmerte. Die Polnische Sozialistische Partei hat er denn auch als einen ausgesprochenen Kampfverband organisiert, wobei er streng darauf achtete, dass die Forde-

runge nach der Wiedererrichtung eines völlig unabhängigen polnischen Staates zu dem „eisernen Programm“ der Partei gehörte. So war denn in der Vorkriegszeit gerade die sozialistische Partei in Polen zugleich auch die „nationalistische“, denn nur sie kämpfte um die integrale Unabhängigkeit, während die bürgerlichen Gruppierungen zu Kompromissen, vor allem mit Russland, neigten. Die Abneigung Piłsudskis gegen jegliche Kompromisse bildete schon immer seine stärkste Eigenschaft. Nicht diese war es jedoch, die auf die polnische Jugend der Vorkriegszeit den nachhaltigsten Einfluss ausübte, sondern es war dies sein Bekenntnis zum aktiven Kampf, das er als erster Pole seit dem Misslingen des Aufstandes vom Jahre 1863 wieder in Worten und Taten ablegte. Er zeigte, dass der aktive Kampf möglich, dass er aber ohne zureichende Mittel nicht durchzuführen sei. Daher begann er, der vorher niemals Soldat gewesen war, sich schon im vorgerückten Alter mit den Militärwissenschaften zu befassen und eine eigene polnische Armee, die „Schützenverbände“, aufzustellen. Dieses zeugte einerseits von seiner geradezu prophetischen Erkenntnis der kommenden



Le Maréchal (Druskieniki 1928)

phot. Pikiel

Paul Bourquin, Président de la Fédération Internationale des Journalistes

Le Maréchal Piłsudski vu de Suisse Romande

Beaucoup d'enfants de mon village natal ont lu pour la première fois le nom de la Pologne sur les dalles funèbres d'un modeste cimetière de campagne. Là dorment en effet d'un calme et paisible sommeil une douzaine de proscrits qui vinrent se réfugier dans le Jura bernois après la révolution, vers 1850. Par Sienkiewicz et Mickiewicz nous apprimes ensuite que le cœur de la Pologne persécutée et martyre ne battait pas seulement dans celui des patriotes mais aussi dans celui de ses romanciers, de ses philosophes et de ses savants. Puis vint la guerre. Puis vint Piłsudski. Et la libération. Maintenant, les enfants de mon village n'apprennent plus que la Pologne existe en déchiffrant péniblement au cimetière les noms et prénoms des proscrits. Les dalles scellées se sont entrouvertes. L'âme des morts s'est réveillée au souffle des vivants...

Piłsudski! Peu de destinées présentent une unité aussi forte et un dessin aussi accusé. Et quelle histoire de grande ou de petite nation n'envierait ce héros, que l'actualité, avec son luxe d'information, n'a su ni déformer ni entamer. On peut en effet n'être jamais allé en Pologne, n'avoir connu l'âme polonaise qu'à travers Cherbuliez et à admirer la renaissance d'une nation ancienne et puissante qu'à travers des reportages récents. La légende vraie du Libérateur elle, a pénétré partout. Elle a popularisé la figure du Maréchal à casquette ronde et à rudes moustaches comme l'était déjà l'image du petit lycéen de Wilno, de l'étudiant socialiste de Kharkov, de l'exilé de Sibérie, de l'imprimeur clandestin du „Robotnik“, du conspirateur, du terroriste, du proscrit, du chef des légionnaires polonais et du vainqueur de la bataille de la Vistule.

Dictateur enfin, Piłsudski nous apparaît comme un produit naturel du terroir polonais. Car il incarne à un degré inouï l'âme nationale et les destins de son peuple. Nul ne peut se flatter comme lui d'avoir accompli ce cycle qui touche à la fois à tous les degrés et à toutes les couches sociales sans s'être laissé absorber par aucun. Nul n'est aussi entièrement soi-même en se prêtant successivement au socialisme révolutionnaire et au nationalisme, à l'Autriche ou à l'Allemagne, voire au Japon ou au terrorisme russe. Nul enfin ne conserve dans les péripéties les plus contraires et les plus hostiles, la tête calme, le cœur fort, la certitude de la victoire finale. Il fallait pour que la Pologne ressuscitât que le sort changeât plusieurs fois de visage. Piłsudski n'a jamais changé de dessein. Et sa personnalité vivante évoque déjà le bronze que rien n'entame. Il est à la fois celui qui sait attendre et qui bruse l'événement. L'homme d'action qui

choisit son heure, ses alliés, noue patiemment le cercle d'amitiés utiles et peu à peu agglomère, soude autour de lui les espoirs de la patrie à venir. Mais pas de complot banal! Si Piłsudski nous est si sympathique, à nous Suisses, démocrates et républicains par essence, c'est que sa révolution des 12, 13 et 14 mai 1926 garde à distance une façon très 1830, malgré les autos-mitrailleuses, les avions et les tanks. Elle est celle d'un patriote exaspéré qui en a assez d'une tyrannie: celle de la politique. D'un révolutionnaire aussi, qui ne veut d'aucun absolutisme: surtout celui des démagogues. Enfin d'un chef qui aime par-dessus tout son pays et qui ne nourrit qu'une idéologie: l'action.

Vue de chez nous la psychologie du coup d'Etat polonais a son origine dans l'expérience historique et séculaire des déchirements de partis, de l'impuissance des clans et du désordre entraînant le démembrement. Il est des souvenirs auxquels on ne résiste pas. Loyal et franc le Maréchal ne pouvait tolérer de voir son pays sombrer dans le byzantinisme des discussions parlementaires. Il a rendu ce faisant à la Pologne et à l'Europe entière un service que l'Histoire homologuera: aux confins du bolchévisme, le Maréchal Piłsudski a maintenu deux fois le bastion de l'ordre et de la civilisation, comme autrefois Sobieski arrêta la vague musulmane sous les murs de Vienne.

Enfin ce qui séduisit, dans cette physionomie étonnamment mobile, vivante, dans cet esprit parfois déconcertant mais toujours inspiré noblement, c'est le goût absolu pour la vérité et pour le réel. Utilitaire, pratique, parfois même opportuniste, Piłsudski a réalisé la Pologne en détruisant le moins possible. Et de tous les dictateurs il semble être celui qui a le moins méprisé la démocratie cherchant à l'adapter aux conditions d'un Etat et de la vie modernes.

Enfin, les Suisses romands, qui admirent l'esprit civique allant jusqu'à l'héroïsme, la foi en la Patrie, jusqu'au sacrifice, ne goûteront pas moins cette absence de toute emphase et cette modestie bourrue qui caractérisaient le Maréchal. Un jour qu'il relatait un de ses faits d'armes, Piłsudski écrivit: „On faisait son devoir, on le faisait même un peu à la légère...“ Ou trouver dans les „Mémoires“, les „Commentaires“ ou les „Anabases“ un mot qui souligne d'avantage ce que le caractère polonais a de parenté étroite avec l'esprit latin, le mysticisme passionné et rêveur en plus, l'esprit chevaleresque aussi, enfin cet allant fier et résolu d'un peuple sûr de ses destinées, toutes choses qui sont parmi les charmes les plus attirants de la grande nation polonaise, amie de toujours de notre petite Suisse.

Ereignisse und entfachte auf der anderen Seite den lange schlummernden Wehrwillen des polnischen Volkes. Schon diese Tatsache allein würde bereits genügen, um ihn über alle polnischen Politiker seiner Zeit weit hinausragen zu lassen. Nun hat er jedoch nicht nur die geistigen und materiellen Vorbedingungen für die Entstehung des polnischen Staates geschaffen, sondern er hat diesen Staat auch zum Leben aufgeweckt und er hat es verhindert, dass nach dem Abmarsch der Besatzungstruppen aus dem Gebiet Polens ein Chaos entstand. Wenn er an der Ausarbeitung der ersten polnischen Verfassung auch nicht teilnahm und in den ersten Jahren der polnischen Unabhängigkeit sich nicht viel mit innenpolitischen Dingen befasste, so geschah dies ebenfalls in der durchaus richtigen Erkenntnis, dass zunächst einmal die äusseren Feinde abgewehrt werden müssten, bevor man an die endgültige Gestaltung des staatlichen Lebens gehen konnte. Die beispiellos schnelle Schaffung einer Armee, die alsbald fast an allen Grenzen kämpfen musste, gemahnte schon an sich ein Wunder, sie wäre indessen nicht durchführbar gewesen, wenn Piłsudski nicht schon vorher in jahrelanger, vor vielen als zwecklos ansehender Arbeit die Grundlagen für die Wehrfähigkeit des polnischen Volkes gelegt hätte. Die grossen, eine wahrhaft weltgeschichtliche Bedeutung aufweisenden Folgen dieser Arbeit, die in dem Sieg über die Sowjetrussen und in der ausschliesslich durch die polnischen Waffen und durch keinerlei von aussenher kommenden Verträge und „Geschenke“ erfolgten Festlegung der Ostgrenzen des heutigen polnischen Staates gipfelten, stempelten Piłsudski bereits zu dem, was er bis zu seinem Tode geblieben ist, nämlich zum grössten Polen nicht nur seiner Zeit, sondern ganzer Jahrhunderte.

Der früh gealterte Marschall hätte wohl nach alledem, was er für sein Land getan hatte, sich ruhig einen stillen Lebensabend gönnen können. Aber nein, er hielt es für seine Pflicht, wiederum die Zügel der höchsten Macht zu ergreifen, als er sah, dass das polnische Staatsleben die traurigen Bahnen einzuschlagen begann, die es schon einmal in das Verderben geführt hatten. Trotz Alter und Krankheit blieb er rund neun Jahre auf seinem Posten, bis ihn der Tod von diesem abberief. Und wiederum war es ihm beschieden, alles zu erreichen, was er erreichen wollte. Er stärkte die Staatsgewalt im Innern und das Ansehen Polens im Ausland. Er brachte Polen dazu, dass es im Bewusstsein seiner Kraft eine Grossmachtrolle spielen und eine Grossmachtpolitik führen konnte. Wohl selten hat es einen Mann gegeben, der sich so hohe Ziele gesteckt und sie so erfolgreich erreicht hätte! Und dabei hat er diese Ziele nicht durch Glück oder Zufall, sondern durch Ausdauer, Arbeit und Pflichterfüllung errungen.

Das Leben Marschall Piłsudskis kann wohl für alle Männer und für alle Völker ein leuchtendes Beispiel darstellen, dem viele nachstreben, das jedoch nur die wenigsten und gottbegnadetsten je werden erfüllen können.

l'espoir de retrouver son corps. Espoir et certitude. Mais il ne le retrouvera pas tout seul: il faudra que cette âme, à un moment décisif, se fasse chair, qu'elle se fasse homme, et que cet homme sache rassembler son peuple autour de lui, pour, avec lui, reconquérir la terre de ses pères. Et il faut aussi que cet homme lui-même, ce chef se sente solidaire de tous les grands morts qui l'ont précédé, qui, avant lui, bien avant lui, ont fait ce peuple, l'ont maintenu, défendu, lui ont composé sa gloire aux jours heureux ou son héroïsme aux jours de malheur, l'ont exprimé, immortalisé par leurs oeuvres, qu'il s'agisse d'un monument ou qu'il s'agisse d'un chant.

Piłsudski fut cet homme-là. Il est l'anneau qui a relié entre eux les deux tronçons de la chaîne polonaise: celui du passé et celui de l'avenir. Il a fait une révolution — l'apparition d'un grand homme est en soi une révolution — mais il a en même temps assuré la continuité. Il a pris la Pologne totale, la Pologne dans la totalité de son histoire, et il l'a portée dans les temps nouveaux, dans l'avenir. Et maintenant, il est allé rejoindre dans la tombe ceux qui l'avaient précédé: les morts, les grands morts qu'il a pour ainsi dire ressuscités et dont il a recommencé l'oeuvre au point où elle avait été rompue et interrompue.

Que la Pologne se console de cette mort. Car cette mort vérifie la parole d'Auguste Comte: „Les morts seront toujours plus vivants que les vivants“. La mort d'un grand homme, ce n'est pas l'oubli, c'est le contraire de l'oubli. C'est une sublimation de l'homme vivant qui avait, comme tous les hommes vivants, ses défauts et ses insuffisances, ses erreurs et ses lacunes. Ce qui se trouvait d'incomplet, d'inachevé, de mortel en lui, se décente. Sa vie se désencombre des détails inutiles. Elle se reconstruit comme une oeuvre d'art. Le chef-d'oeuvre sort de l'oeuvre. Il reste la gloire qui est une transfiguration sur la montagne. Il reste l'exemple, et l'exemple continue d'agir. La renommée qui, comme le dit Rilke à propos de Rodin, n'est guère au début, que la somme des malentendus, des incompréhensions, des hostilités et des jalousies qui s'accumulent autour d'un nom, la renommée devient un culte. Et la tombe devient un de ces lieux sacrés où tout un peuple se rassemble pour se retrouver dans son unité, reprendre conscience de soi-même, récupérer sa force en touchant la pierre, tandis que le chef, devenu héros, se dresse au-dessus de la multitude: „Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change“.

Carl Mettler, Warschauer Korrespondent des „St. Galler Tagblatt“

Józef Piłsudski

„Wódz to był wielkiej mocy i sławy, Kiedy po nim lud prosty tak płacze I o zdrowie tak pyta ciekawy“

(Adam Mickiewicz: „Śmierć pułkownika“)

„Zu grosser Macht und hohem Ruhm war er der Führer; Das schlichte Volk in Zähren drum zerfliesst“.

Mit diesen Worten, welche das unserer Arbeit vorgestellte Motto frei wiedergeben, hat Adam Mickiewicz, der

kathorische Imperativ, welcher den mit seinem schweren Geschicke hadernden, an seiner Zukunft zweifelnden Studenten der Universität Charkow aufrecht erhielt, als er im Zusammenhang mit dem Attentat auf Alexander III. 1887 in die Peter und Paul-Festung und von da für fünf Jahre nach Sibirien in Verbannung geschleppt wurde. Nachdem er die ersten Stürme der Entmutigung und der Depression überwunden hatte, begann er sein intensives Studium über den polnischen und russischen Sozialismus, das in immer weiterem Umfange ein Studium der Volksseele der beiden verwandten, aber doch so ver-

schene der polnischen und der russischen Volksseele liegt. Von dieser Erkenntnis hat sich Piłsudski noch in diesen seinen letzten Lebenstagen leiten lassen, da er jede politische Bindung Polens mit Russland kategorisch ablehnte. Oder entspringt der Grund zur ablehnenden Haltung gegenüber dem Ostpakt nicht jener gleichen Erkenntnis und Ueberzeugung, wie sie Piłsudski vor beiläufig vierzig Jahren in die Worte zusammengefasst hat, als er von den russischen Sozialisten schrieb: „Sie alle sind mehr oder weniger verkappte Imperialisten, die Revolutionäre nicht ausgenommen. Ein elementarer Zentralismus ist das Charaktermerkmal aller ihrer Absichten, die ewig und immer nach dem Absoluten hinstreben“. Man messe die historischen Ereignisse in Russland seit dem November 1917 an diesen Worten Piłsudskis und behaupte dann, sofern es noch möglich ist, Piłsudski habe mit diesem seinem Jugendworte nicht die heutigen Absichten der russischen Revolutionäre, die Absichten Lenins, Stalins, Molotows, Litwins und anderer prominenter Politiker und Führer Sowjetrusslands gezeichnet.

„Liebe! Liebe Polen! Das ist der andere kathorische Imperativ, der dem ganzen Leben und Schaffen Piłsudskis Richtung und Ziel gibt. Ob er als Konspirator verbottene Schriften nach Polen schmuggelt, ob er als Setzer, Drucker und Redakteur in einer Person den Robotnik oder seine Bibula unter die Massen der polnischen Arbeiter wirft, ob er als Politiker im siegreichen Tokio gegen das russische Riesenreich tätig ist, ob er als Kommandant der Schützen im oesterreichischen Teile des zerrissenen Polen tätig ist, oder ob er als Kommandant der Legionen die ersten polnischen Militärformationen während des Weltkrieges ins Feuer führt oder als „Kriegsminister“ der ersten polnischen, provisorischen Regierung von Beselers Gnaden nach Magdeburg ins Gefängnis wandert, immer sind es seine Liebe zur Heimat, seine Liebe und seine Feuerseele für das geknechtete, gemarterte, zertretene, geschmähte und verachtete Polen, die als Leitstern über allem seinem Tun und Lassen leuchten und seinen Mut und seine Zuversicht aufrecht erhalten.

„Ich wollte es nicht gestatten, dass in einer Zeit, da am lebendigen Leibe unseres Vaterlandes mit dem Schwerte neue Staaten und Völker herausgeschritten wurden, dabei einzig nur Polen fehlen sollte. Ich konnte es nicht zulassen, dass auf der Wage des Schicksals, die über unsern Häuptern schwebte, dass auf der Schale, auf der die Schwerter lagen, einzig der polnische Säbel fehle“. Kann das Feuer der Vaterlandsliebe mächtiger brennen, als wie es aus diesen Worten, aus diesem Bekenntnis flammt?

Leide! Viel gelitten, schweres Leid, des Leidens allerschwerste Schule hat Piłsudski erfahren und durchgekostet in seinem Leben, vor allem als Militär, Politiker und Führer seines Volkes.

„Ha! was machen? Wir werden uns also in den feindlichen Heeren gegenseitig morden, anstatt in den eigenen Reihen zu kämpfen, für die eigene Sache! Das ist für mich die zweite grosse Enttäuschung des Lebens. Der japanische Krieg und die damalige Mobilmachung hat uns nichts gelehrt“.

So ruft in schmerzvoller Erkenntnis zu Beginn des Weltkrieges der Führer der ersten polnischen Truppen seinen

Landleuten in der nächsten und fernerer Umgebung zu, und als Echo tönt aus den Landen jenseits der oesterreichischen Grenzen nur hoffnungsloses Misstrauen und Schweigen entgegen. Ja, in den eigenen Reihen selber muss Piłsudski Enttäuschung, ja Undankbarkeit und völlige Verneinung seiner besten Absichten erleben, als er von den Verhältnissen gezwungen 1916 die Legionen verlässt, um auf der politischen und diplomatischen Bühne als Kriegsminister der ersten polnischen Regierung seine Ziele weiter zu verfolgen, als Einsamer und Einziger, dessen Tun die Freunde verkennen und die Gegner beargwöhnen. Doch Piłsudski bleibt sich selber treu, wohl wissend, dass gerade im Leid sich die Grösse des Mannes offenbart, und dass der Starke für sich allein am stärksten ist. Als er im Juli 1917 für seine Ueberzeugung und Eigenliebe nach Magdeburg ins Gefängnis geht, da nimmt er auch die Gewissheit mit sich, dass früher oder später die Stunde schlagen wird, wo er als Geprüfter, in hartem Leid Geprüfter, von seinen Getreuen gerufen werden wird, um seines Volkes und seines Landes Schicksal in seine feste Hand zu nehmen und allen Anfeindungen und Widerwärtigkeiten zum Trotz zum glücklichen Ziele zu führen. Zweimal hat Piłsudski seit dem November 1918 entscheidend in das Geschick der polnischen Republik eingegriffen, im November 1918 selber, als er als Staatschef den polnischen Staat nach Innen und Aussen organisierte und 1926, als er gedungen von der Parteien Zwierrat und Uneinigkeit, die den jungen Staat an den Rand des Abgrundes gebracht hatten, eingriff und mit eiserner Hand jenes Régime einrichtete, das in nunmehr neun-jähriger, harter Arbeit einen wirtschaftlich, politisch und sozial durchaus konsolidierten Staat geschaffen hat. Freilich, nicht immer ist Piłsudski der ihm gebührende Dank, die ihm gehörige Anerkennung geworden, selbst nicht von den Kindern und Angehörigen des eigenen Vaterlandes. Und das ist vielleicht das herbe und schwerste Leid gewesen, dass so viele seiner guten Absichten, so viele seiner guten Ratschläge verkannt und missachtet worden sind. Einmal hat Piłsudski diesem Schmerze, der bitteren Enttäuschung, die ihm vom Volke so oft bereitet worden, Ausdruck gegeben, damals, als unter den Kugeln eines Phanatikers der erste Präsident der Republik verblutete.

„Diese Tat einer moralischen Verirrung, die darin besteht, dass man mit einer solchen Leichtigkeit die moralische Verpflichtung von einer Person auf eine andere abschiebt, hat mich schwer erschüttert. Wenn ich derart verantwortlich bin, dass jemand sich für berechtigt hält, mich zu erschiessen, so errachte ich das als unserer Nation unwürdig, einen anderen zu erschiessen, und sich dessen nicht zu schämen, trotzdem dieser andere keine Verantwortung auf sich genommen hat“.

Die späteren Ereignisse und Attentate auf seine Mitarbeiter haben Piłsudski einen weiteren, tiefen Schmerz hinzugefügt, und wenn er auch in der Folge mit eiserner Hand die Uebeltäter und alle ihre Gesinnungsgenossen zu fassen suchte, so hat er dabei doch nie der Willkür des Diktators oder Tyrannen stattgegeben, wie wir es anderweitig immer wieder erleben. Ueber persönlichem Leid und Schmerz stand ihm eben der Staat, stand ihm seine Heimat, das geliebte Polen und

dessen Interessen und die Rechte und Interessen des Volkes.

Arbeit! Die vierte und letzte Stufe auf dem Lebenswege des verblichenen Marschalls!

„Nur jener Mann ist wert Mann geheissen zu werden, der eine feste Ueberzeugung hat und es auch wagt, derselben ohne Rücksicht auf die Folgen durch die Tat Ausdruck zu verleihen“.

So schrieb der Verstorbene vor beinahe vierzig Jahren, und was damals der junge Sozialist und Revolutionär an die Adresse seiner Partei- und Gesinnungsgenossen geschrieben hat, das hat er als

rer, aber auch freudiger Verantwortung ist es gewesen, als er Ende 1916 seine Legionen verliess, als provisorischer Kriegsminister waltete, und nur das Verantwortungsbewusstsein gegenüber dem Volke und dem Staate konnte ihn bewegen, im November 1918 das keineswegs leichte Amt eines Staatschefs zu übernehmen. Als er 1922 in die unfreiwillige Musse nach Sulejówiek zog, da war es wieder das Bewusstsein der Verantwortung vor der Geschichte und dem Volke, das ihn zu diesem Schritte trieb. Und nicht minder im Mai 1926! Und seither Tag für Tag hat Piłsudski in freudigem



Le Maréchal entouré de généraux (1932)

phot. Pikiel



Le Maréchal se rendant à Genève en compagnie du colonel Beck (1924)

phot. Pikiel

grosse Dichter der polnischen Romantik und Sänger der polnischen Freiheitsbewegung vor rund hundert Jahren das Andenken der Freiheitsheldin Emilia Plater geehrt und es auf immer der Zukunft und dem Liede überliefert. An der Totenbahre Piłsudskis, des ersten Marschalls des wiedererstandenen, freien und unabhängigen Polen, der Sonntag Abend den 12. Mai die Augen zur ewigen Ruhe schloss, zeichnet wohl kein anderes Wort kürzer und treffender das ganze Leben und Streben, Schaffen und Wirken jenes Mannes, der neben dem geisen Präsidenten Masaryk als einziger Staatsmann des heutigen Europa sagen konnte und durfte, dass seiner Jugend kühnsten Streben und Hoffen Wirklichkeit geworden ist.

Das Lebenswerk Piłsudskis, ein freies unabhängiges Polen, das heute im Konkrete der europäischen Grossmächte keine untergeordnete Rolle spielt, reicht in seinen ersten und tiefsten Wurzeln zurück bis in der Kindheit jüngste Tage. Geboren am 5. Dezember 1867 auf einem Gutshofe in der Nähe von Wilno, stand seine Jugendziehung ganz und gar unter dem Eindruck des für die polnische Freiheitsbewegung so unglückseligen Ausgangs des Aufstandes von 1863 und dessen schweren Folgen für die Bevölkerung des „Königreiches Polen“. Als erste, lebhaft Eindrücke und Erinnerungen blieben die Erzählungen seiner Mutter über den Aufstand und den Kampf mit den Unterdrückern in der Seele des gereiften Mannes haften und gaben allem seinem Streben und Mühnen die entscheidende Richtung.

„Meine Mutter, eine unversöhnliche Patriotin erzog uns, indem sie vor allem ihren Nachdruck darauf verlegte, uns immer wieder zu sagen, dass der Kampf mit den Feinden des Vaterlandes eine Notwendigkeit sei“. So schreibt Piłsudski in seinem Buche „Wie ich Sozialist wurde“.

„Lebe, liebe, leide und arbeite! Das war die bittere, aber unaufhörliche Lehre der Eltern“, so bekennet Piłsudski weiter, und diese bittere, aber unaufhörliche Lehre der Eltern wurde zur grossen Maxime, an der Piłsudski als Student, Revolutionär, Konspirator, Politiker, Feldherr, Staatsmann, als Mann und als Mensch bis zu seinem letzten Augenblicke unerschütterlich festgehalten hat. In der unerschütterlichen Treue zu dieser Maxime, dieser Lehre aus dem Muttermund, dürfte die Lösung aller jener Rätsel liegen, die aus der Ferne gesehen, so oft im Leben und Arbeiten Piłsudskis in scheinbar widerspruchsvollen Ereignissen zu Tage getreten sind.

Lebe! lebe für Polen! Das war der

schiedenen Völker wurde. Nicht leicht ward ihm die Erkenntnis von dem überaus grossen seelischen und Charakterunterschied, der diese beiden slawischen Brudervölker von einander trennt, und bitter muss die Enttäuschung gewesen sein, als der junge Idealist und Träumer von einer Weltbrüderschaft oder zum mindesten einer slawischen Brüderschaft zur Erkenntnis gelangte, dass mehr grundsätzlich Trennendes als Einendes zwi-

Richard Bovet-Grisel

L'oeuvre du Maréchal vue de Suisse

Un premier souvenir relatif aux problèmes polonais, commun à beaucoup de Suisses. En faisant des études universitaires à Berlin, on trouve dans cette ville cent mille Polonais. On s'intéresse à eux, l'on étudie les difficultés qui surgissent entre les deux nations, l'on franchit même l'Oder. Neuf fois sur dix, l'adolescent helvétique s'éprend d'une vive sympathie pour la glorieuse patrie de Kosciuszko. Le culte de ses traditions, en dépit de l'absence de toute école où l'on enseignait en langue polonaise, tient du prodige.

Deuxième souvenir: l'arrivée à Rapperswil, un dimanche après-midi, d'un congrès de la presse suisse. Subitement, après l'entrée dans le château, la „chaleur communicative des banquets“ fait place au silence et à un recueillement religieux. C'est avec une émotion poignante que l'on parcourt ces salles dans lesquelles, par ses trophées couverts d'une gloire malheureuse, pleurait la Pologne tout entière, exilée dans notre petit pays par l'inintelligente volonté des grands de ce monde. La sympathie manifestée par les congressistes était unanime: de fait, il n'y eut jamais de divergences entre Suisses à ce sujet. Et parmi ceux qui, durant la grande guerre témoignaient d'une vive sympathie pour la France, il s'en trouva qui furent à même d'expliquer à leurs voisins de l'Ouest l'attitude, qui d'abord leur était un peu incompréhensible, des chefs du mouvement polonais.

Qui donc incarnait de la façon la plus marquante le point de vue polonais, sinon le colonel Piłsudski? Il illustrait brillamment, aux yeux du monde étonné, avec génie et magnificence. On voyait surgir le „destin hors série“ d'un homme entouré d'une réelle légende, d'une „carrière fabuleuse et inouïe dans l'his-

toire de la Pologne“; et de beaucoup d'autres peuples, pourrait-on ajouter.

Carrière mouvementée en effet, que celle de ce perpétuel insurgé, romantique dans les pensées, positif dans ses actes, et dont tous les actes — qu'il fut écolier révolutionnaire, chef des Légions, emmuré dans une forteresse allemande ou dictateur — ont été inspirés par l'inébranlable volonté de rendre à la Pologne son indépendance et sa grandeur.

Ce qui a peut-être déterminé toute sa psychologie, ce fut d'être né quatre ans après l'échec de l'insurrection de 1863: „Grandeur, où est ton nom? — disait le futur Maréchal en parlant de ce tragique événement. — Il n'y a pas de grands hommes, il n'y a pas de volontés à la taille de l'insurrection. Des héros, des martyrs — oui, mais pas de chefs“. Il ajoutait que si cette insurrection eut une issue fatale, ce fut en grande partie faute d'un chef, faute d'un homme responsable, d'un homme qui est fort, d'un homme qui agit. Cet homme, il résolut de l'être. Et il le devint.

Piłsudski appartenait par sa famille, son éducation et ses actes à la grande race des patriotes polonais. L'influence qu'avait exercée sur la formation de son esprit cette année fatidique de 1863 courut à celle de sa volonté dans la même mesure que les enseignements de son père et l'ardente foi patriotique de sa mère. Celle-ci terminait toujours ses entretiens par le psaume de Krasinski: „Au nom du Seigneur, la Pologne vivra... Et si ce n'est l'oeuvre des justes, ce sera, de par la volonté divine, l'oeuvre des démons“.

Ce fut simplement l'oeuvre d'un Chef.

Dans ces circonstances, le manoir seigneurial dans lequel il passa ses premières années ne pouvait être que le château des lamentations, tandis que, selon le mot fameux, „l'ordre régnait à Varsovie“. Circonstance aggravante, la fortune familiale, lentement amassée par la suite des générations, fut anéantie. Ce fut l'écrasement complet. Ce désenchantement se traduisit rapidement par une haine profonde sinon du peuple russe, du moins du système gouvernemental qui opprimait toutes les tentatives politiques indépendantes, qu'elles vinssent. Les circonstances extraordinaires de cette carrière mouvementée expliquent l'état d'esprit du futur héros national. Pour Piłsudski, en lutte dès son enfance avec les autorités, la première condition de ses aspirations était l'élimination de la Russie.

Que ce fût à l'école primaire, au lycée ou à l'université, ce jeune homme apprit à conspirer. Les mesures de répression de l'autorité, loin de l'abattre, ne firent qu'irriter son ardeur. Rentré à Wilno après son expulsion de l'université de Charkov, il devint une manière de „carbonaro“, insensible aux menaces de l'oppression, impavide en face des coups de la destinée.

Pour entraîner le monde ouvrier, il soutint ardemment ses revendications et se proclama socialiste. Il prétendit même l'avoir été jusqu'à la fin; mais les internationalistes marxistes ont toujours eu peine à reconnaître ce frère d'un genre si particulier. Brouillé avec ses anciens camarades collectivistes, il dirigea son activité du côté de l'armée, et prépara les légions polonaises. C'est qu'il était complètement un soldat, et aussi un entraîneur d'hommes. Il possédait l'instinct du pouvoir.

Führer seines Volkes und Marschall, das hat er als Staatsmann und Schöpfer der polnischen Republik durch sein eigenes Wirken und Schaffen hundertfach bewiesen und erfüllt. Eine Tat freudiger, selbstbewusster Verantwortung ist es gewesen, als er am 6. August 1914 als Führer seiner Schützen, diese an die Front führte gegen den ausdrücklichen Willen seiner übergeordneten, oesterreichischen Militärinstanzen. Eine Tat schwe-

Verantwortungsbewusstsein alle Last eines oft verkannten und oft geschmähten Staatsmannes auf sich genommen und durch so manche Tat bewiesen, dass es ihm um nichts geht, als um die Tat. Schöne Worte, leichte Phrase, diplomatisches Wortspiel und Geplänkel liegen ihm nicht, denn er ist Tatmensch, Realist in des Wortes striktester, aber auch inhaltsreichster und wahrster Bedeutung. Hätte man das nicht vergessen, so manche Ueberraschung der Innen- und Aussenpolitik Polens seit 1926 wäre keine Ueberraschung gewesen; hätte man in Piłsudski immer den Tatmenschen, den Realisten gesehen, immer und überall, so manches wäre klar und eindeutig gewesen, was soviel Kopferbrechen und Rätselraten hervorgerufen hat.

Nun ist er heimgegangen, der erste Marschall Polens und sein grösster Staatsmann seit den Tagen, da die Nacht der Knechtschaft über das freie, stolze Polen hereingebrochen ist. An seiner Bahre trauert ein ganzes Volk, nicht seine Freunde und Anhänger nur, auch seine Gegner senken schweigend die Fahnen. Sein Werk und seine Arbeit, wenn er sie auch überraschend und allzusehnell aus seinen starken Händen hat geben müssen, sie liegen doch in guten Händen, und schaut man in die tränenerfüllten Augen, mit denen die Nachricht vom Hinscheiden Piłsudskis ganz allgemein unter der Bevölkerung aufgenommen worden ist, dann kann man nicht vollends der Ueberzeugung sein, dass das ganze polnische Volk gesonnen ist, das Werk und die Arbeit des Verstorbenen standhaft weiter zu führen und so „dem Gründer und Erbauer der Republik“ die höchste Ehre und Verehrung zu bezeugen. Und mögen Wochen und Tage, Jahre und Monate vergehen und in das Meer der Vergessenheit hinabsinken, Piłsudskis Werk und Arbeit, Geist und Idee werden unvergessen weiter leben nicht nur in polnischen Herzen, sondern in der Welt, denn nicht nur als Staatsmann, Politiker und Führer seines Volkes, nein als Mensch ist er stets treu geblieben jenem Worte, das er in den schweren Stunden der sibirischen Gefangenschaft seinem Vater nach Hause geschrieben hat:

„Mein Streben galt der Menschheit, ihrem Glück, Ihr galt die Morgenröte meines Denkens; Mein Sehnen war, das hadernde Geschick Der Brüder im Meer der Liebe zu versenken: Ein Jeder sollt' im Mensch' den Bruder sehen Und keine Zwierrat in der Welt mehr säen“.

Colonel B. E. M. Charles Merzbach

Piłsudski, sauveur de la Pologne

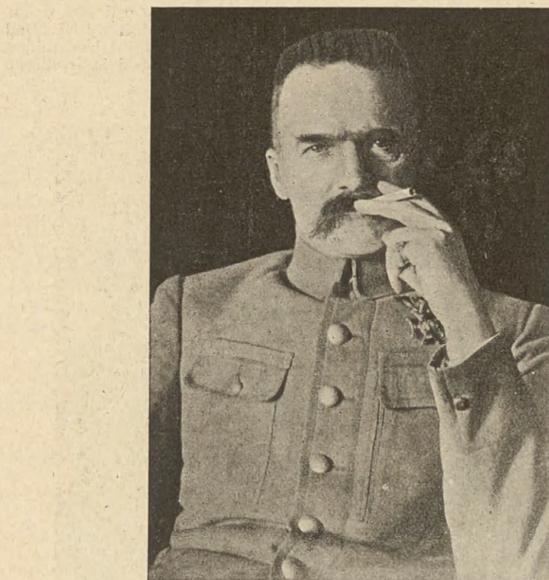
„L'unité, la liberté, la vie de notre Patrie, Accordez-nous, Seigneur”.

C'est ainsi que se termine la célèbre „Litanie des pèlerins” du grand poète romantique Adam Mickiewicz, une des gloires littéraires de la Pologne.

Faire de cette prière une vivante réa-

lité constituera à jamais la plus étonnante réalisation que le monde ait vue; aussi est-il certain que le nom de Piłsudski sera toujours considéré comme la personification la plus complète du patriotisme et de l'amour de la Patrie.

Donner l'unité, la liberté, et la vie à une nation de 30 millions d'habitants, répartis entre les trois plus puissants empires d'Europe, était certes une idée considérée par la plupart comme très chimérique, sauf par les Polonais, car c'était pour eux tous le rêve inassouvi qui leur avait été transmis par leurs parents, de génération en génération depuis 1794.



Le Maréchal (1921)

lité constituera à jamais la plus étonnante réalisation que le monde ait vue; aussi est-il certain que le nom de Piłsudski sera toujours considéré comme la personification la plus complète du patriotisme et de l'amour de la Patrie.

Donner l'unité, la liberté, et la vie à une nation de 30 millions d'habitants, répartis entre les trois plus puissants empires d'Europe, était certes une idée considérée par la plupart comme très chimérique, sauf par les Polonais, car c'était pour eux tous le rêve inassouvi qui leur avait été transmis par leurs parents, de génération en génération depuis 1794.

Cette idée de la renaissance de la Pologne était commune à tous les Polonais restés au pays de leurs pères, ou répartis dans les lointaines colonies du Brésil ou des Etats-Unis, ou bien encore installés dans un quelconque des pays d'Europe. Partout d'ailleurs ils avaient conservé précieusement, de même que leur langue, le désir tenace qui leur avait été chanté par leurs poètes et leurs écrivains nationaux et surtout par le trio romantique Mickiewicz, Slowacki, Krasiński.

Mais, pour en arriver là, il fallait se libérer de trois Empires. Malgré tout l'extraordinaire de cette entreprise, elle s'est vue réalisée grâce surtout aux qualités de volonté, d'énergie de Piłsudski, jointes à celles du plus pur patriotisme et du plus complet désintéressement. Ce qu'il faut admirer chez ce grand Polonais, c'est l'unité de sa vie tout entière orientée vers le même idéal „la libération de la Patrie”.

Ce but suprême qu'il s'est rapidement donné après ses années de collège à Wilno et d'université à Kharkov, lui avait cependant valu aussitôt cinq ans de déportation en Sibérie orientale, par simple mesure administrative. Ces cinq années terribles furent comme l'aiguillon le dirigeant de plus en plus dans la voie qu'il s'était choisie. Il repoussera de plus tout rapport avec les révolutionnaires et nihilistes russes, et ne s'appuiera que sur la masse populaire polonaise, dont il connaissait les sentiments profonds et qu'il fera soulever et armer.

Il a étudié à fond l'insurrection polonaise de 1863, et a été convaincu que ce qui y avait surtout manqué, c'était une vraie tête, un chef énergique et volontaire. Pour l'avenir il veut être ce chef et, dans ce but, il faut qu'il reste en rapport avec le peuple par l'intermédiaire d'un journal, nécessairement clandestin, puisqu'il était édité dans le „Royaume”. Il en était à la fois le rédacteur, l'imprimeur et le distributeur.

Il a déjà en mains un moyen d'arriver à ses fins, mais c'est bien peu de chose, car, malgré le succès de son journal, il ne peut espérer un réel avantage qu'après une diffusion énorme.

Aussi, quand éclate la guerre du Japon contre le colosse moscovite en 1904, espère-t-il pouvoir trouver un appui auprès du gouvernement nippon, en lui proposant de fomenter des soulèvements sur les arrière-pensées de l'armée russe. Malheureusement son voyage dans ce but à Tokio ne donne aucun résultat.

Il rentre à Cracovie, certes déçu, mais de plus en plus décidé à ne rien laisser au hasard et à poursuivre inlassablement l'organisation de la jeunesse de toutes les classes en vue de la lutte armée; car il sent arriver le conflit. La question polonaise, toujours agitée, n'a encore reçu aucune solution depuis 1794 et ne pourra en recevoir une qu'à l'occasion d'une vaste conflagration. Il faut alors que, dès le

début, le problème polonais soit posé devant l'Europe entière et que les Polonais s'y montrent décidés à exiger un changement à leur situation inique.

Les „chasseurs” de Piłsudski se forment donc en Galicie et, sans obtenir d'appui officiel, jouissent de la part du

forme bleu horizon des chasseurs polonais devient rapidement populaire dans toute la Galicie, à Cracovie, à Lwów et ailleurs: on les voyait circuler le dimanche en troupes bien disciplinées et procéder dans les campagnes et même dans les montagnes des Tatras à des manœuvres de toute espèce; d'autre part, tous les moyens étaient employés pour récolter des fonds pour le „trésor militaire” et pour grouper la masse polonaise dans la „Fédération des partis de l'indépendance”.

Que dire de la glorieuse histoire des Légions au cours de la campagne? Une troupe vaut surtout par la hauteur de son moral et par la valeur de son chef; on put bientôt se rendre compte de l'une et de l'autre. Individuellement les combattants polonais sont très courageux et, en tant que troupe constituée, ils font preuve d'une discipline à toute épreuve. Ils se couvrent rapidement de gloire indiscutée et Piłsudski, qui n'a jamais suivi les cours d'aucune école militaire, mais qui s'est formé lui-même et est un conducteur d'hommes consommé, se montre à la fois militaire de talent et habile politique.

Très habile, en effet, sa décision en 1917 de ne plus continuer à se battre pour les Austro-Allemands, qui réclament des Légions un serment de fidélité; très habile également l'ordre qu'il donne défendant encore aux Polonais de s'enrôler dans les armées, mais au contraire leur prescrivant de se grouper dans les associations patriotiques. A ce moment, en effet, la guerre devient de plus en plus une guerre d'usure et il ne convient pas d'aider les empires centraux à „tenir”.

Piłsudski est enfermé à la citadelle de Magdebourg et les légionnaires dans les camps de concentration.

On connaît la suite: l'arrivée de Piłsudski à Varsovie le 11 novembre 1918, la création du conseil de régence le même jour et, dès le 14 novembre, Piłsudski chargé tout seul de tous les pouvoirs, tant civils que militaires.

Quelle apothéose pour le grand patriote, mais aussi quelles terribles responsabilités, alors que le sol national polonais n'était ni fixé encore, ni libre des troupes ennemies, allemandes et russes!

Piłsudski a parfaitement notion de la situation et s'empresse de former une

armée au moyen des combattants épars: en quelques jours, il parvient à réunir ainsi plus de 150 000 hommes. Il est grand temps, car le pays doit se défendre à la fois contre les Tchèques, contre les Ukrainiens, contre les troupes allemandes rentrant chez elles, et contre les attaques bolchéviques. Tout cela pendant que les diplomates et hommes d'Etat s'occupaient à Paris de régler le sort de la Pologne dont ils ignoraient beaucoup de choses, et que, en Pologne même, se poursuivait péniblement l'unification des trois tronçons de l'ancien royaume reconstitué.

C'est alors que Piłsudski donne une nouvelle preuve de ses qualités de grand politique et de patriote désintéressé en demandant la convocation de la diète, et en repoussant la dictature. M. Paderewski, venu de Paris, devient président du conseil des ministres, et le 19 février 1919 Piłsudski donne sa démission; celle-ci est d'ailleurs refusée et la diète lui confère à nouveau le pouvoir suprême, à l'unanimité.

Mais ce sont des qualités militaires surtout que dut déployer Piłsudski au cours des années 1919 et 1920: en avril 1919 l'expédition de Wilno, menée avec une promptitude étonnante, de même que celles de mai et de juin et la liquidation partielle du front de l'Ukraine, par suite d'une heureuse prise de contact avec le Président de la République Ukrainienne Petlioura. Cela permet d'utiliser l'hiver suivant à un travail d'organisation de

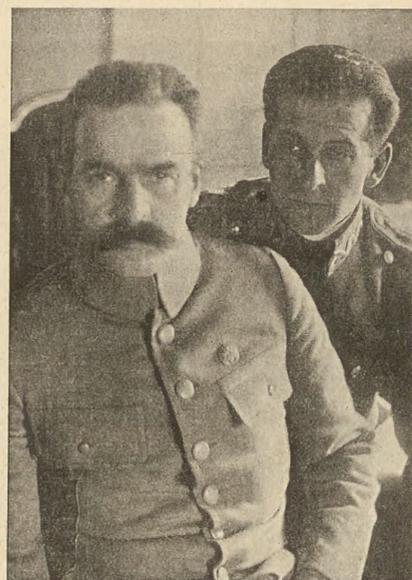
Le printemps de 1920 amène l'expédition de Kiev, habile manœuvre qui eut pour effet de déjouer les plans des adversaires, alors que ceux-ci préparaient une expédition au nord du Pripet. Mais voilà les mois de juin et de juillet caractérisés par l'avance irrésistible des armées bolchéviques, qui déjà menacent Varsovie elle-même. C'est la crise dans toute son horreur.

C'est dans les situations angoissantes et désespérées qu'on peut le mieux apprécier le caractère et la valeur du vrai chef, et, ne l'oublions pas, Piłsudski est à la fois généralissime et chef d'Etat. En cette occurrence, Piłsudski assumait toutes les responsabilités et sauva littéralement la Pologne et même l'Europe tout entière; aussi mérite-t-il, sans aucune réserve, le titre de Maréchal de Pologne qui lui fut octroyé par la suite.

Dans un livre tout récent sur les légendes de la Grande Guerre, le Général Mordacq étudie celle signalant que la „victoire des Polonais serait due à l'exécution d'un plan du Maréchal Foch, que le Général Weygand aurait apporté à Varsovie en juillet 1920, au mo-

positions prises par le Maréchal Piłsudski qui fut bien, à cette époque, le sauveur de son pays”.

Le Général Mordacq explique toute la genèse de la „manœuvre de Varsovie”, conçue par Piłsudski dans la nuit du 5 au 6 août 1920, après avoir entendu



Piłsudski et son aide de camp Wieniawa (1917)

ment où les armées soviétiques marchaient sur la capitale de la Pologne et n'en étaient éloignées que de quelques kilomètres.

„C'est là une pure légende. Si la Pologne a été sauvée, ce fut grâce aux dis-

les avis du Général Weygand et de son propre chef d'état major, le Général Rozwadowski. Alors que ceux-ci, ainsi que la plupart des grands chefs de l'armée, opinèrent pour la manœuvre par l'aile gauche, dans la région de Modlin, Piłsudski adopta la solution opposée: l'exécution de la contre-attaque par l'aile droite sur les arrières des armées bolchéviques, manœuvre exécutée par une armée rassemblée en secret sur le Wierpz et dont le grand soldat prit lui-même le commandement.

Les bolchéviques attaquent les 14, 15 et 16 août sur tout le front; le 16, ils paraissent déjà fatigués. C'est alors que le Maréchal lance son attaque sur les lignes de communications ennemies au moyen de sa IV^e Armée. Le résultat est décisif. Le lendemain la III^e Armée se joint à la IV^e Armée, et, dès le soir, les troupes soviétiques attaquent vers Varsovie, reculent; le 18, c'est la retraite sur toute la ligne.

Trouvant sa présence nécessaire à Varsovie, Piłsudski s'y rend alors, à l'effet de stimuler ses subordonnés chargés de la poursuite et de leur donner la foi dans le redressement final.

*

Ces quelques lignes montrent dans toute son ampleur la personnalité réellement incomparable du grand Polonais qui compléta sa brillante victoire par la manœuvre du Niemen, fixant définitivement la frontière orientale du Pays et contraignant les bolchéviques à demander un armistice. Le traité de Riga fut signé en mars 1921 avec les Soviétiques.

Il ne nous est pas possible, dans ce modeste article, de suivre pas à pas toute la carrière du Maréchal Piłsudski, ni d'insister sur sa profonde culture, sa grande simplicité et son désintéressement absolu qui lui ont attaché toutes les classes de la population. Rappelons seulement qu'en 1922 il quitta volontairement le pouvoir, qu'en 1923 la Diète proclama solennellement que „Józef Piłsudski en tant que Chef d'Etat et Commandant en chef a bien mérité de la Patrie”, qu'en 1926, après son „coup d'Etat”, il refusa à nouveau la présidence de la République.

Il convient, avant de terminer, de faire remarquer combien le Maréchal Piłsudski a eu raison de doter la Pologne d'une forte et solide organisation militaire. Il faut considérer qu'il a de cette façon sauvé une fois encore sa Patrie. Et ne faut-il pas voir dans cette force armée une des principales causes des succès récents enregistrés par la diplomatie polonaise: pacte de non-agression avec les Soviétiques en 1932, complété par celui de 1933 définissant l'agresseur, accord germano-polonais conclu pour dix ans en 1934? Ces conventions constituent, à n'en pas douter, de sérieux gages d'heureux avenir pour la Pologne.

Et maintenant pour conclure, n'estimez-vous pas qu'en étudiant la vie exceptionnelle de Piłsudski, on est frappé par sa forte et puissante personnalité: fort instruit, très cultivé, alliant beaucoup de réalisme au romantisme de sa race, il était surtout ce qu'on appelle „un caractère”: ferme, énergique, taciturne, aimant les responsabilités, droit et juste, il constituait le vrai type du Chef.

Inclinons-nous bien bas devant le Premier Maréchal de Pologne, Józef Piłsudski, sauveur de sa Patrie.

Pierre Nothomb

Sur une colline mosane

J'ai raconté il y a dix ans dans un de mes romans du nationalisme belge, „Risquons tout”, l'arrivée en Belgique, au printemps de 1838, à la veille d'une guerre menaçante, d'un autre Polonais illustre. Sur quels documents familiaux me suis-je basé pour désigner l'endroit exact où ce guerrier passa notre frontière, atteignant les rives de la Meuse? Je ne le sais plus. Mais je frémis encore comme mon héros Jean-Louis et sa romantique épouse quand je repasse par ces lieux. Cet épisode, c'est toute ma jeunesse attendant d'un miracle la grandeur et la vie de mon pays.

„Jean-Louis se souvient de cette exaltation devant la frontière. Allait-on demain aller de l'avant? Allait-on lâchement reculer au contraire, sans combat, sans honneur? Il se souvient de cette exaltation près de Clarisse tranquillement attentive, gentiment taciturne, pleine d'admiration ce jour-là. Comment son père, si grand orateur à la Chambre, ne lui parlait-il jamais?... Il se souvient surtout de l'homme qui apparut dans le sentier bordé de buissons.

„Serré dans un manteau de voyage, cet homme allait, rapide, sous un chapeau de feutre noir. Le vent, qui en relevait les bords, découvrait son visage martial et tanné. Il ne changea pas de route en voyant l'uniforme. Au contraire, il traversa un champ, arriva droit sur les deux cavaliers.

„Laissez-moi, dit-il, serrer la main au premier soldat belge qui m'est donné de voir!”

„Et comme Jean-Louis, mis en confiance, se nommait:

„Peut-être demain, dit l'homme, connaîtrez-vous mon nom qu'aujourd'hui, tenu par une promesse sacrée, je ne puis pas dire. Je n'oublierai pas le vôtre. Je viens ici combattre pour votre cause. J'arrive d'autres combats... Je salue en Mademoiselle, ajouta-t-il, s'inclinant gaillardement en grand seigneur, l'image de cette belle province qu'on veut vous prendre.

„Clarisse avait rougi, toute confuse. Déjà l'étranger ajoutait, sûr de lui:

„On ne vous la prendra pas!”

„Il parlait librement, comme délivré d'une longue contrainte.

„Vous représentez dans l'Europe, en ce moment la cause de la Liberté contre l'Alliance des Rois. Lutter pour vous, c'est lutter pour toutes les nations opprimées. C'est lutter pour la liberté des âmes...”

„La voix de l'étranger était haute et noble, sans presque d'accent. Jean-Louis l'avait scruté des yeux. Quel était son pays? Qui l'avait appelé ici? Il n'était pas douteux en tout cas qu'il était sincère, digne d'amour et de respect. Un chef.

„Ecoutez la voix d'O'Connell, continuait l'homme, celle de Montalembert... Elles répondent aux grandes voix qui se

sont élevées dans vos assemblées. Les nations ont des droits comme les hommes dont elles sont faites. Il arrivera un jour où l'on ne pourra plus comprendre qu'on les ait divisées, morcelées, vendues comme des troupeaux! Si vous triomphez, c'est la cause sainte qui triomphe partout; si vous cédez, jusque à quand faudra-t-il recommencer cette lutte?

„Le voyageur avait levé les yeux vers le soleil qui commençait de descendre.

„Je suis tout jeune, avait dit Jean-Louis, voyant bien que l'inconnu devait partir. J'ai reçu, il y a trois jours, mes galons. Je penserais en combattant à ce que vous venez de me dire. Je serai fier d'être à vos côtés...”

„Le voyageur avait dit adieu, et évitant la ville proche s'était alors éloigné.

„Trois jours après on avait annoncé que le général Skrzynecki, échappé des prisons autrichiennes, était arrivé à Bruxelles par une voie inconnue, le 5 février, et que le Roi avait demandé au héros polonais de prendre la tête de l'armée. Les chargés d'affaires d'Autriche et de Prusse

avaient aussitôt quitté Bruxelles. Jean-Louis fut certain tout de suite que c'était Skrzynecki qu'il avait vu. Cette rencontre providentielle, magnifique, avait éclairé plus encore le jeune homme sur sa prédestination. Il s'exaltait en y pensant.”

„Et voici qu'aujourd'hui des amis polonais, retrouvés à Liège, où je cherche une autre grande ombre, m'annoncent qu'ils vont me conduire aux lieux où, en 1914, quelques semaines avant la guerre libératrice, le „Commandant”, le futur Maréchal, vint assister dans la nuit aux exercices militaires de ses tireurs révolutionnaires. Ils étaient en Belgique des centaines, groupés en détachements dans les villes principales. A Liège était leur état-major, secret et modeste. Ils y arrivèrent ce jour-là en bon ordre, de Gand, de Bruxelles, de Namur, d'Anvers, de Louvain sous la direction de leurs chefs. Ils se rendirent de là, par divers chemins, vers une colline boisée, dans le voisinage. Et là, toute la nuit, sous la direction du chef, ils se déployèrent en service de

Pierre Daye

Le destin glorieux de Piłsudski

Peu d'époques auront autant que la nôtre fourni aux hommes des „destins hors série”. Il faut les temps de trouble pour que se révèlent les individualités les plus remarquables. Le bouleversement des classifications sociales donne sa chance au plus humble et l'énergie trouve dans les jours de vie normale, nul n'aurait songé à saisir. Je crois que parmi quelques dizaines d'individualités tout à fait remarquables que le monde a connues depuis vingt ans — et qui ont modifié ce monde, le secouant, le brisant, le reforgeant — une des toutes premières places sera accordée par l'Histoire au Maréchal Piłsudski. Pour connaître par anticipation le jugement des hommes, il suffit de se placer sous ce que j'appellerai „l'angle de vue du biographe”. Cela permet de juger les idées avec quelque objectivité et de considérer avec le détachement qui convient tous les épisodes accumulés et formant la trame d'une vie. Il faut voir celle-ci en artiste, si je puis dire, avec la succession des drames, des succès, des imprévus, et pouvoir s'exhaler devant un bel ensemble. Des hommes réalisent une grande oeuvre; pour d'autres, comme disait Oscar Wilde, c'est leur propre vie qui est leur chef-d'oeuvre. Il s'en trouve de plus rares, enfin, dont, à la fois, la vie elle-même

est un chef-d'oeuvre et qui ont réalisé une tâche que le temps honorera. Ces quelques hommes là, les plus passionnés à contempler, sont bénis des dieux. Piłsudski était des leurs.

Pour nous, dans mon pays — le pays du Roi Albert et du Cardinal Mercier — Piłsudski représentait l'incarnation du patriotisme le plus pur. On pouvait discuter ses idées ou ses méthodes, n'être pas d'accord sur certaines formes de son activité, toujours du moins on s'inclinait devant cette vertu surhumaine qui l'avait soutenu durant tant d'années, années de misères, de lutttes et de triomphes éclatants. Le Maréchal apparaissait comme un homme en dehors du temps, déjà placé dans la légende, et dont tous les gestes étaient épiques. Il devenait surtout, pour nous, l'artisan de ce phénomène providentiel dont notre enfance n'aurait pas osé rêver: la résurrection de la Pologne. Il était le surhomme, le héros, le dieu surgi, à l'heure de la destinée, aux frontières slaves de notre continent.

Piłsudski a dû mourir satisfait, satisfait de son existence, satisfait de la tâche accomplie, satisfait de savoir que l'avenir, en confirmant son oeuvre, donnerait au pays pour lequel son coeur avait battu à chaque seconde, la prospérité, la gloire et la paix.

ment où les armées soviétiques marchaient sur la capitale de la Pologne et n'en étaient éloignées que de quelques kilomètres.

„C'est là une pure légende. Si la Pologne a été sauvée, ce fut grâce aux dis-

Vicomte Charles Terlinden, Professeur à l'Université de Louvain

Belgique et Pologne

Si les traités qui mirent fin à la Grande Guerre furent décevants pour la Belgique, à qui les Puissances dirigeantes de la Conférence ne tinrent pas compte des services rendus en s'immolant pour remplir jusqu'au bout ses obligations internationales, l'opinion belge applaudit cependant avec enthousiasme à plusieurs résultats du grand conflit international, et en tout premier lieu, à la résurrection de la Pologne.



Les dernières vacances du Maréchal: Moszczenica 1934

Les affinités et les sympathies entre les deux pays sont anciennes et naissent en grande partie de la communauté d'âme qui inspire les deux peuples. Ils sont, l'un et l'autre, placés aux avant-postes de la religion catholique et de la civilisation latine et, l'un comme l'autre, ont dû lutter pour leur idéal spirituel et culturel.

Sans parler des liens artistiques, si nombreux et si intimes dans le passé, comme le montre dans ses savantes publications M. Morelowski, professeur à l'université de Wilno, ni des liens intellectuels formés par les nombreux étudiants polonais qui fréquentèrent l'antique université de Louvain, nous rappellerons ici la dette de reconnaissance contractée par la Belgique vis à vis des Polonais insurgés de 1830-1831.

L'on peut affirmer que cette insurrection rendit possible le succès de la révolution belge de 1830, en empêchant les Puissances absolutistes d'appliquer à la Belgique le fameux principe de l'intervention, par lequel Metternich s'efforçait, au plus grand détriment de la liberté des peuples, de maintenir intacte l'œuvre du Congrès de Vienne.

C'était à grand peine que la France et l'Angleterre étaient parvenues à faire triompher le principe de la non-intervention dans les affaires belges et à obtenir que les représentants des cinq grandes Puissances, réunis à Londres, signassent, le 4 novembre 1830, un protocole aux termes duquel, dans l'intérêt supérieur de la paix européenne, la Conférence se constituait comme arbitre entre le roi des Pays-Bas et les Belges, s'engageant à ne fournir aucun secours militaire au souverain contre ses sujets révoltés et imposait un armistice aux deux adversaires.

Malheureusement, par un vote, qui en ce moment constituait une grave imprudence et un défi à l'Europe, le congrès national, élu pour donner une constitution à la Belgique indépendante, avait, à la presque unanimité, prononcé l'exclusion définitive de tout membre de la maison d'Orange-Nassau. La solution sur laquelle les Puissances s'étaient mises d'accord, en donnant le prince d'Orange, fils aîné du roi des Pays-Bas, comme souverain ou lieutenant général aux provinces belges détachées de la Hollande, devenait ainsi impossible.

Au mécontentement d'ordre politique provoqué par ce vote, considéré comme outrageant pour la maison de Nassau, se joignait un vif mécontentement d'ordre dynastique chez les souverains apparentés au roi des Pays-Bas, tout spécialement chez le tsar Nicolas, beau-frère du prince d'Orange. Aussi, revenant sur ses décisions précédentes, l'autocrate décida-t-il d'intervenir manu militari en Belgique.

Comme on le sait, ce fut la publication d'un manifeste du tsar, plein de menaces pour la révolution belge, qui fit soudainement éclater, le 29 novembre 1830, l'insurrection qui depuis longtemps se préparait en Pologne.

A la nouvelle que les troupes polonaises étaient destinées à former l'avant-garde de l'armée chargée d'appliquer à la Belgique le principe de l'intervention et que des soldats russes allaient tenir garnison dans les villes de Pologne, plus rien ne put contenir le mouvement national. Le mécontentement était d'autant plus vif que l'armée polonaise, que le tsar avait, quelques mois plus tôt, re-

fusé d'associer à la libération de la Grèce, était condamnée à écraser la liberté conquise par un peuple catholique, à qui allaient toutes les sympathies de la Pologne. En se retournant contre le corps principal, l'avant-garde allait rendre impossible l'intervention tsariste en Belgique!

La révolution polonaise paralysa les forces de trois complices des criminels partages de 1772, 1793 et 1795. Non seulement le tsar Nicolas dut abandonner

ment incorrecte à son égard et persistait dans son hostilité envers le gouvernement de Bruxelles.

En dépit des avantages considérables d'ordre politique et économique devant résulter pour la Belgique de l'établissement de relations diplomatiques avec une puissance aussi redoutable et aussi vaste que la Russie, le gouvernement de Bruxelles se refusait à faire payer cette réconciliation par les réfugiés polonais. Les expulser pour complaire à un monarque étranger, déclarait-il, serait „manquer à ce que se doit à soi-même un Etat indépendant”.

La Belgique persista pendant plus de vingt ans dans sa fidélité à ses sympathies polonaises, avant de pouvoir accréditer un ministre à Saint-Petersbourg. Ce ne fut qu'en 1853, lorsque tous les Polonais à son service eurent atteint l'âge de la retraite, qu'elle put nouer des relations diplomatiques avec la Russie, encore la menace constituée par la politique du Second Empire entraînait-elle pour beaucoup dans la fin de l'obstination moscovite. Il est rare dans l'histoire de trouver pareil exemple de fidélité et de constance à l'égard d'un peuple malheureux.

Depuis lors l'amitié belgo-polonaise n'a cessé de se maintenir. L'opinion belge resta toujours favorable à l'idée de la résurrection de la Pologne; lors de l'insurrection de 1863-1864, la presse belge fut unanime dans ses vœux pour la cause polonaise et, comme en 1831, la Belgique se fit accueillante aux exilés.

Aussi, nulle part, la reconstitution de la Pologne par les traités de Versailles et de Saint-Germain ne causa-t-elle plus de joie qu'en Belgique; nulle part on ne suivit avec plus d'attention et d'admiration la réorganisation et les progrès de l'Etat polonais, que certains croyaient non viable après un siècle de disparition.

Le deuil qui a enlevé à la Pologne le grand homme de guerre et le grand homme d'Etat qui présida à cette œuvre de résurrection, qui par son énergie sauva son pays d'une nouvelle invasion des barbares, comme il le tira des difficultés d'un régime mal approprié à la vie actuelle des Etats, et qui sut, au milieu des plus graves complications internationales, orienter sa patrie vers une politique étrangère indépendante et ferme, est un deuil partagé par tous les Belges. Au milieu de leurs propres malheurs, ils n'oublient pas la douleur de leurs amis polonais et ils sont unanimes dans leurs sentiments d'admiration et de respect pour la noble mémoire du Maréchal Piłsudski.

Paul Neuray, Directeur de la „Nation Belge”

La nuit du 12 au 13 mai. Dans les salles de rédaction bruxelloises, les journalistes s'agitent. Les résultats du second tour de scrutin des élections municipales françaises arrivent, les uns après les autres. Il va falloir en dégager la leçon tandis que l'attention du lecteur belge sera attirée par deux faits d'ordre différent, cependant tous deux d'une importance capitale: la joyeuse entrée du Roi Léopold III et de la Reine Astrid à Anvers, la rencontre Belgique-Hollande, au ballon rond.

Tout à coup une nouvelle brève, sèche, tranchante comme une lame, tombe du téléscripteur: Varsovie, 12 mai. Le Maréchal Piłsudski est mort à 21.45 h. des suites d'une crise d'urémie.

Après Albert I-er, après Alexandre de Yougoslavie, un chef d'Etat, incarnation d'un peuple ami, disparaît, fauché brutalement par un destin aveugle, au moment même où la Pologne et l'Europe tout entière allaient sans doute avoir besoin de lui, plus que jamais.

Je n'aurais point l'outrecuidance de relaire l'histoire de Piłsudski, Maréchal de Pologne. D'autres, beaucoup plus qualifiés que moi, se sont acquittés de cette tâche. Mais ce qu'il importe que les Polonais sachent, c'est que rien de ce qui se passe chez eux ne nous est étranger et que le deuil qui venait de les frapper était cruellement ressenti chez nous.

Il existe entre nos deux pays de tels points de contact, une telle similitude d'intérêts, une telle ressemblance qu'on peut dire que par delà les frontières, malgré la distance, les événements qui se déroulent sur les rives de la Vistule trouvent dans notre pays un écho répété.

Le sentiment et la raison ont une part égale dans cette sympathie. Comme les Polonais, les Belges ont montré qu'ils étaient difficilement gouvernables. Comme la Pologne, la Belgique a subi le joug de l'oppresser étranger, et si elle a pu, en 1930, célébrer son indépendance, elle n'a pas encore pansé toutes les plaies que quatre années d'asservissement germanique avaient causées à son corps et à son âme.

Comme les Polonais, les Belges ont le goût du panache, mitigé chez nous par un certain esprit bourgeois. C'est sans doute pour cela que l'histoire polonaise,

Hajo Brugmans, Professeur à l'Université d'Amsterdam

Le Maréchal Piłsudski

C'était „le Maréchal”, comme on l'appelaient partout en Pologne. Il était assurément l'homme le plus populaire de sa Patrie; il jouissait de la confiance de tout le pays; il avait su conquérir le cœur de toutes les classes sociales; malgré bien des oppositions et même beaucoup de résistances, son pouvoir moral était inébranlable et lui resta jusqu'à sa fin.

Pourtant celui qui croirait qu'il existait un lien extérieur solide entre le chef et son peuple, comme c'est le cas en Italie, se tromperait singulièrement. Quand on peut aisément voir le „Duce” à Rome et ailleurs en Italie, de même on peut lui parler.

Tout autrement en Pologne. Le Maréchal était invisible. Il vivait détaché et même loin du monde, dans son palais tout près de Varsovie et se montrait rarement dehors. Pendant notre séjour à Varsovie il y eut des festivals et des cérémonies de toutes sortes en souvenir de la création de la légion polonaise pendant la guerre. A l'occasion d'une grande solennité dans l'immense salle de l'école polytechnique nous avons remarqué la présence du Président de la République, de plusieurs ministres et bien d'autres autorités; mais le Maréchal ne se fit pas voir, quoique chacun l'eût attendu. Il est toutefois remarquable que cette invisibilité relative n'ait pas du tout nuï à la popularité et à l'autorité du grand chef; elle y a plutôt ajouté.

A quoi cependant Piłsudski doit-il cette autorité auprès de son peuple, cet ascendant qu'il a pris sinon formellement, du moins en fait? A la circonstance, croyons-nous, qu'il n'est pas seulement le fondateur de la république polonaise moderne, mais également son libérateur.

A cette époque-là il avait déjà suivi une longue carrière. Piłsudski, né à la St. Nicolas de 1867 dans la petite ville de Żułów, aux environs de Wilno, est issu de la vieille noblesse de la Lituanie polonaise; son père était originaire d'une ancienne famille princière de Ginet. Dans ce temps-là le souvenir de l'insurrection de 1863, réprimée cruellement, était encore vivant; sous l'impression de cette défaite le jeune garçon grandit. Il fréquenta le lycée classique de Wilno, ensuite l'université de Kharkov, où il étudia la médecine. Là les courants politiques extrémistes sûrent le gagner à leur cause. En 1887, suspect de s'être compromis dans une conspiration contre le tsar, il fut arrêté et exilé en Sibérie.

En 1892 on lui permit de retourner à Wilno, où il prit la direction du mou-

vement socialiste, qui se répandit bientôt sur toute la Pologne. Cependant et même alors il était beaucoup plus ardemment nationaliste que social-démocrate et marxiste. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait été arrêté de nouveau en 1900; mais il sut s'échapper et émigra à Londres, où il devint bientôt le centre d'un groupe important d'émigrés polonais. En 1902 il est de retour à Cracovie, où il est reconnu unanimement comme le chef du mouve-

ment socialiste, qui se répandit bientôt sur toute la Pologne. Cependant et même alors il était beaucoup plus ardemment nationaliste que social-démocrate et marxiste. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait été arrêté de nouveau en 1900; mais il sut s'échapper et émigra à Londres, où il devint bientôt le centre d'un groupe important d'émigrés polonais. En 1902 il est de retour à Cracovie, où il est reconnu unanimement comme le chef du mouve-



Les dernières vacances du Maréchal: Moszczenica 1934

ment révolutionnaire de toute la Pologne; nous rappelons que Cracovie faisait alors partie de l'Autriche-Hongrie, que les Polonais relativement libres n'y étaient pas persécutés.

La guerre russo-japonaise de 1904 et la révolution russe de 1905 semblaient ouvrir des perspectives nouvelles pour la Pologne. Mais les grandes espérances des Polonais furent vite déçues. Depuis lors Piłsudski se donna tout à fait à l'organisation toujours plus forte des Polonais en Galicie, pour que ceux-ci fussent préparés aussitôt que l'heure de la délivrance allait sonner. Et cette heure sembla sonner en effet pendant l'été de 1914, lorsque la guerre mondiale éclata. Le gouvernement autrichien qui voulait utiliser les Polonais contre la Russie, leur accorda la formation d'une légion polonaise; évidemment Piłsudski en était le commandant. Avec l'assistance de cette légion la Pologne russe fut conquise en été 1915.

Bien entendu il ne pouvait pas être question d'une Pologne libre et autonome. Mais il se trouva que l'Allemagne et l'Autriche eurent beaucoup de peine à tomber d'accord sur la question de savoir ce qu'on allait faire du pays conquis: de fait elles ne pensaient qu'à enroller autant de soldats polonais que possible dans leurs armées. Afin de donner à ce procédé une apparence de légalité, les deux empereurs fondèrent le 5 novembre 1916 le nouveau royaume de Pologne. Une régence et un gouvernement provisoire furent installés, mais sous la tutelle austro-allemande. Dès que Piłsudski comprit les intentions des Puissances centrales, il donna sa démission comme commandant de la légion polonaise. Pourtant on l'estimait si dangereux même sans fonction, qu'il fut arrêté au cours de la nuit du 21 au 22 juillet 1917 et interné dans la forteresse de Magdebourg.

La révolution allemande de novembre 1918 lui rendit la liberté; après un voyage très rapide il arriva à Varsovie le 11 novembre; reconnu aussitôt et accueilli avec enthousiasme, il prit les rênes du gouvernement dans ses mains vigoureuses. L'homme et le moment étaient venus.

Depuis ce jour-là Piłsudski est resté l'homme puissant en Pologne, soit qu'il remplisse une fonction publique soit qu'il fût citoyen hors d'emploi. Car il devait être non seulement le fondateur de la Pologne moderne, mais également son défenseur victorieux. Lorsqu'en 1920 les Russes envahirent la Pologne, il repoussa leur attaque devant les portes de la capitale, en août de cette année. En ce moment-là le Maréchal n'a pas seulement sauvé la Pologne, mais peut-être toute l'Europe. Car n'oublions pas que l'attaque des Soviets se fit sous la bannière de la révolution mondiale qui devait triompher en Pologne et ailleurs. Il va sans dire que cette grande bataille de Varsovie est comptée dès maintenant parmi les grands tournants de l'histoire universelle: on se souvient involontairement de la défaite des Mongols à la bataille de Liégnitz en 1241.

Le Maréchal Piłsudski occupe une grande place dans l'opinion publique de la Pologne; on s'est même dit parfois, que une résurrection de l'ancien royaume

„sejm” de la Pologne. Ce fut cette assemblée qui adopta une constitution très démocratique, instituée bientôt en 1922.

Mais d'autre part cette assemblée a démontré nettement que pour la Pologne le temps d'un régime démocratique n'était pas encore arrivé. Les défauts bien connus de pareilles assemblées, les conflits de partis violents, les animosités personnelles envenimant les discussions, furent ici empirés par l'inexpérience politique de plusieurs membres. Phénomène fort explicable, le „sejm” se considérait comme l'autorité suprême et illimitée dans l'Etat, et considérait le Président provisoire et les ministres comme ses serviteurs dociles. La lutte des doctrines se convertit en intrigues de partis, qui pénétraient dans tout le système de l'Etat. Des ministères de courte durée en furent la conséquence. Le seul élément fixe dans l'Etat à peine établi et faiblement organisé fut le Président qui avait besoin de toutes ses forces pour tenir le char politique dans le bon chemin.

Malgré cette expérience Piłsudski accepta la constitution démocratique de 1921. Après il déposa toutes ses charges et se retira dans la vie privée. Mais les affaires publiques allaient de mal en pis; le second „sejm” était composé comme le premier, et les difficultés augmentaient. Le gouvernement réussit à stabiliser le change en 1925, mais le conflit politique et social continua à se développer démesurément. On commença à comprendre dans toutes les classes de la société qu'on ne pouvait continuer de la sorte; on s'en rapporta à Piłsudski qui après de longues hésitations mit fin à cette confusion et dirigea désormais sa propre œuvre. Il faut observer d'ailleurs qu'il trouva plus d'appui chez les partis de gauche que chez la droite et chez le centre.

En 1926 il se résolut à un coup d'Etat: il congédia le gouvernement et fit élire un nouveau Président, Ignacy Mościcki, qui gouverne encore aujourd'hui pour le salut de la Pologne. Il est à remarquer que le „sejm” ne fut ni dissous ni même suspendu; au contraire, il adopta lui-même un changement important dans la charte politique, dont le centre de gravité fut transféré de la chambre au Président et au gouvernement.

Depuis cette révision de la charte constitutionnelle la position du gouvernement s'est renforcée par les élections de 1928. On ne peut dire que tout cela se soit passé sans secousses intérieures. Mais en résumé on peut dire que pour un pays jeune ayant une base sociale peu consolidée et ayant peu d'expérience politique, un gouvernement fort prévaut sur les vertus de la démocratie. C'est ce qu'on a compris en Pologne, et les conséquences ont été une consolidation et réorganisation de l'Etat et de la société qu'on sait apprécier de plus en plus.

Tout cela c'est l'œuvre de Piłsudski. Il a compris que dans les conditions primitives de sa patrie les actes valent mieux que les paroles et même que les principes. Et c'est pour cela qu'on a apprécié et admiré le Maréchal comme le fondateur et le libérateur du pays, comme le héros de son peuple.

Piłsudski vu par Zdzisław Czermański

